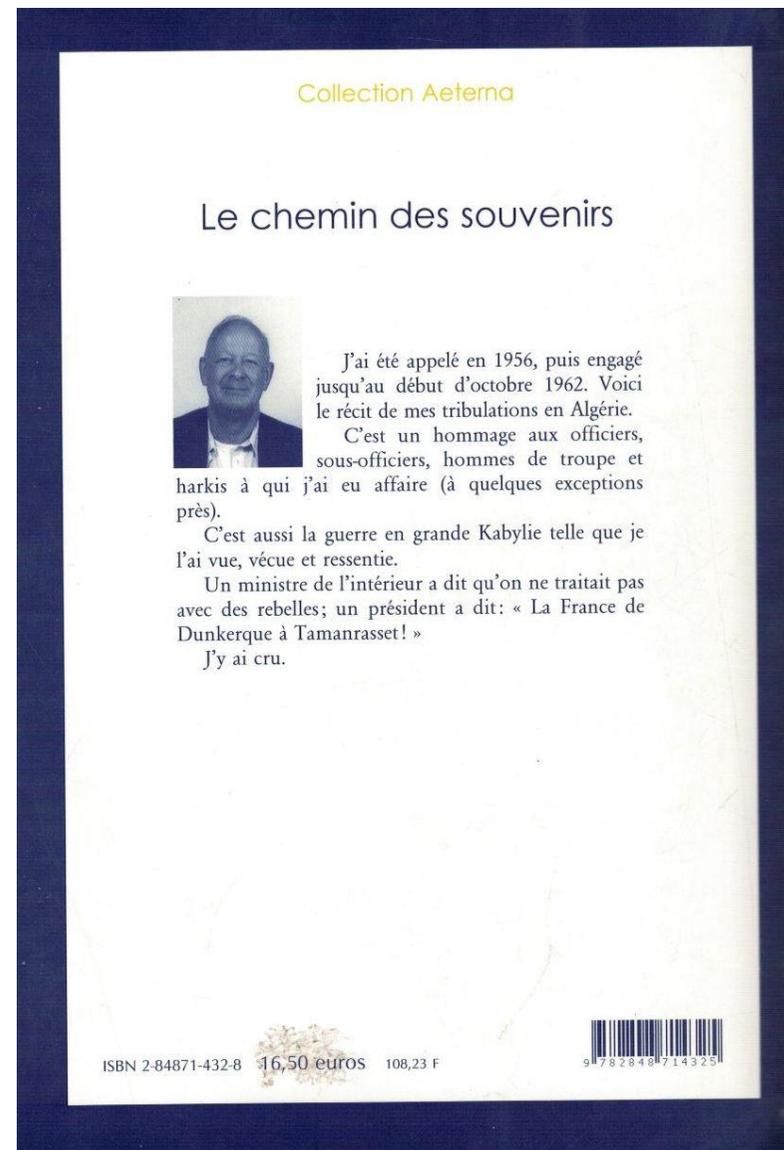
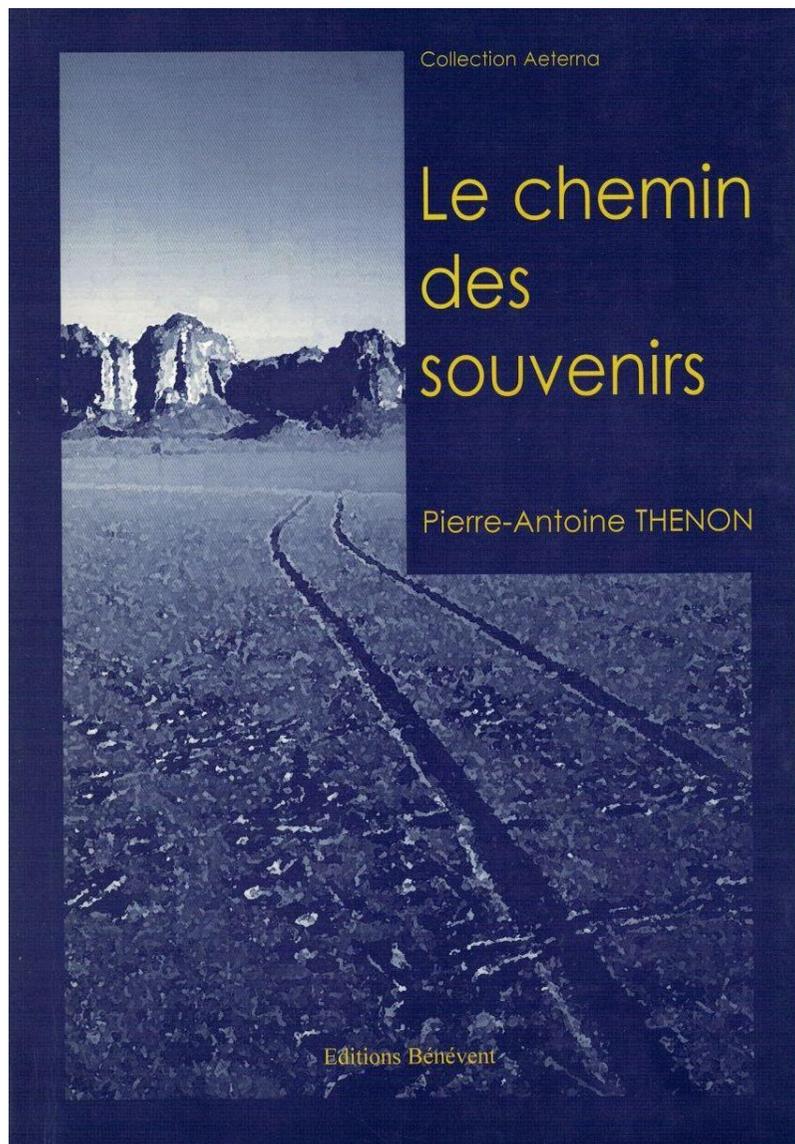


# Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON



## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### Préface

Salut Pierre Antoine.

En 2009, à l'occasion de la publication d'un extrait de ton livre « Le chemin du souvenir » sur le site de Miages-djebels, tu m'avais téléphoné depuis l'hôpital. Tu m'avais fait comprendre que tes jours étaient comptés. Nous avons bavardé.

Tu te sentais un peu seul, mais tu gardais cependant le moral, car tu n'avais rien à te reprocher. Tu avais accompli ton devoir de soldat. Cependant une fois rentré en France tu as dû faire face à une situation qui mettait en danger ta famille. C'est pourquoi, une fois tes enfants devenus majeurs, pour préserver ta sécurité, après avoir divorcé, tu as organisé ta disparition. Cela t'a donné l'occasion de te mettre à l'écriture.

Comme ton manuscrit a été retrouvé il y a deux ans dans le presbytère de Corps et m'a été transmis, j'en déduis naturellement que tu avais trouvé refuge à proximité à ND de la Salette. Un havre de tranquillité, propice à regarder le passé avec détachement et même avec humour et l'avenir avec confiance.



Dans ce cadre enchanteur tu as retrouvé la paix intérieure et avec des mots simples et un ton naturel, tu as su restituer parfaitement la vie quotidienne des alpins en Grande Kabylie. L'authenticité de ton témoignage m'a été confirmée

dernièrement par Fernand, un de tes camarades de section qui t'a bien connu.

Il m'a confirmé que tu étais un gars réservé, un camarade agréable et un soldat soucieux de la population.

Ta grande taille, ton naturel placide et ton bon sens déconcertant, imposaient le respect et dégageaient une autorité naturelle.

Comme ton témoignage se lit très facilement et constitue un document solide pour ceux qui veulent connaître cette époque, je me fais un devoir de rééditer le « Chemin des souvenirs » publié aux Éditions Bénévent aujourd'hui disparues.

Cela permettra également à tes enfants de découvrir qui était leur père. Je profite de l'occasion pour leur signaler que le dernier chapitre du manuscrit n'a pas été publié dans le livre, car il fait état des tribulations accompagnant tes premières années en France. Comme le manuscrit est leur propriété, il leur suffira d'entrer en relation avec moi pour le récupérer.

Après t'avoir aidé à te reconstruire, l'étoile de ND de la Salette brille à nouveau et protège dorénavant les tiens. En effet en janvier 2019, elle a guidé une paroissienne de Corps qui m'a fait suivre ton manuscrit. Elle a également inspiré l'un de tes neveux de Birkhadem. Celui-ci en janvier 2019, via le site Miages-djebels, t'envoyait un message de réconciliation que je te fais suivre aujourd'hui :

« *Bonjour Mr THENON,*

*Si vous faites partie toujours de ce monde, je prierai Dieu de vous prêter vie. Vous êtes le mari de ma tante Yamina, la sœur de ma mère. Vous êtes venus chez nous à Birkhadem en 1973. Je garde un bon souvenir de vous, de ma tante, et de vos enfants : Daniel, Janique, Alice, et Jean-Louis.*

*Pour plus de contact, je vous laisse notre numéro de téléphone fixe chez...*

*Le plus grand bonjour de la part de ma mère et mes frères et sœurs à toute la famille ».*

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Mon cher Pierre Antoine, tu m'excuseras d'avoir mis deux ans à me manifester. Il fallait que je remette la main sur ton livre...

À un de ces jours. Pense à me garder une place près de toi.

Claude



## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Le chemin des souvenirs

Pierre-Antoine THENON

Éditions Bénévent



### L'APPELÉ !

Le 3 juillet 1956.

« Grenoble, tout le monde descend ! » Les haut-parleurs de la gare répètent par deux fois cette affirmation.

Un peu paumé, là, au milieu du flot des voyageurs qui, comme moi, débarquent de l'autorail Lyon-Grenoble, et qui, eux, ont l'air de savoir où ils vont, ce qui n'est certes pas mon cas, je suis le mouvement vers la sortie et tends mon ordre de transport à l'employé. Franchement... j'aimerais mieux être ailleurs.

Il fait encore frisquet à cette heure matinale, pourtant le soleil commence à inonder de lumière les rochers qui cernent la ville. Devant la gare, trois camions militaires, des GMC, stationnent le long des trottoirs. Des bidasses devisent entre eux à côté des véhicules. Leurs grandes « tartes », ces bérets des troupes alpines, s'ornent d'insignes différents, cor de chasse ou grenade jaunes. Un des gars, après m'avoir détaillé, goguenard, me demande si je sais où je vais. Pour toute réponse, après lui avoir quand même dit bonjour, je lui tends mon « ordre d'appel sous les drapeaux ». Il y jette un coup d'œil et me désigne un des GMC : j'y embarque et m'assois, résigné, sur la banquette de bois. Nous sommes quatre maintenant, candidats désignés, comme moi, pour accomplir nos obligations militaires. Dix minutes plus tard, nous démarrons et traversons assez rapidement la ville, plein sud.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous quittons la grande avenue bordée d'arbres touffus que nous avons empruntée, tournons à gauche dans une rue, traversons le passage à niveau de la ligne SNCF Grenoble-Gap et, tout de suite après, nous pénétrons dans une caserne : le Quartier Reyniès. Le véhicule stoppe dans la cour ; on nous donne l'ordre de descendre. Les vieux bâtiments gris qui nous entourent ont l'air au moins aussi engageants que les gars à qui nous avons eu affaire tout à l'heure, et au moins aussi goguenards. Tout cela a un air morne qui ajoute au dépaysement, à une furieuse envie de se trouver ailleurs.

À peine avons-nous le temps de souffler, que rapidement, on nous fait accomplir toutes sortes de formalités : on nous questionne et on remplit des fiches, on nous contrôle, on nous enrôle et on nous refille toutes sortes de trucs : tenues de sortie, de combat et la grande tarte en prime, plus couchage, etc. Puis on nous emmène dans une immense chambrée où une trentaine de lits et de petits casiers pendus aux murs en meublent le vide. Nous sommes les premiers de notre contingent : la 56 1/C, à arriver.

Nous passons à un autre genre d'exercice : quelques petits tests dont nous nous demandons à quoi ils peuvent bien servir et, comme « rédaction », on nous donne comme sujet : « Vous venez d'elle incorporés. Quelles sont vos premières impressions ? » Ça, c'est le genre de truc où, si on n'a rien à en dire, on doit passer pour un illettré, si on décrit une impression défavorable, on doit passer pour un antimilitariste

et si on a le malheur de dire que ce n'est pas mal, alors là, vis-à-vis des copains, c'est un coup à passer à leurs yeux pour un fayot intégral, même et si surtout, on se trouve bien vu des gradés. Alors, comment satisfaire tout le monde, à commencer par soi-même ? Finalement, j'ai contourné toutes ces difficultés à la fois et j'ai écrit : « Étant marié depuis un an et demi, je ne peux pas dire que cela me fait plaisir d'être séparé de ma femme, puisqu'il faudra qu'elle se débrouille seule, et comme moi qui n'aurai, pendant la durée du service, aucun ennui d'ordre ménager, je n'aurai pas la plus mauvaise part ! »

Évidemment, je n'ai pas écrit que ça, mais il n'empêche que je me suis quand même traité de fourbe, car, au demeurant, j'étais très satisfait d'échapper à une vie commune qui me laissait la pénible impression d'avoir été dupé: tout de suite après notre mariage, j'avais ressenti un manque flagrant de réciprocité dans nos sentiments; de plus, si je m'étais marié si vite et si tôt, c'était surtout pour tirer ma femme d'une vie minable coincée entre une mère abominablement égoïste et despotique, et le fantôme, le mythe d'un père inconnu... Chevaleresque, n'est-ce pas?... Oui, mais complètement idiot, surtout que la période des illusions était terminée, une erreur de jeunesse, quoi !

Visite médicale d'incorporation, à poil et en file indienne, puis manœuvres à pied dans la cour en s'époumonant à hurler la numérotation des mouvements ; tout va très vite : on n'a même pas le temps de s'acclimater : on est intégré dans

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

l'Artillerie de Montagne : le I/93<sup>e</sup> RAM. Mais en fait, le plus clair de l'instruction qu'on nous inculque est plutôt destiné aux futurs crapahuts dans le djebel, et là, quelques-uns déjà terrorisés à l'avance s'enfoncent davantage dans le désespoir de la certitude d'avoir à aller aux casse-pipes ; d'autres, plus rares, s'en posent un cas de conscience : « Et s'il faut, un jour, tirer sur quelqu'un ? » Mais la plupart d'entre nous subissons l'instruction de base parce que nous sommes là pour ça. Quelques-uns sont là par patriotisme et une minorité par racisme.

Et puis c'est la partie spécialités de l'instruction : peloton 1, peloton 2, armes collectives et individuelles, les 105 HM2, les 155 ABS, bref, tout y passe.

Le principal sujet de nos discussions, à part les petites discussions tout à fait normales dans une vie en collectivité, c'est bien entendu la guerre d'Algérie, selon les informations dont on dispose et chacun y va de son avis, de son opinion. Pour ma part, j'écoute, mais c'est tout : je n'aime pas discuter dans le vide, je n'aime pas parler de quelque chose dont je ne connais pas exactement les tenants et les aboutissants, et je déteste ne me faire une idée que basée sur les commentaires ou les interprétations des autres.

Et arrive le temps des manœuvres de fin d'instruction, à Villars d'Arène, dans le Briançonnais, face au glacier de la Meije : l'apprentissage de la vie au froid, normal, en montagne et en automne. Deux incidents ont marqué ces manœuvres : le premier, c'est une vache qui a refusé de comprendre deux

vedettes (troufions chargés d'interdire l'accès d'un passage dangereux, en l'occurrence celui de l'aire de tir des 12,7) et l'animal a succombé sous l'impact de plusieurs balles. Nous avons mangé de la vache qu'a dû rembourser l'intendance. Le deuxième incident s'est produit par le tir mal réglé d'un 155 ABS dont deux pruneaux se sont égarés sur le versant italien.

En fait d'incident... Moi, j'en ai eu un qui m'est resté en travers de la gorge : il y a presque un mois, ma femme s'est décidée à venir me surprendre en venant un samedi matin ; j'avais eu juste le temps de demander une permission de la journée ; et, pour une surprise, cela a été une surprise, une vraie : Simone est arrivée avec un de mes anciens copains de travail, un Algérien, malheureusement un peu FLN sur des bords très larges ; ils sont repartis très vite à Lyon, et moi... à la caserne. Le « copain » qui aurait bien voulu connaître les affectations, les effectifs, les gradés... Rien que ça, et bien, je me suis mis en rogne ; il n'a pas insisté.

Mais là, nous sommes toujours à Villars d'Arène et il nous reste encore dix jours pour lever le camp, quand nous arrive l'ordre impératif de rejoindre immédiatement Grenoble et d'accélérer au maximum le mouvement. En arrivant au quartier Reyniès, nous apprenons que nous devons nous préparer à un départ immédiat, direction Suez ! C'est quand le matériel est embarqué sur un train spécial que l'alerte est levée. On remballé !

La vie de caserne reprend. Les affectations arrivent. Pour les trois-quarts de notre contingent, c'est le départ vers l'Algérie ;

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

presque tous ces partants sont affectés au deuxième groupe de notre régiment, le II/93<sup>e</sup> RAM qui est basé dans la région de Tizi Ouzou, mais pour nous qui restons encore en métropole, cela ne nous dit pas grand-chose ce petit point sur la carte, sinon qu'il équivaut à un grand point d'interrogation. À quoi peut bien ressembler ce patelin lointain ? Pour ceux qui ne partent donc pas cette fois-ci, les uns se trouvent mutés ici, dans les batteries d'instruction, d'autres à la BCS (batterie de commandement et des services).

Les autres, nous sommes envoyés en stage. Je rejoins le mien : « entretien des gros calibres » : une semaine de cours théoriques et pratiques, le dernier jour étant réservé à un court examen dont je me tire haut la main, à la caserne de la « Mouche » à Lyon. Et puis, c'est le retour à Grenoble, avec le grade de brigadier dont la nomination m'a suivi au stage.

Le temps de passer le portail du quartier Reyniès, de me présenter au poste de police où l'on me dit d'aller tout de suite au bureau du capitaine commandant la BCS qui m'avertît que je suis détaché au CM9 (Centre Mobilisateur qui regroupe tout le matériel nécessaire à une mobilisation) basé à la caserne de la Part Dieu à Lyon.

Je me retrouve donc, par la force des choses, à côté de chez moi. Il y en a une que cela n'enchantait pas particulièrement : ma femme, c'est ça ! Je dois sûrement la déranger ! J'ai beau tenter un rapprochement, mais rien n'y fait. Sur ce constat d'échec, je réfléchis, mais il me faut deux ou trois jours pour me décider, et... moi, le marié qu'on n'envoie pas en Algérie à

cause de cette situation, je demande ma mutation pour le II/93C RAM ! L'officier qui commande le CM9 essaie de m'en dissuader, pour la forme, car, comprenant que ma décision était bel et bien prise, il n'a pas insisté davantage. Je suis resté trois mois au CM9.

Début mars 1957, je réintègre le I/93<sup>e</sup> où je suis affecté comme secrétaire du lieutenant directeur du stage P2 en cours. Aussitôt à mon poste, je m'enquiers auprès de mon nouveau patron des suites données à la demande de mutation formulée à Lyon. « Elle suit son cours ! » me répond-il.

Nouveau changement : je me retrouve à faire partie de l'encadrement d'une section d'instruction pendant des manœuvres à Chambarand. Pour avoir frappé un maréchal des logis d'active : il voulait forcer tout le réfectoire à avaler une viande aux reflets bizarres, j'ai essayé de lui faire entendre raison, mais il m'a provoqué. Résultat, le margis a écopé de huit jours d'arrêt de rigueur pour ne pas avoir consigné sur le cahier de rapports la qualité du repas alors qu'il était de semaine, et moi, huit jours de salle de police (qu'on ne m'obligera pas à effectuer) pour avoir frappé un supérieur. Le capitaine a considéré que, sur le fond, donc le sujet de l'altercation, je n'avais pas tort.

Nous regagnons notre quartier du I/93<sup>e</sup> RAM à Grenoble pour y terminer l'instruction du contingent, à l'encadrement duquel j'appartenais, en attendant son départ en AFN... et le mien également.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Et le moment du départ arrive ; nous en sommes à la veille. Il me reste peu de temps donc pour, en allant voir Simone (sans permission), en un aller-retour express, essayer de recoller les morceaux. Je me fais le mur, fonce à la gare et saute dans le dernier autorail pour Lyon ; je me précipite à l'appartement ; pas de chance, cela n'a pas l'air de plaire à madame qui se demande ce qu'elle va devenir, mais sans plus. Écœuré, je retourne à la gare ; plus de train pour Grenoble avant le matin. Résultat : J'arrive à la caserne Reyniès à 8 heures 30, donc bien après l'appel. Après une engueulade de première que je subis de A à Z, on me balance en cellule. Je m'en fous, tout m'est égal et nous partons ce soir, alors ?... À 13 heures 30, on me sort de tôle. L'adjudant est vert de rage, il ne peut même pas me porter un motif : mon dossier, avec les autres, est déjà parti en Algérie.

Le train pour Marseille nous attend sur une voie de garage, machine à vapeur déjà sous pression. Des CRS, de part et d'autre de la voie, empêchent des civils de nous approcher. Des cris fusent : « Stop à la guerre ! » ou encore « La paix en Algérie ! » Le convoi s'ébranle en direction de la gare St Charles à Marseille. De là, on nous dirige sur un camp de transit : la caserne Ste-Marthe où, après une journée de parfait désœuvrement, nous passons une nuit infestée de colonies de punaises rouges.

Le lendemain matin, direction le port, en GMC ; nous sommes le 20 juillet 1957. Formalités d'embarquement, « appel », « alignement » puis « paquetage à terre » et nous attendons,

entourés des CRS. Enfin, c'est rembarquement. À regarder autour de moi, je crois bien que la totalité de l'effectif en train d'embarquer doit représenter les trois armes (Terre, Air, Mer) et tous les régiments possibles. La « croisière », pour l'ensemble, sauf pour les gradés, nous, les « hommes de troupe », la passerons dans les cales du « Sidi Mabrouk », cet ex-transport de troupes France-Indochine. Où est-il le confort tant vanté des croisières maritimes ? Et le luxe ?

En contemplant la mer qui nous entoure, avec ses petites vagues et le roulement brillant de leur crête, je réalise que je traverse mon Rubicon. Aléa jacta est ! À ce moment, ce qui me tourmente, ce n'est plus tellement l'inquiétude de ce qui m'attend, non...! C'est la peur d'avoir peur le moment venu, celui des embuscades, de l'action violente. Je chasse cette impression déplaisante en prenant avec quelques gars, la direction du bar.

La traversée est sans histoire, sauf pour ceux qui ont le mal de mer. Et ils sont nombreux ceux qu'on se doit d'aider à réintégrer leur cale, titubants et pâles. Et moi, je suis heureux de le constater, je ne ressens pas les affres de ce mal surnois.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### II EN ALGÉRIE

Il est encore tôt : 7 heures du matin et j'ai déjà fait ma toilette. Je monte sur le pont et y découvre un magnifique spectacle, celui de la baie d'Alger dans laquelle nous entrons. Là-bas, au sud, devant nous, Alger, inondée de soleil, est vraiment blanche ; elle semble encore bien petite, la ville encadrée par la ligne sombre des collines qui l'entourent. Que nous réserve cette terre ? Face à ce tableau grandiose, on ne peut pas arriver à imaginer que tant de beauté puisse cacher les affres d'une guerre dont, en métropole, personne ne veut rien connaître, d'une guerre qui ne veut pas dire son nom, d'une guerre dont, pudiquement, on veut ignorer les effets sauf s'ils nous touchent personnellement. Tout cela me travaille dur alors que j'admire le panorama.

Le navire accoste. On nous fait descendre avec notre barda sur l'épaule : nous traversons un hall immense, descendons des escaliers et nous nous retrouvons sur le quai où on nous laisse piétiner un bon moment. Une bonne heure plus tard, on nous aligne et nous passons par quatre devant une table recouverte d'un linge blanc, lui-même garni de... seringues, d'aiguilles et de flacons destinés à nous vacciner contre la jaunisse, paraît-il. Puis on nous dirige vers une autre table destinée, elle, à nous approvisionner en boissons et en boîtes de ration, histoire de nous faire tenir le coup pendant l'étape suivante du voyage.

Enfin, cela se précise : rassemblement, alignement et une voix, jaillie d'un groupe de gradés, hurle :

- À l'appel de votre nom, vous vous dirigerez sur le camion qui vous sera indiqué !

L'appel commence, lentement d'abord, puis le rythme s'en accélère. Nous embarquons à bord de camions « Simca » encore rares à ce moment-là. Il y en a tout un convoi d'une bonne vingtaine de véhicules. Nous prenons place sur les banquettes en bois... avec une piqûre dans les fesses et les cahots de la route... Un vrai voyage d'agrément !

Tout le monde est embarqué ! Dans certains camions, il y a des chasseurs alpins ; dans d'autres, des dragons, des hussards ; d'autres encore, des Tringlots, des biffins ; et nous, de l'Artillerie. Ça en fait du monde ! Les ordres claquent, secs, impératifs ; le bruit des démarreurs, puis des moteurs, s'élève en un vacarme métallique dont le volume sonore enflé d'instant en instant. Le convoi s'ébranle. La ville inconnue défile devant nous avec toute l'animation habituelle aux grandes cités, quoiqu'ici, se soit plus coloré et moins pressé qu'en métropole, sans doute parce qu'écrasé par la chaleur. Puis, ce sont des petites bourgades tranquilles, comme endormies, auxquelles succèdent les cultures, ondoyantes sous le vent venu de la mer toute proche, et d'exploitations agricoles à l'apparence fertile, au pied d'une ligne de collines.

Nous suivons une route large bordée d'eucalyptus ou, encore, de palmiers dattiers plus décoratifs que productifs. Rien dans ces paysages à la langueur agreste ne nous laisse deviner que la guerre est là... Du moins, pas encore. Pourtant, certains d'entre nous, mal à l'aise et inquiets, jettent des coups

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

d'œil furtifs sur les bords de la route, les fossés, les buissons et les buttes... Bref, sur tout ce qui peut être susceptible d'abriter une embuscade et ils n'apprécient pas du tout la valeur du panorama. Personnellement, je trouve pourtant que le paysage qui défile devant nous vaut le coup d'œil et en perds le moins possible. Tout au long de ce périple, je suis étonné de ne pas me sentir trop dépaysé. Les petites agglomérations ressemblent à d'autres, ou presque, du midi de la France, les cultures aussi. Quant aux gens que nous croisons, à part certains détails vestimentaires caractéristiques du lieu, ils s'affairent comme s'affairent, chez nous, les gens des communes rurales.

Premier et seul détail significatif du cru : un dromadaire tire une charrue entre les rangées de pieds de vigne d'une exploitation à côté d'une petite ville nommée « Camp du Maréchal ». Là, des panneaux routiers nous indiquent que Tizi Ouzou n'est plus très loin.

Depuis le début de notre trajet, un détail m'étonne que j'ai gardé pour moi : aucune escorte armée n'accompagne notre long convoi dont deux ou trois véhicules nous ont quittés à Camp du Maréchal ; seuls les chauffeurs et quelques gradés de leur encadrement sont armés et finalement, cette balade forcée dont mon attention essaie de saisir chaque détail visuel et d'analyser chaque impression dégage presque une sensation de sécurité, presque rassurante.

En passant sous un pont ferroviaire, nous entrons dans Tizi Ouzou. À vitesse réduite, nous traversons la ville animée et

colorée que la chaleur étreint. Avant de sortir de la localité, plusieurs véhicules quittent notre convoi et, les autres véhicules, nous sortons de la ville, passons les barbelés d'un contrôle CRS et nous nous retrouvons à nouveau dans la campagne. Nous traversons des orangeries que la route semble couper en deux, de part et d'autre. Nous arrivons enfin à un carrefour où encore des véhicules nous abandonnent et partent tout droit en direction (les panneaux nous le font voir) d'Azazga et nous, nous tournons à droite, donc au sud sur la route de Fort National et Michelet (toujours des panneaux pour nous l'annoncer). Nos trois véhicules de l'Artillerie, au bout de quelques centaines de mètres, arrivent devant les barbelés d'un camp aux abords dénudés, dominé par des miradors et dont la pancarte, à l'entrée, nous indique qu'il s'agit du P.C. et de la BCS du II/93<sup>e</sup> RAM. Ça y est, terminus... provisoire ! Tout le monde descend ! Nous apprenons que ce lieu se nomme « Oued Aïssi ».

On nous dirige vers des tentes marabout et le margis qui nous sert de cicérone nous demande quelques instants d'attention :

- Bon, les gars ! Il ne s'agit pour vous que d'une installation provisoire ici. De toute façon, vous ne passerez qu'une nuit là-dessous. Pour ceux qui veulent se désaltérer, le foyer est ce baraquement isolé, là au bout : pour ceux qui le veulent, les douches et les chiottes sont juste en face du foyer et... pour tout le monde, vous restez bien sagement à l'intérieur des barbelés. Le tourisme, c'est fini ! À tout à l'heure ! Et... pas de bagarre !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

C'est net et précis, mais je ne prise guère le ton goguenard du sous-off ; cette espèce de supériorité affichée, pour manifestement faire de l'effet, me déplaît. Je ne sais pas ce qu'en pensent les autres et n'ai guère le temps de le savoir : tout le monde s'est précipité au foyer.

- Rassemblement ! crie le margis qui, de retour, nous amène au bureau du P.C. pour l'incorporation.

Et là, les gradés auxquels nous avons à faire en profitent pour nous préciser nos affectations respectives. Certains resteront ici, à Oued Aïssi, et sont aussitôt orientés vers leur cantonnement définitif. Les autres iront renforcer les effectifs des différents postes installés dans le djebel. Et moi ?... Je suis affecté à la Première Batterie à Ighil Bouzerou, là-haut, sur les crêtes, au sud-ouest.

Tous ceux qui sont désignés pour y aller, sommes avertis par les anciens de la BCS que là-haut, c'est beaucoup moins tranquille qu'ici et que, parfois, rien que le trajet à accomplir pour y arriver réserve de très désagréables surprises ; décidément, on n'épargne rien pour nous mettre à l'aise ! Quelle sollicitude !

Depuis l'aire de tir d'un vénérable canon de 75 mm modèle 1918, revu en 1937, nous contemplons le paysage très beau, certes, mais écrasé par cette chaleur à laquelle nous n'avons pas encore eu le temps de nous accoutumer, duquel se dégage le mystère de l'inconnu pour nous. Que nous réserve-t-il ? Je pense à tout ça quand une voix, derrière moi, me dit :

- Alors Thenon, aurait-on peur d'y aller ? C'est toujours notre margis.

- Non, je réfléchissais simplement, et peur... seulement d'avoir peur, mais je suis sûr que cela ira !

- Alors bonsoir et... demain, pour vous, c'est le grand jour ! Donc, bonne chance !

- Merci !

D'où je peux conclure que ce sous-off, pourtant d'active, est beaucoup plus sympa qu'il ne veut le laisser paraître.

Après une nuit tranquille passée à Oued Aïssi sous la tente marabout, et le petit-déjeuner ingurgité, on nous appelle pour compléter notre paquetage d'effets adaptés à la vie d'ici : chapeau de brousse, pataugas, etc. Et après, direction le magasin d'armes d'où je ressors nanti d'une MAT 49 et de tout son équipement. Vers 10 heures 30 arrive un convoi, half-track quadri tubes en tête... bien armé, c'est le convoi de la Première Batterie qui vient nous chercher. Le temps d'ingurgiter une dernière bière, de serrer la main de nos compagnons de voyage et « Au revoir les copains... Bonne chance ! » Après quoi, nous embarquons.

Le convoi démarre ; nous revenons en arrière de quatre ou cinq kilomètres, donc en direction de Tizi Ouzou, puis nous tournons à gauche, plein sud. La colline sombre, vers laquelle nous nous dirigeons, se rapproche et semble grandir. Nous attaquons la pente par un virage en épingle à cheveux. Cette fois-ci, finie l'apparente tranquillité de la plaine : le canon des armes des anciens s'est relevé, pointé sur les rochers et les

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

oliviers qui dominent la route ; nous les imitons instinctivement ; les yeux de tout le monde, sans exception, fouillent les recoins, les ombres ; même les 4 tubes 12,7 du half-track suivent, en un léger mouvement de bascule, le contour des crêtes.

De temps en temps, en travers du bitume de la route, il y a de larges saignées de terre battue : des coupures effectuées de nuit par les fells et rebouchées pendant la journée par les habitants du village convoqués pour la circonstance, nous dit-on. Des poteaux, en bois coupé, soutenant encore des fils électriques et téléphoniques, coupés eux aussi, sont les témoins d'une volonté de rompre la communication, le calme, la tranquillité des lieux. Les anciens de la BCS avaient peut-être raison, après tout, peut-être ne voulaient-ils pas seulement nous mettre mal à l'aise !

Un village, bâti à même de gros blocs de rochers qui dominent la route à la verticale, se nomme Ighil Bouzerou. Nous continuons encore quelques minutes sur cette route tout en virages et nous la quittons en empruntant une piste en un virage à trente degrés, piste qui monte vers le village.

Nous entrons enfin dans la cour d'une... école presque moderne, mais désaffectée, anachronique dans ce site rupestre en retard d'un siècle, et qui sert de cantonnement au P.C. de la Première Batterie.

Il y a peu de monde dans le camp pour le moment, car, nous dit-on, les trois quarts des effectifs sont en opération. C'est un

major, inévitablement surnommé « Thompson », qui nous reçoit donc en l'absence d'officier et qui nous fait nous installer au gré des couchages vides dans les deux salles de classe transformées en chambrées. Puisque les lits sont superposés, je choisis le plus près de la porte et la partie supérieure, tant qu'à faire. Je suis brigadier, non !

De la cour, je jette un regard circulaire : l'école est bâtie à flanc de pente ; il y a un poste de garde, là-haut sur la crête ; il s'agit d'un mirador en moellons, et une cabane destinée au repos des sentinelles. On aperçoit cette petite construction entourée de cactus et de figuiers de barbarie ; au bord de la cour, il y a un mât et le drapeau tricolore, qu'anime un souffle de vent chaud, et dont la toile claque fièrement.

On nous incorpore une fois de plus, mais ce coup-ci définitivement, au titre de l'unité. Il fait toujours aussi chaud. Nous passons au foyer nous rafraîchir.

Il existe des circonstances où l'on n'a guère le temps de réfléchir, donc, d'avoir la trouille. Dans ce cas-là, on n'a même pas le temps de se demander s'il y a un bien-fondé à une décision, ou bien si on n'a pas mieux fait de se taire. Pour ma part, je me le suis prouvé dans l'heure suivante.

J'en suis encore à l'inspection visuelle de notre nouvel univers. Un margis d'active arrive dans la cour et hurle : « Rassemblement ! » et... nous nous rassemblons illico. Il explique aux anciens, comme aux nouveaux, ce que l'on sait

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

déjà : le gros de l'unité est en opération, mais, surtout que maintenant, il faut aller les chercher :

- Y a-t-il des volontaires ? Il m'en tant une dizaine ; ce n'est pas trop risqué et j'en accepte même parmi les nouveaux arrivés !

Cette dernière parole me fait l'effet d'un coup de fouet : je ne sais pas pourquoi, je lève la main et fais un pas en avant. Deux ou trois de mes gars, donc des nouveaux, m'imitent ainsi que quelques anciens, et le sous-off juge que nous sommes assez et nous crie : « Embarquez ! »

Dans le camion qui démarre, je réalise que ce doit être la curiosité (eh oui ! Je dois être curieux, c'est ça !) qui m'a poussé à me porter volontaire, plus que la volonté de me rendre utile... À moins que ce ne soit par inconscience.

Notre convoi - une jeep, quatre GMC et le half-track - quitte la piste au croisement de la route ; nous tournons à droite, donc direction sud, nous parcourons quelques centaines de mètres et arrivons à un col (mais pas en altitude) dominé par un piton broussailleux. Entre la route et les broussailles, il y a un champ de blé et... c'est parti !

Je me retrouve, ainsi, immédiatement dans le bain. Deux ou trois coups de fusil de chasse partent des broussailles touffues et quelques autres coups, depuis le champ de blé. Tout de suite, les quatre tubes du half-track distribuent leur réponse. Un cri : « Sautez ! », alors nous sautons des GMC et nous nous retrouvons dans le petit fossé sur le bas-côté de

la route. Et ça tire ! Avant d'ouvrir le feu, je cherche à voir ou à deviner un quelconque emplacement d'un des sagouins d'en face. Tout d'un coup, les blés semblent onduler en un sillon qui s'y creuse d'avance : quelqu'un doit s'y faufiler : aussitôt, j'y expédie une rafale. Raté ! Le gus détale. Je me redresse pour l'ajuster quand Bel Hariff, un vieux, le seul harki du camp, m'attrape par les jambes et m'aplatit au sol au moment où une grenade pète à un mètre derrière nous, nous expédiant par-dessus la tête une ferraille sifflante. Heureusement, nous étions dans le fossé. Je serre la main du vieux dont les yeux rigolards semblent me soupeser :

- C'est rien, me dit-il. T'étais tellement occupé à vouloir descendre l'autre, là-haut... Mais attention... Ici, il faut avoir des yeux partout, sinon... !

Sa main, en un geste tranchant, souligne sa phrase.

Les coups de feu s'espacent et le silence revient : cela a duré cinq ou dix minutes au plus, et pourtant...

- Aux camions ! Embarquez !

Nous redémarrons et je ne sais pas ce qui se passe en moi : une étrange joie m'envahit, qui ne vient pas de la simple constatation que, pour une première embuscade, non seulement je m'en suis bien tiré et que je me suis prouvé que je n'avais pas eu peur, mais bien de me trouver à mon aise là-dedans, au milieu de ce vacarme, de cette poussière, de ces cris. Et je sens qu'il ne s'agit pas que d'une fugace illusion due à une simple impression. Non ! C'est beaucoup plus profond que ça, et, en prime, je suis content de moi.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous roulons et dépassons un petit village du nom de Tighzert qu'on me précise comme appartenant à notre P.C. de Batterie, et qu'une section y cantonne... dans l'école, comme par hasard. Nous continuons et arrivons à Béni Douala. Là, j'apprends qu'il s'agit du P.C. du quartier. Le village est plus conséquent que ceux que j'ai pu apercevoir dans le courant de la journée : il paraît qu'il y a même un marché le mardi. Nous sortons de ce village, roulons quelques kilomètres encore, puis récupérons le gros de l'effectif de la Batterie et rejoignons Ighil Bouzerou sans autre surprise.

Le lieutenant qui commande provisoirement le camp, en attendant qu'un capitaine y soit affecté, à peine débarqué, fait rassembler les nouveaux que nous sommes, pour lui être présentés.

- Bonjour messieurs, et bienvenue à la Première Batterie. Je suis le lieutenant Fort, commandant provisoirement cette unité. D'abord, je remercie ceux qui, parmi vous, se sont portés volontaires pour l'escorte du convoi. Ici, rien à voir avec la vie en centre d'instruction. Quand vous n'êtes pas de service, vous êtes libres de vous occuper à ce que vous voulez. Mais attention ! Vous pouvez partir à n'importe quel moment en patrouille, en opération, de nuit comme de jour. J'attends de vous une discipline, c'est-à-dire l'obéissance aux ordres et je dois pouvoir compter sur vous. J'espère que vous vous y ferez. Rompez !

Speech de bienvenue et... prise en main : c'est dans la normale des choses. En avant vous autres !

Dans cette ambiance, un peu comme en vase clos, la camaraderie se développe plus facilement, les amitiés aussi et, constatation bizarre, ce n'est pas par affinités que se lient ces trames subtiles, mais bien au gré de l'action et même de l'inaction : le prolétaire se retrouve copain d'un gars bourgeois, l'ecclésiastique (il y en a deux) avec le communiste : est-ce la proximité du danger ? En tous les cas, ces sentiments prennent des proportions qui, dans la vie normale, le train-train quotidien n'existeraient pas, même à l'état embryonnaire, je n'aurais jamais cru cela possible. J'essaie de trouver un parallèle avec la vie en usine, celle où j'étais employé, par exemple, avant de me retrouver dans l'armée, et bien c'est impossible : la comparaison n'existe pas ! Je crois bien que j'apprends réellement ce qu'est l'armée... Je fais mon apprentissage de soldat.

Maintes fois, j'aurai l'occasion de voir, au cours des longs mois qui suivront, que beaucoup d'entre nous arriveront même à s'oublier eux-mêmes pour secourir, ou simplement pour aider, ou encore remonter un moral défailant. En un mot, c'est ça l'entraide !

Je ne dis pas qu'il n'y a jamais eu d'algarades, d'engueulades, voir même d'empoignades, mais cela a toujours été soudain et surtout bref ! La vraie rancune tenace, indélébile au temps qui passe, sournoise parfois, n'existe pas face à ces conditions de vie qui donnent aux sentiments les plus simples une ampleur qui nous étonne, pour peu que nous y réfléchissions.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### III LES OPÉRATIONS

J'écris souvent à ma femme qui ne me répond pratiquement jamais, alors quant à espérer un mandat aussi minime soit-il, alors qu'elle travaille et qui est rémunérée et moi, avec mes sept francs cinquante de prêt franc... Et, faire appel à elle, j'aimerais mieux me faire couper en morceaux.

De temps en temps, une lettre de mes parents, quand même, me donne des nouvelles fraîches de la métropole, de la famille, de ma femme y compris, mais ces missives brèves sont rares. Il en ressort une certitude pour moi : je ne pourrai pas compter sur ma famille au cas où j'aurais besoin d'eux, selon l'attitude que ma femme pourrait avoir à adopter vis-à-vis de moi. Parce que mon mariage est bel et bien raté ; tout est faussé depuis le début, je n'irai pas dire que je me suis fait avoir... Quoique... Et, en vérité, je ne sais pas quelle conduite j'adopterai lors de mon retour au bercail, si retour il y a, vis-à-vis de Simone.

Bien que le régiment soit d'Artillerie, il est rare, très rare que nous sortions avec les obusiers et, à ces occasions, je me retrouve au graphiquage P.C.T. de la Batterie (P.C.T: Poste de Commandement de Tir, et graphiquer consiste, en tenant compte de tous les paramètres : hygrométrie, vent, position de la Batterie, distance de l'objectif, à préparer les éléments de tir). Mais les opérations sont, avant tout, affaire de Biff. Et ce sont les crapahuts interminables, les longues attentes énervantes des embuscades, ou encore l'incertitude des patrouilles ou marche, course, camouflage qui se retrouve en

un mélange hétérogène. Donc, artilleurs, nous sommes, et biffins, nous demeurons !

Vers la fin du premier mois de notre arrivée, ce doit être la troisième opération qui voit... notre brillante participation. Nous nous retrouvons tout en bas de l'oued Falli, qui, les anciens nous le précisent, est le véritable piège, parce que devenu, à cause du terrain accidenté et de la végétation dense et touffue, le lieu de prédilection des passages de commandos FLN dans la région. Le nouveau commandant d'unité vient de nous arriver : le capitaine Homassel qui inaugure, pour l'occasion, son nouveau commandement.

Le soleil cogne dur. Les vestes de treillis, presque toutes auréolées de tâches humides et sombres de transpiration, accusent les mouvements las et appuyés des corps courbés par la chaleur, qui se suivent, espacés le long du sentier étroit au travers des oliviers et des cactus qui longent l'oued. Déjà devant nous, plus haut, les premiers coups de feu ont claqué, mais ne nous concernent pas encore. Les Fells sont là, proches, invisibles, mais combien présents. Nous nous arrêtons un moment. Le capitaine m'interpelle :

- Brigadier !
- À vos ordres mon capitaine !
- Vous voyez ces gros rochers, de l'autre côté de l'oued ?
- Vu.
- Prenez un homme de votre groupe avec vous ; vous traverserez le plus rapidement possible l'oued, sans perdre de temps à inspecter votre cheminement, nous vous couvrons.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Après avoir vérifié que les rochers peuvent vous recevoir en toute tranquillité, vous me prévenez. Ensuite, vous surveillerez ce qui peut se passer de l'autre côté des rochers pendant que je ferai suivre le reste de votre groupe : dès qu'il sera arrivé près de vous, vous ferez installer votre pièce de façon qu'elle puisse tirer tous azimuts !

- Compris mon capitaine !
- Allez, exécution !

Je choisis un gars et nous voilà partis ; scrutant quand même rapidement, trop rapidement les broussailles que nous contourmons, en traversant l'oued ; nous atteignons notre objectif : les rochers. Au moment où nous faisons le tour du premier gros bloc, prudents, circonspects et attentifs au moindre mouvement, au moindre bruit, tout à coup, un feu d'enfer se déchaîne derrière nous, un peu plus haut que l'endroit où nous venions de traverser. Des fells s'étaient dressés et avaient voulu nous ajuster. Baud, mon tireur FM qui nous suivait des yeux tout en observant nos alentours, les avait aperçus et leur avait expédié tout son chargeur ; le feu d'artifice était déclenché de part et d'autre. Mon coéquipier surveillait l'oued pendant que je surveillais l'opposé... On ne sait jamais. Aux premières balles fells, Baud s'était écroulé, mortellement blessé ; il nous avait certainement sauvé la vie.

Maintenant, nous n'étions plus que deux, isolés du reste de la Batterie, accroupis derrière les rochers et nous surveillons les alentours d'un regard circulaire. Entre-nous et les hommes du

capitaine, la ferraille de tous calibres s'entrecroise, siffle, explose parfois ; il y a des éclairs, de petits geysers, pas du tout de vapeur d'eau, mais de poussière de terre, fusent sous les impacts.

Tout d'un coup, un peu plus haut que notre position, jaillissant des oliviers, des cris en arabe mélangé à du kabyle ; un groupe FLN arrive sur nous en courant, FM en avant. Mon gus et moi leur balançons ce que nous pouvons : nos chargeurs respectifs, plus une ou deux grenades, histoire de freiner un peu leur ardeur à la course, et nous détalons, faisant preuve de notre ardeur à nous, dans le sens de la descente et en zigzagant le plus possible entre les troncs d'oliviers qui s'espacent de plus en plus. Nous arrivons, haletants, à l'orée de cette petite forêt, débouchons sur une espèce de pré à l'herbe rare et sèche. Les fells tiraillent toujours derrière nous, mais perdant du terrain, mais ne nous lâchant pas : décidément, ils y tiennent. Une voix, sortie des figuiers de barbarie qui bordent le champ en face de nous, hurle en bon français :

- Qui va là ?

Je réponds sans hésiter :

- Brigadier Thenon, Première Batterie du 2/93° RAM... Et vous ?
- Sous-lieutenant Bey de la section d'intervention de la BCS de votre régiment !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Le sous-lieutenant qui commande cette section sort des cactus, le colt 11,43 à la main.

- Couchez-vous ! hurle-t-il à notre intention.

Pendant cet échange de paroles hachées, nous continuions notre course folle en avant. À l'injonction, en un rouler bouler, nous nous exécutons pendant que l'officier ouvre posément le feu, debout, sur nos poursuivants :

- Feu ! crie-t-il.

À son ordre, ses hommes ouvrent le feu à leur tour... et toute cette ferraille passe, en sifflant, au-dessus de nos têtes, et je vous jure que nos têtes, elles, sont enfouies dans le sol, ou presque !

Nos poursuivants décrochent, essaient de s'égayer dans la nature et sont pris à revers par les gars de notre batterie qui se sont débarrassés des Fells qui étaient dans l'oued, et appréhendaient de nous retrouver réduits à l'état de passoires. Ils nous rejoignent, nous, et les gens de la BCS.

En reprenant notre souffle, mon gars et moi, je rends compte, tant au sous-lieutenant de la BCS qu'à notre capitaine qui nous a rejoints, de la désagréable surprise que nous avons ressentie en voyant débouler les fells au-dessus de nous et des péripéties de notre course désordonnée à travers les oliviers.

Subitement, un lourd silence s'établit ; seul le bruit des cailloux roule sous les semelles caoutchoutées des pataugas, lugubre, presque cadencé, presque aussi solennel qu'une marche funèbre avec la lente cadence, comme martelé par des tambours invisibles, meuble ce silence oppressant. Consternés, nous regardons passer le corps sans vie de Baud, allongé sur un brancard, ayant pour tout linceul une veste de treillis lui couvrant la figure, surtout pour éviter le vol goujonnant, métallique et lourd des mouches hardies et affamées. Malgré la chaleur, la transpiration nous plaque la veste sur la peau et nous frissonnons. Je n'ai jamais su qui a crié en cet instant : « Bande de salauds ! » La violence des sentiments qui nous assaillent tous, chacun selon notre réceptivité émotionnelle, selon notre tempérament, en cet instant précis, atteint les sommets de la haine : on a beau s'en défendre, mais en une fraction de seconde, sinon en des heures, des journées mêmes, on peut être capable du pire parce que travaillé jusqu'au martyre par une torture morale fulgurante, mais qui s'installe, chassant le sang-froid, la possibilité de saine réflexion, d'analyse.

Le mort était à huit jours de la quille, donc du retour à la vie civile, au calme !... Et maintenant ?... Vacherie de guerre !... Insondables méandres du destin !

Nos GMC viennent nous chercher. Nous nous y installons, tristes, éreintés, écoeurés, et, pour la plupart, ne cherchant pas à penser, ayant juste devant les yeux, une image, celle d'un copain qui n'était pas avec nous.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Peu à peu, notre ressentiment, notre haine même, se perdent dans la reprise du rythme normal de la vie du camp, dans le défilement implacable et imperturbable des jours, à la succession des services et corvées, des patrouilles et des opérations.

La garde, à Ighil Bouzerou comme dans tous les postes du djebel, n'a jamais été une partie de plaisir, mais c'est quand même moins crevant que les crapahuts de toutes distances. Les relèves au poste de la crête se font à cinq hommes, à partir de 18 heures : trois sentinelles, le chef de poste et un adjoint. Le chef de poste est, en principe, un brigadier. Mais, de brigadiers, nous ne sommes pas assez ; résultat : quand il n'y a plus de cabot disponible, et bien, ce sont les premières classes qui remplacent et font fonction de brigadier, chacun prend son repos dans le baraquement de parpaings sur des lits de camp. Nous étions reliés au camp, à deux cents mètres, par téléphone de campagne ; pour la défense, en plus de nos amies individuelles, nous disposions d'un FM BAR enchaîné au mur du mirador, de façon, sans avoir à le détacher, de pouvoir tirer tous azimuts, en plus d'un bon stock de munitions et des fusées éclairantes.

Ce soir, je suis de garde. Il est environ 23 heures. La chaleur est emmagasinée dans les moellons tout au long de la journée pendant laquelle les rayons du soleil s'en sont donné à cœur joie de tout transformer en fournaise, plus le fait que j'aime mieux me rendre compte par moi-même de ce qui peut se passer (je suis toujours méfiant quant au compte rendu d'une

tierce personne qui peut déjà interpréter à sa façon et rajouter ou soustraire selon sa perception des événements) font que je me trouve sur le mirador avec la sentinelle. La nuit kabyle noyée de lune dessine en ombres les formes du panorama. La vision s'étend très loin, presque nette : à trois cents mètres environ, on distingue nettement la petite murette qui borde la piste au nord et les premières maisons basses d'Ighil Bouzerou ; à l'ouest, un talweg ; au sud, on voit très nettement le piton qui domine le col, celui de ma prise de contact avec les embuscades et, à l'est, la crête d'Agucmoun, autre poste de notre Batterie. Au pied du mirador, de part et d'autre, il y a des figuiers de barbarie, bien alignés, bordant les vestiges de l'ancienne piste, coupée par des barbelés.

Cela fait déjà un bon moment que je tiens compagnie à la sentinelle. La fraîcheur nocturne qui nous enveloppe atténue les effets du rayonnement solaire diurne : j'aime cet instant de calme rare et lénifiant où on peut contempler l'infini du ciel parsemé d'étoiles, parfois traversé par le fulgurant passage d'une comète. De temps en temps perçant le silence, un hurlement de chacal.

Tout à coup, mon attention, tant visuelle qu'auditive est attirée par une silhouette qui se meut en bordure des cactus et qui semble en tirer quelque chose, furtivement. Je prends, avec précaution, le FM, l'arme sans bruit, vérifie que le chargeur y est bien engagé et, prend appui sur les sacs de sable qui ceignent le mirador : j'aligne la silhouette au bout de la ligne de mire et hurle :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Halte là ! Qui va là ?
  - Ne faites pas les cons, les gars ! C'est moi ! Le gars se nomme.
  - Qu'est-ce que tu fous là ?
  - ... Rien, je rentre !
- Je pose le fusil-mitrailleur, descends à toute vitesse l'échelle qui m'amène dans la baraque où j'attrape le gars qui y pénètre :
- Non, mais ! Tu n'es pas un peu dingue ? Qu'est-ce que tu foutais de ce côté du poste, dans les cactus ?... Si c'est pour les chiottes, ils sont de l'autre côté du poste, et on prévient quand on y va. Alors ?
  - Ben, vous savez brigadier... Mon père m'a expliqué que les légionnaires se servaient des cactus... Mais oui, il paraît qu'ils en coupaient une feuille et y faisaient une incision dans le sens de la hauteur de la coupure... C'est humide, et alors...
  - Connard, va ! File te pieuter et écrase !

J'ai compris ce qu'il voulait, et je me demande si ma rogne va culminer ou si je ne vais pas laisser éclater un énorme rire : le gars, travaillé par une envie subite, a bien failli se faire couper son envie et... le reste avec !

Une autre garde mémorable et, décidément mon attention en éveil est toujours attirée vers la même heure par un mouvement, mais cette fois-ci, c'est sérieux. Il est un peu plus de 23 heures, depuis que les dernières lueurs du jour ont disparu au couchant, je contemple ce paysage accidenté

rempli d'ombres en tons sur tons : de petites lumières scintillantes, rares et clairsemées et, au-dessus de tout ça, la nuit claire, constellée de myriades d'étoiles. Tout est calme ; seuls bruits perçant le silence : des crissements d'insectes et quelques brefs aboiements de chacal. C'est beau, c'est grand !

Quelques brefs éclairs trouent l'obscurité nocturne, suivis de détonations assourdies par la distance : c'est le déchaînement, d'abord des fusées éclairantes qui descendent lentement vers le sol en une danse au ralenti puis des éclairs brefs et orangés et d'autres encore prolongeant en longues trajectoires pointillées de balles traçantes. Le bruit des détonations monte crescendo, le poste d'Aït Essan est attaqué et, à voir le nombre d'endroits d'où partent les coups, il y en a du monde autour du camp du 121<sup>e</sup> R.I.

Tout cela n'a duré que cinq ou six secondes alors que la sonnerie grelottante du téléphone de campagne retentit, proche, perçante, dominant le vacarme lointain ; j'empoigne le combiné :

- Chef de poste, j'écoute !
- Brigadier, ici le capitaine. Que se passe-t-il ?
- C'est le poste d'Aït Essan qui a de la visite et il me semble qu'il y a beaucoup de monde pour le visiter.
- Croyez-vous que vous pourriez régler des tirs autour de ce poste et en verriez-vous suffisamment les impacts si je fais tirer nos 105 de Tighzert ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Affirmatif, mon capitaine ! Je ne crois pas qu'il y ait de gros problèmes pour ça.

- De toute façon, je vais d'abord faire tirer des coups éclairants. Alors, restez à l'écoute et soyez attentifs !

Là-bas, à Aït Essan, les rafales crépitent, ponctuées par des coups plus sourds et plus puissants des explosions de grenades. Des traînées de feu fulgurantes s'entrecroisent dans la nuit pendant que de brefs éclairs semblent secouer le sol.

Et puis les premiers coups de 105 arrivent, mais trop courts, quoique groupés, inondant d'une lumière dansante, bleutée, irréaliste et légèrement fumigène une partie du djebel où il ne semble pas y avoir de monde.

Il me faut tenir compte de la position de Tighzert, plus au sud, donc à gauche de mon champ de vision pour régler ces tirs.

- Allô, mon capitaine ?

- J'écoute... Avez-vous pu observer ?

- Affirmatif... Tirs trop courts, trois cents mètres et trop à gauche, deux cents !

- OK, on rectifie !

Quelques secondes passent et une nouvelle salve arrive au sud du camp et cette fois-ci bien orientée. J'aperçois, à la jumelle, des silhouettes qui courent dans tous les sens sous la lumière bleutée. Le capitaine me rappelle :

- Les coups étaient-ils bons ?

- Oui mon capitaine.

- Au cas où... Vous vous sentez sûr de vous, brigadier ?

- Oui mon capitaine !

- OK... C'est parti !

En effet, une rafale de coups arrive : impeccable ! Et sans que j'aie à intervenir en correction, le pilonnage méthodique continue, systématique des abords d'Aït Essan : une vraie corvée de quartier, question nettoyage !

Tout n'est quand même pas que sang, bagarre ou autre langage de poudre dans le déroulement des patrouilles, ou même du train-train de la vie quotidienne ? Preuve en est cette patrouille de vérifications d'identités que nous avons effectuée à Ighil Bouzerou même.

Nous avons déjà visité quelques mechtas : lentement, systématiquement, fouillant, furetant et interrogeant. Chaque fois que j'ai à pénétrer dans les habitations des villages, d'abord, très régulièrement, je prends un gros coup sur le front à cause des portes trop basses, et ensuite, s'établit dans mon esprit la comparaison entre la réalité que j'ai devant les yeux et la vision que j'en avais, fondée sur des histoires entendues ou même lues : elles sont rares les mechtas habitées qui sont en torchis ; la plupart sont en pierres ou en parpaings et couvertes de tuiles, parfois de tôles ondulées et si l'ordre tel que nous le concevons, n'y règne pas, le désordre qui nous apparaît est quand même, paradoxalement rangé.

Nous pénétrons dans une autre mechta, une de plus ! La pénombre de l'intérieur surprend la vue lorsque nous entrons, quittant la lumière violente du soleil et il nous faut quelques

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

secondes pour que nos yeux s'accoutument à la semi-obscureté et puissent distinguer les formes. Mes gars fouillent : je m'approche d'une silhouette allongée sur une natte disposée à même le sol. J'appelle un jeune de la maison :

- Qui est-ce ?
- C'est mon petit frère... Il est en train de mourir.
- Qu'est-ce qu'il a ?
- J'sais pas m'sieur... Sa tête... Elle est pourrie !

Je me penche sur la forme et tire délicatement les linges qui la recouvrent.

En effet, au sommet de la tête d'un gamin d'une dizaine d'années, dans le fouillis purulent, il y a des plaques de sang séché. Je demande des lampes torches et... l'infirmier.

J'avoue que même en ayant le cœur bien accroché, il y a de quoi avoir des nœuds aux tripes, et l'infirmier a un mouvement de recul que j'enraie vite et sèchement :

- Fais pas le con !... Regarde de près et vois ce que tu peux faire dans l'immédiat. Dis-moi comment je peux t'aider le plus efficacement possible.
- Mais, vous ne vous rendez pas compte ? L'odeur... Et puis, qu'est-ce que nous pourrions y faire ? Il est sûrement trop tard !
- Possible, mon gars, mais pas sûr ! Et au point où en est-ce ce pauvre gamin, le peu que nous pourrions faire ne peut pas l'esquinter davantage... Vous autres, ne restez pas plantés là !

Surveillez-moi les alentours de la baraque ! Je n'ai pas envie d'avoir des surprises... Et fissa !

L'infirmier, précautionneusement, commença à nettoyer la purulence. Petit à petit apparaît une tige métallique rouillée : un clou ! Il l'extrait délicatement, achève le nettoyage et fait une piqûre antitétanique, sans grand espoir : l'objet n'avait peut-être que traversé le cuir chevelu... Peut-être aussi, la boîte crânienne... Et alors là, toute supposition, même la pire, est valable ! Et une piqûre de Solucamphre, à tout hasard.

Pendant trois jours, l'infirmier surveilla l'enfant, au cours de patrouilles, nettoyant, pensant la plaie et constatant l'impossible amélioration et jugeant l'enfant transportable. Il nous faudra obliger les parents à descendre leur fils à l'hôpital de Tizi Ouzou et, un mois plus tard, nous reverrons le petit rescapé recommencer à suivre ses petits copains, à travers les ruelles du village et, au moins, chaque fois que nous passerons à Ighil Bouzerou, aurons-nous droit à un sourire, celui de la mère. Le père, lui, n'a pas digéré de devoir quelque chose, ne fût-ce que la vie de son fils, à des « goumiers », des « lascars aroumînes ».

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### IV SURPRISES

Les endroits les plus familiers, les tâches quotidiennes les plus ordinaires, les objets les plus usuels, les plaisirs même, parfois nous réservaient de désagréables surprises, voire même de réels dangers. Il faut reconnaître que c'est exactement ce que recherche l'ennemi en période de guérilla : installer l'insécurité de partout, à chaque instant et sous n'importe quelle forme.

Une école annexe avait été construite à cent mètres environ du puits, de l'autre côté de la route de Béni Douala, donc du croisement de notre piste. C'est un endroit théoriquement calme, deux salles de classe assez spacieuses pour contenir une vingtaine d'élèves chacune et deux appartements bien agencés, faciles à entretenir avec leur sol carrelé, mais désespérément vides de la présence de tout occupant ; il y a, en effet, belle lurette que les instituteurs civils avaient abandonné toute velléité d'enseigner au milieu de l'ambiance peu sûre du djebel. Il ne faut pas confondre vocation et apostolat ! Le bâtiment est bien situé, au milieu de grands eucalyptus à l'ombre rafraîchissante, bordé au sud par des roseaux ondoyant faiblement au gré de rares souffles de vent. Tout cela aurait respiré le calme et inspiré l'ardeur studieuse des élèves... mais voilà : c'est la guerre, cette horreur qui ne respecte rien !

Deux séminaristes, appelés comme la plupart d'entre nous, mais pacifistes convaincus, sont des instituteurs bénévoles, assurant le fonctionnement de plusieurs cours, dans chaque

salle de classe. Ils excellent dans cette activité : les gosses d'Ighil Bouzerou et d'Aguemoun les aiment bien et les résultats obtenus prouvent la compétence des deux enseignants occasionnels. Or, l'un d'eux, étant absent deux semaines, je suis désigné pour le remplacer.

C'est vraiment bizarre quand même d'ouvrir l'école le matin avec le ceinturon lourd de ses deux cartouchières bourrées de chargeurs bien garnis de balles et la MAT 49 à la main ! Le séminariste qui reste ne prend, lui, qu'un pistolet avec quand même un chargeur de rechange et une prière aux lèvres : « Mon Dieu, faites que je n'aie pas à me servir de cet outil ! » Il s'était décidé à s'encombrer de l'automatique uniquement pour le cas où il serait obligé de défendre la vie des enfants. N'est-ce pas Jean Thomas ?

Les gamins turbulents doivent sans cesse être rappelés à l'ordre. Il faut reconnaître que, pour la plupart, ils sont attentifs et s'appliquent. De plus, il y a très peu d'absences.

Or, ce jour-là, j'ai la surprise de constater que dans ma classe de vingt-sept élèves, il n'y en a qu'une douzaine ; le séminariste, pour sa part, a encore moins de présents. Même en interrogeant les gamins qui sont présents, aucune explication logique ne vient satisfaire notre curiosité et, d'ailleurs, chez eux, nous sentons une gêne, une inquiétude certaine dans les explications boiteuses qu'ils nous servent.

La récréation se passe. Les cours reprennent, j'en suis à une dictée aux gosses du cours le plus fort de ma classe. Le

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

bouquin entre-ouvert dans la main droite, et sur lequel je jette de brefs coups d'œil, surveillant les enfants, je vais et viens entre les petites tables.

Le carreau d'une fenêtre vole en éclats pendant qu'une détonation, probablement un coup de fusil de chasse, retentit.

Je hurle aux enfants :

- Couchez-vous sous les tables, vite !

Je bondis vers ma MAT que je décroche du tableau noir où elle était pendue à un clou, je l'arme et ouvre précipitamment la fenêtre. J'ausculte visuellement chaque tronc d'arbre, chaque buisson qui me font face... Rien, je ne vois rien qui m'indique un mouvement, une présence. D'autres coups de feu claquent. Alors, au jugé, j'arrose d'un chargeur le décor alentour : rien ! J'engage un second chargeur plein et me précipite vers la porte que j'ouvre brutalement et, prenant mon élan, dans un roulé-boulé à la fin duquel je me retrouve au pied d'un tronc d'arbre d'où j'expédie de courtes rafales, tous azimuts. Et les coups de feu adverses stoppent. Le silence retombe. Du camp, là-haut, des appels : « Oh, oh ! Que se passe-t-il ? Ça va ? Pas de bobos ? » Tiens, ils commencent déjà à s'inquiéter ceux-là ! Et je parie que personne n'a songé à couper la route aux salopards ! Je ne réponds pas tout de suite ; du moment que les renforts vont arriver, le plus pressé, pour moi, est d'aller vérifier que Jean Thomas va bien ; j'ouvre la porte de sa classe ; là aussi, les gosses sont allongés sous les tables ; lui, debout contre un mur, le pistolet à la main, très

maître de lui et parfaitement calme, mais l'air profondément ennuyé.

Les renforts arrivent en courant. Vite fait, ils fouillent les alentours, ramassent quelques étuis de cartouche de chasse et une grenade qui, bien que dégoupillée, n'a pas explosé. Ils la font sauter loin de l'école.

Malgré l'agitation et l'excitation des enfants, nous reprenons les cours jusqu'à l'heure du repas, sans autre accroc.

Il va y avoir des interrogations cet après-midi, dans les deux villages, surtout chez les petits malins qui, prévoyants, donc très au courant puisque probablement avertis de ce qui allait se passer, n'ont de ce fait, pas envoyé leurs gamins à l'école aujourd'hui.

Les convois hebdomadaires de ravitaillement écopent, eux aussi, régulièrement.

Tous les convois, à jours fixes, se forment à Béni Douala, le P.C du 121<sup>e</sup> RI. Là se regroupent les véhicules des divers camps de ce régiment, puis ils passent à Tighzert où s'insèrent deux ou trois GMC de notre poste, puis arrivent à Ighil Bouzerou où nos véhicules se joignent à cet imposant convoi. Et c'est là, entre notre école camp et Tizi Ouzou, dans les rochers ornés de cactus et d'oliviers rabougris que, le plus souvent, un comité d'accueil pas sympa du tout, est généralement en place.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Deux des rares fois où je me suis retrouvé dans l'escorte de ces convois, nous sommes tombés dans le piège des embuscades.

La première de ces deux fois, ce n'est heureusement rien que le matériel qui en a pris un sérieux coup. Le début du convoi, ce jour-là, était composé d'un scout-car, d'un GMC blindé et d'une jeep de l'infirmerie de Béni Douala, le reste suivant à intervalles plus ou moins réguliers, dans le ronflement des moteurs, surtout au cours des doubles débrayages que nécessitent les négociations des sinuosités de la route, bruits amplifiés et répercutés par les rochers et dans un nuage de poussière. Les deux premiers véhicules n'étaient plus très loin de Tala Boumen, petit village situé presque à la verticale d'Ighil Bouzerou, et presque au début de la plaine de Tizi Ouzou.

La route est à flanc de pente et à droite, en descendant, une pente très raide vers l'oued, encombrée de buissons. Un virage que dépassent le scout-car puis le GMC blindé. La jeep de l'infirmerie passe à son tour le virage et, tout d'un coup, à l'amorce de la petite ligne droite, elle est soulevée en l'air par le souffle d'une puissante explosion qui ouvre une énorme cuvette dans le revêtement de la route. Un nuage de poussière et de débris divers nous cache la jeep qui retombe violemment dans la pente du ravin, fait deux ou trois tonneaux et se retrouve retenue par les branches touffues d'un buisson. Le convoi s'est arrêté. Les hommes s'éjectent rapidement des

véhicules et prennent position de part et d'autre de la route. Un groupe descend en courant vers le véhicule accidenté.

Tout le monde s'attend au pire. Il est vide ! Nous fouillons les buissons et, entre la route et l'impact de la chute, de l'un d'eux s'échappe un éclat de rire fou : les quatre occupants de la jeep, indemnes, quoique sérieusement choqués et contusionnés, rient à ne pas pouvoir s'arrêter : la réaction nerveuse ! Nous les aidons à rejoindre le convoi. Maintenant, ils sont hébétés. Après inspection du cratère produit par l'explosion, nous trouvons des débris qui ne laissent aucun doute : un obus fumigène de 155 était piégé là ; heureusement, il ne s'agissait pas d'un pruneau explosif !

La deuxième fois, c'est au retour du convoi que l'incident a eu lieu. Nous avons dépassé Tala Boumen, et longions des rochers que surplombait Ighil Bouzerou.

Les coups de feu, la plupart, d'armes de chasse, mais aussi de quelques armes automatiques, nous cueillent entre deux virages. Nous stoppons, prenons position de part et d'autre de la chaussée. Notre half-track quadri tubes arrose les buissons et la crête, le premier groupe fell, qui a ouvert le feu, semble décrocher sous la violence de la riposte, mais le deuxième gêne notre avance de nettoyage vers la crête.

Notre major (maréchal des logis major), qui ne participe que très rarement à des patrouilles, et encore moins à des opérations, voit bouger une silhouette dans les rochers. Au jugé, la carabine à la hanche, il ouvre le feu. La silhouette

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

s'écroule et tombe sur la route. Petit à petit, le calme revient ; les fells ont décroché, laissant quand même des morts sur le terrain. De notre côté, heureusement, pas de dégâts. Le major, hébété, contemple son œuvre ; lui, qui avoue qu'en Algérie, c'est bien la première fois qu'il a l'occasion d'avoir à ouvrir le feu sur l'adversaire, alors qu'en Indochine... ses décorations en attestent.

De toute façon, à chaque convoi, depuis Ighil Bouzerou, nous placions une patrouille de protection sur la crête. Mon rôle, le plus souvent, quand nous étions au camp, était d'y participer, voir, de la commander.

Nous contournons Ighil Bouzerou par le bord de la falaise rocheuse qui domine la route, sans bruit, et en espérant, ce qui est moins évident, sans être vus. Nous continuons notre progression au nord du village et atteignons la crête couverte d'oliviers. J'installe mon groupe ; l'attente commence ; nous avons le temps, car nous sommes en avance ; le convoi est encore loin. Le soleil cogne dur, mais nous sommes à l'ombre ; quatre de mes gars surveillent l'autre côté de la crête, donc nos arrières, deux autres surveillent la pente, côté nord ; le restant de mon groupe et moi, sommes en position sur le versant qui domine la route. Un de mes gars, le tireur FM, s'amuse à envoyer des petits cailloux, histoire de tuer le temps. Tout à l'air parfaitement calme. Un matou noir se promène à travers les cactus ; il folâtre. Enfin, le vrombissement des moteurs du convoi devient perceptible, s'enfle puis s'atténue légèrement pour reprendre plus fort,

plus net, au gré des virages de la route. Les premiers véhicules entrent dans notre champ de vision. Mon tireur FM prend pour cible le matou en lui balançant un caillou ; le chat fait un bond de côté et saute dans un buisson, en miaulant. Le buisson s'agite violemment. Une silhouette, recouverte d'un hkchabi, s'y dresse, inquiète... et c'est le déclenchement du feu d'artifice. Les fells, sûrs de leur tranquillité et de leur camouflage, n'étaient donc qu'à quelques mètres de nous, juste en dessous de nous. Plus que certainement, ils savaient que nous étions là, mais se trouvant entre la route et nous, ils avaient dû penser que s'ils se retiraient assez vite, c'est nous qui prendrions toute la riposte du convoi sur le coin de la figure, en leur lieu et place. Brave matou, va ! Quand je pense que quelques imbéciles superstitieux vous affirment avec un aplomb admirable « un chat noir qui traverse devant vous, quelle horreur ! Pensez donc, ça porte malheur ! »... Oui, évidemment, si on se place du point de vue des fells.

Le convoi stoppe et ouvre le feu à son tour, prenant à partie le groupe d'embuscade, ainsi pris entre deux feux et, heureusement pour nous, le half-track se tait. De notre côté, nous y allons de bon cœur : rafales de MAT, grenades, chargeurs de FM, de Garant, tout y passe. Les fells décrochent, courant sous le feu de mes gars placés au nord, puis se perdent à travers les oliviers. Le convoi redémarre. Nous allons aux résultats, circonspects, attentifs, mais ne trouvant aucun corps, seulement quelques traces de sang ; nous ramassons des étuis de cartouches de chasse et de Mauser, plus loin, des douilles de 9 mm, probablement d'une

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

MAT, quoiqu'au bruit de l'arme, je pencherais plutôt pour un MP 40 allemand.

Nous revenons au camp en commentant l'embuscade. Je m'adresse au tireur FM :

- Dis donc, la prochaine fois que tu balances des cailloux sur un matou, fais gaffe au moins qu'il ne soit pas armé !

Exaspéré, le gars hausse les épaules, rageur, et jure que la prochaine fois, c'est des grenades qu'il expédiera.

En patrouille comme en opération, on ne sait jamais trop à quoi on doit s'attendre, du tragique au comique ou les deux à la fois. Tout est possible.

La nuit est épaisse ; il fait froid. C'est la mauvaise saison. Pour ajouter aux difficultés de la marche, une petite pluie fine, poussée par un vent glacial, nous transperce. Nous distinguons à peine la silhouette du gars qui nous précède, malgré le foulard jaune, donc très clair, accroché à la patte d'épaule.

Nous venons de quitter Béni Douala où nous nous étions regroupés, et marchons à travers les rochers glissants, qui drainent en période de pluie, comme maintenant, les eaux d'un petit oued. Direction Ichiardiouène ou Fellah !

Notre avance boiteuse est ralentie tant par la pluie qui nous dégouline le long des cheveux et pique les yeux, que par l'obscurité et l'état du terrain. De temps en temps, un appel à voix basse : « Hé... Où es-tu ?... Ah, tu es là ?... Bon ! »,

histoire de s'assurer qu'on a bien devant soi toujours le même gars.

À un moment, je ne vois plus personne devant moi. Celui qui me précède, le chef Gland, que j'ai connu à Grenoble, a disparu de ma vue. Déjà qu'il n'est pas bien grand... Je tâtonne devant moi, allant jusqu'à fouiller le sol et mettre les mains dans l'eau glacée ; j'appelle discrètement : personne ! Et puis un appel faible, que dis-je, un borborygme glougloutant semblant sortir du sol détrempé.

Je tâtonne à nouveau en direction de l'appel, tends la main et rencontre un bras sur lequel je tire, et ramène le chef dégoûtant d'eau, transi. Il était en train de boire la tasse dans l'oued après avoir glissé sur une roche. Il râle, vitupère, tempête ; il faut dire qu'il n'aime pas l'eau, sauf à la rigueur, dans son apéritif, et ça... il l'adore ! Le jour se lève sur un paysage gris, mouillé, et nous permet de retrouver et rejoindre le reste de la colonne que nous avons perdu de vue, et qui commençait à se demander où nous étions passés. Quant au but de l'opération, lui aussi, est tombé à l'eau ! Les fells, moins couillons que nous, ne se sont pas mouillés à être présents là, où nous devons, en principe, les trouver... pour les arroser... de ferraille.

La bonne saison est revenue et, avec elle, le soleil et donc la chaleur qui colle les vêtements à la peau au cours des longues marches.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous sommes en patrouille, une section au grand complet. Des mouvements suspects nous auraient été signalés dans l'oued, derrière la crête de notre poste de garde. Nous marchons rapidement sur la route que nous descendons. Nous atteignons Tala Boumen, puis arrivons à un tournant en épingle à cheveux appelé « les Buses Cassées » à cause de la présence de buses de conduites d'eau couvertes de mousse, depuis qu'elles ont été posées là, témoin d'une volonté de construire, volonté dérangée par les événements et, derrière lesquelles s'amorce une piste qui aurait dû devenir une route large, plus directe, de Tizi Ouzou à Béni Douala. Nous l'empruntons en remontant plein sud. Notre allure s'est considérablement ralentie. Nous arrivons dans la zone signalée. À chaque tournant, nous nous arrêtons, sondant du regard buissons, rochers de la portion suivante. Il y a dix minutes que nous marchons sur cette piste, surveillant sans cesse la crête et l'oued qui la bordent, et nous arrivons à un tournant formé par la présence d'un rocher.

Mon groupe est en tête avec le lieutenant Fort, deux MAT devant, puis un Garant lance-grenades. Prudemment, le premier avance très légèrement la tête de façon à pouvoir observer la portion de route après le virage ; il a un brusque geste de recul, la main levée, dans son dos, il en écarte bien distinctement les cinq doigts pour nous prévenir du nombre de fells qu'il peut voir. Le lieutenant et moi avançons. Un gars essaie de se glisser en contrebas de la route, dans un petit buisson, pour s'y camoufler et pouvoir s'avancer un peu, de façon à avoir la piste en enfilade, après le virage. À ce

moment-là, un cri, en kabyle : « Balek el lascars ». Le lance-grenades lève son arme munie, sur son manchon, d'une antichar à charge creuse, et appuie sur la détente. Une détonation que répercutent et amplifient les rochers du coin, et un fell qui venait de se dresser légèrement, émergeant d'un buisson à une dizaine de mètres maxi, prend le projectile en pleine tête. Son corps étêté reste un moment debout, puis s'écroule, alors qu'éclatent de part et d'autre des coups de feu, par rafales, coup par coup, des grenades et des cris... Bref, l'ambiance habituelle d'un accrochage et, comme d'habitude, au bout de quelques minutes de ce raffut, le calme revient. Comme d'habitude aussi, nous inspectons chaque mètre carré de terrain. Nous récupérons quelques armes abandonnées sur le sol, comptons quelques corps, essayons d'en tirer tous les renseignements possibles... très succincts puis, nous reprenons le chemin de notre camp.

Dans le même coin, quelques jours plus tard, une autre patrouille a failli très mal se terminer. Il faut dire que le nombre de participants, de notre côté, était relativement restreint, mais... pas de l'autre côté.

Il fait très chaud ce soir-là. La nuit est déjà tombée depuis un bon moment. C'est un jeune margis d'active du genre pilier de mêlée, de plus, gonflé comme pas un dans l'action, qui me tire de mes songes ; il est déjà tout équipé et s'adresse à moi :

- Tu te prépares ; tu viens avec le lieutenant et moi, nous partons en patrouille !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Étonné, je le regarde pour vérifier s'il ne s'agit pas d'une plaisanterie, mais devant son air imperturbable, je m'équipe : ceinturon, cartouchières, sacoche à grenades, chapeau de brousse et ma MAT 49 ; je suis prêt; le lieutenant aussi :

- Brigadier, avant que nous ne partions, je ne veux pas vous obliger à venir. Nous ne sommes, vous le voyez, que trois et vous êtes appelé. Alors ?

Je le regarde bien en face. Il est grand seigneur, notre lieutenant ! Je lui réponds :

- Pas de problème... À vos ordres mon lieutenant !

Nous quittons le camp tous les trois. Notre marche, combien silencieuse, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de la route, utilisant les zones d'ombres, les protections des rochers, en direction de Tala Boumen, est ralentie par les arrêts qui nous permettent d'écouter la nuit. Seuls, pour l'instant, des insectes crissants ou bourdonnants meublent le silence. La lune éclaire notre progression, mais aussi, malgré les précautions que nous prenons, notre position. Et là, notre marche s'accélère jusqu'à la course, le temps de traverser le passage trop illuminé. Les ombres allongées et gigantesques des arbres semblent irréelles. Il faut admettre, quand même, que le paysage sauvage ainsi révélé sous la clarté lunaire est magnifique, et j'en goûte la beauté malgré les circonstances.

Nous arrivons à Tala Boumen ; encore quelques dizaines de mètres et nous y serons ; quoique, si j'ai bien compris, nous ne pénétrons pas dans le village. D'où nous nous trouvons

donc, de la route, la présence des maisons n'est pas évidente. Nous n'en apercevons que quelques pans de mur que nous laissent entrevoir des trouées dans les frondaisons touffues et les branches tentaculaires d'un olivier séculaire. Nous marchons dans l'ombre protectrice des buissons et des arbres qui bordent la route dont le ruban clair se déplace sous la clarté de la lune. Pas un bruit n'émane du village endormi. Ce calme est rassurant, et pourtant... le jeune margis, qui est le plus proche de nous trois de l'olivier géant, s'arrête net, et... nous aussi !

Une voix vient de sortir de l'arbre : « Menhau ?... Anoua oua ? » (Qui va là ? Qui êtes-vous ?) Pour toute réponse, le sous-off arrose l'arbre de bas en haut et de gauche à droite, d'une longue rafale de sa MAT dont il remplace prestement le chargeur vide... Un cri, une chute avec un bruit en cascade de branches cassées : le délégué du comité d'accueil est hors d'état de nuire. Une rumeur grandissante monte du village qui semblait si profondément calme : des cris ; des appels ; des bruits de courses ; des cliquetis métalliques, probablement des armes, accompagnés de brèves lueurs provenant de portes qui s'ouvrent violemment ; des lumières dansantes de lampes torches vont en tous sens à travers le village, le lieutenant nous dit :

- Allez vite, ou file... Non, pas par la route ! Par-derrière... La piste des buses cassées... Vite... On court !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Ça, pas besoin de le répéter. Vu l'importance du remue-ménage, le margis et moi avons compris qu'un gros élément FLN est là, probablement au repos, et on vient de le troubler.

Notre course silencieuse nous permet d'entendre que, derrière nous, les autres engagent la poursuite en sens inverse, sauf un ou deux petits futés qui, par chance, abandonnent très vite. Nous n'entendons plus leur course. Nous reprenons un rythme de marche plus normal, quoique, quand même rapide.

Le lieutenant essaie maintes fois d'utiliser son 536 ; seul, un bruit de fond répond ; nous sommes beaucoup trop loin de la portée des postes du camp, et, de plus, les rochers entre nous et Ighil Bouzerou sont un masque trop important, ne favorisant vraiment pas la bonne propagation des ondes ; quant à utiliser une fusée éclairante, il est plus prudent de ne pas y songer. Et pourtant, la rafale du margis a sûrement mis en émoi tous les radios à la ronde ; plus d'un doit multiplier les appels et se poser des questions. À Ighil Bouzerou, le capitaine doit être sur les dents.

Nous continuons de monter vers notre camp, toujours en utilisant le terrain et en prenant mille et une précautions : arrêts fréquents pour essayer de distinguer un éventuel mouvement ; aux endroits les plus difficiles, l'un de nous partait devant puis couvrait l'avance des autres, etc. À un kilomètre environ de notre PC, le lieutenant réussit à établir la liaison radio et rend brièvement compte de ce qui s'est passé et de notre arrivée imminente.

Nous arrivons ; une balle de Garant siffle sur nos têtes. La sentinelle trop nerveuse et surprise, bien qu'avertie de notre arrivée, a été trop rapide dans son estimation en voyant nos trois silhouettes émerger de l'ombre. Après nous être fait reconnaître, nous pouvons enfin pénétrer en passant le réseau de barbelés. Dangereux, ce gars-là ! Nous arrivons dans les lumières accueillantes du bâtiment, essoufflés et éreintés, la veste collée au corps, mais quand même avec le sourire. Nous l'avons échappé belle !... Les gens de Tala Boumen auront à expliquer la présence des fells, chez eux, ce soir-là !

Et, au travers de cette vie mouvementée, au fil des jours et des mois qui passent, toujours autant de lettres de ma femme ! Cela frise le zéro ! Pourtant moi, j'écris. Dire que pour me marier, je me suis mis toute ma famille à dos... C'est vraiment trop con ces décisions impulsives de jeunesse inconsciente !

En un an et demi que je suis resté à Ighil Bouzerou, deux fois nous avons eu le cinéma au camp. C'était évidemment le service cinématographique des armées qui nous l'amenait et ces gars-là allaient comme ça, de camp en camp, présenter des films, déjà vieilliss, mais qui avaient au moins le mérite de nous changer les idées, au moins pendant deux heures. De toute façon, pour nous, c'était l'événement avec un E majuscule. Une joyeuse animation précédait la séance qui débutait toujours dans un indescriptible brouhaha. Lorsque le projecteur s'allumait, le faisceau lumineux semblait

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

emprisonner d'épaisses volutes de fumée de cigarette, volutes qui se déroulaient paresseusement. Quelques cris de joie et un relatif silence s'installaient.

Mais pour certains il y avait d'autres impératifs que de pouvoir regarder le film et de participer à la joie collective : ceux qui étaient de garde ou de permanence, car dans cette occasion, le commandement évitait toujours, sauf en cas d'urgence, d'imposer des patrouilles. Et... quand on se retrouvait de garde alors que d'autres s'amusaient, il y avait de quoi râler ; c'est ce qui m'est arrivé lors du deuxième passage du « cinéma aux armées » !

La première fois, j'ai assisté à la séance... Enfin, quand je dis que j'ai pu y assister...

Tout est prêt pour la séance. L'installation se fait sous le préau, dans le sens de la longueur ; à une extrémité, le projecteur et à l'autre, l'écran. Nous amenons nos tabourets et nous nous installons entre les deux, au gré des affinités, des camaraderies, sans oublier, au préalable, de se munir de boissons.

Ça y est ! Ça commence : les actualités passent sur l'écran, mais elles n'ont, d'actualités, que le titre ; ce ne sont plus des nouvelles fraîches, elles ont déjà plus d'un mois. De multiples insectes passent dans le faisceau lumineux, s'interposant entre le projecteur et l'écran sur lequel ils s'inscrivent en grandes ombres chinoises. De temps en temps, le bruit métallique d'un pied de tabouret raclant le ciment du sol, ou

encore un léger brouhaha de voix commentant une vue, ou bien des cris ou des sifflets saluant la vision fugitive d'une silhouette féminine ; et puis c'est le court entracte, pendant lequel on change les bobines.

Et c'est le film... Un western... Normal, non ? Par les temps qui courent ! Le générique passe sur un fond musical : au genre et au rythme de musique employé, pas de doute... Il va y avoir de l'action ! En effet, il y a un quart d'heure que les coups de colt, de fusils, de poings font du bruit. Une voix, qui ne vient pas du tout de la distribution, hurle :

- Alerte !

C'est un éclat de rire général qui accueille cette plaisanterie, mais très vite, à cause de l'écho des coups de feu et de leur manque de synchronisation avec l'image, nous comprenons qu'il ne s'agit pas du tout d'une farce : le western est là, à côté de nos barbelés. Le poste du haut a déjà entamé la riposte.

- Éteignez tout ! Vite ! À vos postes !

Nous nous précipitons sur nos armes et fonçons aux emplacements de combat prévus pour ces cas-là. Pour ma part, je saute dans la tourelle du half-track, arme les quatre 12,7 ; le chauffeur lance le moteur ; j'allume le projecteur, cramponne les poignées de tir et, c'est parti ! Lentement, je fais virer la tourelle de droite à gauche et arrose copieusement le décor. Le mortier se met de la partie, sans compter les armes individuelles et autres grenades à fusil ; à nous tous, nous terminons notre corvée d'abord.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Évidemment, le fait que la route (plutôt la piste) qui dessert Ighil Bouzerou, construit sur un éperon rocheux, traverse obligatoirement le camp est une sécurité pour celui-ci, mais c'est aussi un facteur de facilités pour le FLN de pouvoir interpréter ce qui s'y passe ; ainsi, ce soir, les fells étaient-ils très certainement au courant de notre séance et ils ont voulu en profiter. Normal, non ? Et le film peut reprendre plus tranquillement, par contre j'ai pu en suivre, à peu près, le déroulement depuis ma tourelle du half-track ; l'équipe de mortier a fait de même ; j'étais quand même plus près qu'eux pour suivre le film.

Un beau jour, nous avons eu, oh surprise, la visite d'un journaliste travaillant pour le compte d'un quotidien rhodanien, lequel journaliste bénéficiait de la bénédiction des hautes autorités ; comme ce scribouillard était arrivé un jour de calme, et bien, il en a déduit et écrit qu'il n'y avait, ici, pas d'événements marquants à signaler ; si seulement il était venu quelques jours plus tard...

Pour une fois, ce jour-là, nous pouvions goûter au repos complet, dans le calme total : pas de patrouille ni d'opération. Comme toujours, en ces rares instants, certains écoutent la radio, d'autres jouent aux tarots, d'autres encore mettent à jour leur correspondance. Il est aux alentours de vingt-deux heures. Tout à coup, une gigantesque explosion, dont le roulement grondant, repris par l'écho, se répercute de rocher en rocher se produit dans l'embrasement d'un éclair irisé, bleuté, fulgurant. Cela vient très certainement de la route qui

descend vers Tizi Ouzou et, probablement entre Ighil Bouzerou et Tala Boumen.

Le capitaine décide de n'aller aux résultats que le lendemain matin, au petit jour, mais, en attendant, c'est le mortier qui va faire le travail ; toute une série de tirs étant déjà préréglée (au cas où... ) il ne reste plus qu'à afficher les éléments sur le tambour gradué, s'aligner sur le piquet repère et... feu ! Une bonne vingtaine de pruneaux est ainsi expédiée de part et d'autre de la route, jusqu'à Tala Boumen ; de toute façon, on ne risque pas de faire plus de trous qu'il y en a déjà sur la route !

Donc, le lendemain matin de très bonne heure, nous voilà partis constater les dégâts. Patrouille normale : pistolets mitrailleurs en tête, une douzaine de gars en tout, radio compris, espacés de cinq mètres. Au bout de six cents mètres environ, nous découvrons un poteau en bois déchiqueté par une explosion, le fil téléphonique pendant. Un des gars de ma classe ramasse un morceau de poteau d'environ un mètre et, tout joyeux, l'embarque sous son bras. Intrigué, je lui demande :

- Dis Bourgey, que veux-tu foutre de ce machin ?... Une relique ?
- Non mon vieux, c'est une surprise. Ce sera un truc pour le « Père Cent ».
- Pour quoi... ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Tu connais le « Père Cent » quand même ? Oui, tu sais cette fête à cent jours de la quille... T'en fais pas, je vais bricoler ça et tout le monde y mettra la main... tes zigues y compris !

Amusé, je hausse les épaules. Nous continuons notre marche et arrivons au poteau suivant. Mon « copain » le margis, le gars de tous les coups durs, s'en approche précautionneusement, se baisse légèrement ; vers la base, il avance la main dont, du pouce, il frôle plusieurs fois une petite cavité, ayant probablement défini quelque chose, délicatement, entre le pouce et l'index, il serre un objet qu'il tire doucement : « Écartez-vous ! »... Nous bougeons à peine en arrière, retenant notre souffle ; il dégage en partie un cordon noir, muni à son extrémité d'un petit cylindre brillant : un détonateur !

Il en découvre ainsi trois, tous reliés à un pain de TNT logé dans le bois ; une cavité creusée au couteau et camouflée par une plaque d'écorce bien ajustée abrite l'explosif. Du beau travail bien fait. Nous découvrons ainsi plusieurs poteaux, tous porteurs de la même surprise.

À la façon dont tout ça est installé, ou les salopards voulaient les relier tous ensemble, ou encore les laisser tels quels jusqu'au jour d'une embuscade. Et là, ils auraient tiré sur les poteaux pour qu'ils nous sautent à la figure.

En tout cas, c'est sûrement en installant cet attirail de mort sur le poteau déchiqueté que le gars qui installait ça a dû se faire

sauter la figure. En effet, nous trouvons des traces de sang en cherchant bien, autour de ce poteau, mais aucun macchabée : ses petits copains ont dû embarquer ses restes pour ne pas que nous puissions l'identifier. Il y a gros à parier qu'il s'agit d'un gars habitant un village de notre sous-quartier, il y a le choix : Tala Boumen, Aguemoun, Iglil Bouzerou ou encore Tighzert, mais lequel ? Et qui ? Il y manque dans chacun d'eux déjà pas mal de mâles ; soit parce qu'ils ont pris le maquis ou qu'ils sont en France pour le travail, ou encore... morts.

Mais c'est peut-être aussi, en profitant de l'occasion pour le FLN, de nous faire croire qu'il s'agit bien de quelqu'un du coin et mouiller ainsi davantage les habitants. Pourquoi pas, après tout, puisque dans cette « putain » de guerre, comme dans les autres d'ailleurs, tous les coups sont permis, et comme il n'y pas d'arbitre et que l'astuce de chacun, en l'occurrence, consiste à attirer, de gré ou de force, le plus de supporters possibles !

Dans l'oued, nous entassons tous ces petits paquets cadeaux et les faisons exploser, puis le radio répare la ligne téléphonique.

Quant aux habitants, de toute façon, ils vont subir des fouilles en règle de leur maison, des vérifications d'identité, mais, selon la règle établie, personne n'aura rien vu et ne saura rien. Plus tard, peut-être au cours d'une opération, au vu de documents trouvés dans une cache ou sur un gus encore debout ou déjà en cadavre, saurons-nous à ce moment-là

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

seulement, ce qui s'est réellement passé aujourd'hui et qui nous a mijoté cette vacherie.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### V LA CITATION

Les grandes opérations nous emmenaient n'importe où. Ainsi nous avons été dans le Djurdjura, de l'est de Michelet à Palestro et du littoral jusqu'à Aumale, en petite Kabylie ; ainsi, on peut dire que toute la grande Kabylie y est passée, au gré des pas pesants et fatigués, des tours de roue des camions. Que de beaux paysages ainsi vus trop rapidement et pas appréciés à cause de ce qu'ils représentent de souffrances, de luttes et... de désillusions.

Pour cette fois, nous sommes dans la région de Boghni, au pied du Djurdjura en bordure d'une plantation d'oliviers, avec les obusiers. Je fais partie de la section de protection. Selon « radio caserne », parce que pour être sûr de ce que l'on peut entendre... ce qui a motivé cette opération, ce serait un fait tout simple et curieux à la fois : un Piper d'observation aérienne survolait les rochers du Djurdjura, à un ou deux kilomètres de notre position actuelle ; l'observateur, à bord, avait cru apercevoir des gens jouant... au football ; pas sûr d'avoir bien vu, il avait demandé au pilote d'effectuer un deuxième passage pour vérifier ; à peine arrivé à la verticale de l'endroit, le Piper s'était fait cueillir par un violent tir de mitrailleuse. Percé comme une

passoire, mais sans bobos pour ses deux passagers, le petit appareil avait rejoint « Tizi - Orly », le petit aérodrome militaire aux bords de l'oued Sébaou, à côté de notre BCS.

Pour nous, la journée se passe sans alerte, et la nuit tombe, enveloppante, inquiétante avec ses bruissements et ses

craquements, les hurlements des chacals. La garde est importante. Je ne dois prendre mon tour qu'à deux heures du matin. En attendant, je me repose et, si malgré l'aveu de tout le monde, personne ne peut dormir, moi, je roupille !

Deux heures ! Le bricard à relever vient me tirer de mon profond sommeil. Encore un peu dans le cirage... m'étirant, bâillant... bref, en donnant tous les signes possibles du gars pas encore bien réveillé, je regagne ma position de veille à deux cents mètres des pièces qui, elles, sont dirigées vers le sud-ouest ; j'ai à peine le temps d'arriver que claque une série d'ordres :

- Alerte ! Canoniers, à vos postes ! Les équipes de protection, à vos postes !

Puis ce sont les éléments de tir qui sont hurlés aux pièces et un « À mon commandement... Feu ! » C'est parti... pour huit cents coups. Dès les premiers, je comprends que les pruneaux passent pardessus nos têtes. Le centre de l'opération s'est donc déplacé, puisque ma position étant à l'ouest des pièces, celles-ci auraient donc dû tirer sur ma droite. Les sifflements répétés des obus se vrillant dans l'air, les violentes et sèches détonations du départ des coups, l'odeur de la poudre, la fumée dense qui stagne dans la chaleur moite de la nuit, et bien, tout ça, c'est pour mon groupe et moi ! Et je vous jure qu'il pourrait bien nous arriver sur le paletot une katiba entière de l'ALN, ou mieux encore, le fameux commando zonal que personne d'entre nous ne pourrait voir ou entendre arriver. À se demander à quoi pense

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

le commandement ! Heureusement pour nous, les fells, destinataires de pruneaux de 105, doivent se trouver à huit ou neuf kilomètres de nous.

Le fracas roulant des tirs dure jusqu'à l'aube et le calme revient... presque, mais les bruits de casques, de gamelles, de moteurs, les appels et les ordres... et bien tout ça, ressemble au silence après le vacarme de la nuit.

Bilan de l'ope : une quarantaine de fells au tapis ainsi, paraît-il, que trois Français. Des légionnaires ? Une immense cache, dans une grotte ; elle abritait un centre de repos du FLN et servait d'hôpital, il paraît même que deux infirmières européennes y travaillaient et ont été arrêtées.

Les opérations avaient toutes un point commun : avant de commencer, lorsqu'on s'y rendait, on ne savait jamais comment cela allait se passer ni quand et comment cela se terminerait. Leur déroulement n'est jamais semblable, les résultats non plus d'ailleurs, nous marquaient plus ou moins fort selon notre caractère ou notre humeur du moment, ou encore selon ce qui s'y passait.

Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi, car ce que je raconte là, j'en avais pris que quelques notes, comme ça, sans réelles précisions, et bien, par contre, la netteté des souvenirs, pour ce récit, est absolue. Il faut croire que cela m'a vraiment marqué.

Aït Mahmoud est un petit village au sud-ouest d'Ighil Bouzerou qui domine la plaine des Ouhadias. Nous venons

de le quitter et nous marchons maintenant suivant une piste de crête : nous allons nous installer en bouclage. Pendant notre rapide progression dans le fond de l'oued à sec, à environ un kilomètre de nous, nous entendons la succession accélérée des coups de feu dont les échos se mélangent, se superposent d'un violent accrochage, probablement entre les sections du ratissage et un élément FLN. Deux T6 plongent puis remontent alors que retentissent les explosions simultanées de leurs deux roquettes prolongées par le staccato de leurs mitrailleuses. Puis les deux appareils décrivent une boucle large, ascendante et replongent. L'action est donc déjà engagée.

Nous arrivons - les quatre sections de la 1<sup>re</sup> Batterie - à l'endroit qui nous a été fixé. Le capitaine est avec mon groupe, sauf qu'avec tous mes gars, nous sommes un peu en contrebas de sa position, à l'aplomb de l'oued.

L'attente commence. Autour de nous il y a des buissons secs et piquants, des herbes rares et jaunies par l'éclatant soleil, des cactus dressant leurs feuilles plates et piquantes jouant les sémaphores inertes ou encore des candélabres bruts de fonderie, non ébarbés ; et puis, devant moi il y a des oliviers sauvages et des eucalyptus, non moins sauvages, dont seules sont apparentes les hautes branches, le reste étant caché par des rochers qui amorcent une descente assez raide vers l'oued. Sur notre gauche, cela continue de tirailler par intermittences, en se rapprochant lentement. Les cigales s'en donnent à cœur joie aux alentours. Attentif, je surveille mes

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

gars et l'oued, guettant le moindre signe suspect, le moindre mouvement inhabituel et intempestif des herbes ou des arbres. Je fais comprendre, le plus discrètement possible, à un tel de mes gars qu'il doit se camoufler davantage, à tel autre de planquer sa gourde qui brille. À un moment, je vois les branches d'un eucalyptus remuer doucement par brèves saccades, devant moi ; j'ai beau sonder du regard chaque branche, je ne détecte rien de suspect... un sanglier, ou quoi ? Plus rien ne bouge. Le capitaine, probablement histoire de se dégourdir les jambes, vient vers moi prudemment :

- Alors Thénon, tout se passe bien ?
  - Oui, mon capitaine, d'autant que pour l'instant, il n'y a encore rien à signaler, mais je n'aime pas ce demi-calme... cette incertitude.
  - Continuez de surveiller ! Nous n'allons pas tarder à descendre vers l'oued.
  - Oui, mon capitaine.
- Il remonte à sa place, lentement, et se retournant fréquemment. Il est à vingt ou trente mètres de moi quand éclate un coup de feu sec et proche. Il s'est arrêté et se retourne, furieux, vers nous :

- Quel est le con qui ne sait pas tenir son arme ? Vous vous rendez compte... entre mes jambes... là... quelques centimètres plus haut et ça y était !

Je ne réponds pas tout de suite, jetant d'abord un coup d'œil circulaire : l'arbre, qui frémissait tout à l'heure, a rebougé et j'aperçois un morceau de treillis dépasser derrière le tronc,

vision fugace ; probablement le genou d'un fell ! Je relève le canon de ma MAT déjà armée et, lentement et posément, cette fois-ci, je vise. À raison d'une ou deux balles à chaque pression de mon index sur la queue de détente de mon arme, je truffe systématiquement et méthodiquement l'arbre de haut en bas, n'en oubliant aucune branche et aucune feuille. Quelque chose de lourd choit dans un fracas de bois brisé : un corps et une arme ! Le capitaine qui m'a regardé faire, attendant toujours une réponse de ma part, mais qui n'a rien vu de la chute, m'interpelle à nouveau :

- Qu'est-ce que... ?
- Ça y est, mon capitaine ! Le con qui voulait vous faire danser est descendu pour de bon de son arbre... Mais c'était un fell, pas un gars de chez nous !

L'officier revient vers moi rapidement et me regarde longuement :

- Merci, me dit-il simplement.

Le restant de l'élément ennemi passe en dessous de notre position. Une fois de plus, nous consommons force munitions. Il y a des cris au milieu du fracas des détonations. Il y a donc d'autres cadavres ou blessés à notre actif. Les fells, dégoûtés, décrochent vers l'autre versant de l'oued où ils se font prendre par le 121<sup>e</sup> RI. Peu d'entre eux échappent au piège implacable qui s'était inexorablement refermé sur eux. Quelques corps seront ramassés, hissés à dos de bourricots qu'on est allé

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

quérir en toute hâte, et seront exposés, aux fins d'identification et d'intimidation, au milieu du village, à la djemâa (lieu de rassemblement dans chaque village).

Nous décrochons à notre tour : travail terminé. Nous rentrons à Ighil Bouzerou... eh bien oui, si je le précise, car nous aurions aussi bien pu aller ailleurs, pour une autre mission : cela nous est arrivé assez fréquemment.

Un mois plus tard, au retour d'un convoi de ravitaillement auquel le capitaine avait participé, vers dix-huit heures, il me fait appeler. Je monte à l'étage ; l'adjudant-chef qui vraisemblablement m'attendait me fait signe d'entrer... au mess. Le capitaine et tous les gradés sont là. L'officier, en me voyant entrer, dit :

- Approchez Thenon ! Ce n'est qu'une petite cérémonie sans façon. Mais avant de procéder à celle, officielle dont le rituel est établi par le règlement, je tenais absolument à vous remettre de façon plus personnelle et sans attendre, ceci !... Et, encore une fois, avec mes remerciements !

Et il me tend une petite boîte plate, de carton rouge et un rouleau de papier. Bêtement, je regarde alternativement les deux, puis les gens qui sont là, en face de moi, et enfin le capitaine.

- Ouvrez et regardez ! me dit-il.

Je déroule le papier : un mot en gros caractères « Citation » attire mon regard ; elle est à l'ordre du Régiment ; j'ouvre la

boîte; elle contient, posée à plat sur son fond, une croix de la Valeur Militaire pendue à son ruban barré verticalement sur fond blanc de deux bandes rouges entre lesquelles est piquée une étoile de couleur bronze. J'avoue qu'à ce moment-là j'ai ressenti comme un nœud dans ma gorge. Pourtant, une médaille en elle-même n'est rien et ne représente, en fait, que la valeur qu'on lui attribue. Mais là, cela me fait quelque chose, non pour le fait d'avoir une distinction militaire bien visible, mais bien à cause de l'émotion de l'officier et de l'ambiance de chaude camaraderie qui règne dans la pièce, camaraderie qui, je le sais, ne peut se ressentir que dans de semblables circonstances. Et puis, à ce moment-là, la hiérarchie militaire était beaucoup plus hermétique que maintenant ; les supérieurs étaient plus distants, presque inaccessibles, et c'est parce qu'en cet instant toutes ces cloisons sont supprimées que m'étreint cette brusque émotion. Interloqué et surpris, je regarde autour de moi et ne vois que des visages aux sourires amicaux. Nous avons trinqué.

Le lendemain, au rapport, le capitaine a tenu à lire lui-même la citation ; et là, je ne savais plus où me mettre ; j'ai essayé de diminuer mon mètre quatre-vingt-dix... sans succès !

Quelques jours plus tard, nous partons en opération d'artillerie. Notre première étape : l'oued Aïssi, notre BCS où nous devons retrouver le colonel que nous devons escorter. Cette fois-ci, je me trouve chef de bord du half-track quadri tubes. La colonne de nos véhicules s'étire tout au long des sinuosités de la RN 30 A qui joint Tizi Ouzou à la plaine des

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Ouhadias, direction Boghni. Je scrute les côtés de notre itinéraire : à droite, la montée vers Aguemoun et Béni Douala, à gauche, l'oued Aïssi, et en même temps, j'admire la beauté sauvage du paysage que nous traversons. C'est que, quand même, un convoi d'une trentaine de véhicules dont douze d'entre eux tractent des 105 HM2, et avec, à bord, tout le personnel qu'implique un pareil déplacement de matériel, cela ne s'attaque quand même pas si facilement que ça. Même le fait d'être dans le dernier véhicule du convoi, ne me sort pas de mon optimisme.

La vitesse, assez réduite, est plus due au tracé de la route qu'à une prudence exagérée ; d'accord, il faut reconnaître que tout au long de cette satanée route, chaque mètre est propice à une embuscade : à gauche, l'oued Aïssi, facile à traverser, bordé d'eucalyptus de bonne taille, de buissons touffus et de blocs de Rochers ; à droite, alors là, c'est encore pire : une pente tourmentée à souhait par le dessin fantaisiste et torturé de petits talwegs dont pratiquement chaque crête intermédiaire possède au moins un sentier, quand ce n'est pas une piste, le tout recouvert par des buissons plus ou moins rabougris, de l'herbe à hauteur aussi variable que la couleur, dépendant du peu d'humidité résiduelle et de beaux gros rochers.

Nous arrivons au milieu de ce parcours aléatoire en dessous de Taguemount Azfag, quand l'imprévisible arrive : le moulin de notre half-track tousote, crachote et expire dans une forte odeur d'essence. En espérant que les accus soient assez

chargés pour manœuvrer la tourelle et, le cas échéant, actionner les quatre 12,7, je fais baisser les volets blindés du pare-brise et des portières et expédie dans les rochers, juste au-dessus de notre véhicule, le radio, le pourvoyeur, en protection, ensuite je rends compte par radio de notre situation. La réponse du colon est nette, claire et précise : « Démerdez-vous ! » De quoi se sentir gonflé de courage et d'esprit inventif.

Avec le chauffeur, nous descendons sur la route et allons ouvrir les plaques latérales blindées du capot. Sans avoir besoin d'une auscultation approfondie, nous détectons la panne : la durite d'essence entre la pompe et le carburateur a cessé ses services.

D'un geste machinal, je dégrafe les sangles de mon casque que j'ôte et dépose sur l'aile, puis me gratte la tête, pensif. Je fais le tour de notre engin blindé, et tout d'un coup, m'avise que, normalement, nous devons avoir au moins quatre jerricans de carburant et, dans le lot de bord, un tuyau de caoutchouc. Je dévisse le couvercle du carburateur, fais relever le volet blindé du pare-brise, amène à portée de main les jerricans dans la cabine. Ces préparatifs achevés, j'enfonce une extrémité du tuyau dans un des jerricans que je pose sur le volet blindé qui se trouve donc en position horizontale. Le chauffeur, sur mon ordre, reprend sa place pendant que je siphonne au tuyau dont je plonge l'extrémité libre dans la cuve du carburo. Je rappelle illico mes deux gars

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

placés dans les rochers ; ils remontent à bord. Un coup de démarreur et... ça marche ! Nous voilà repartis.

D'accord, même en pinçant le bout du tuyau, l'essence arrive quand même à déborder un peu du carburo, mais tant pis ! Espérons que cela ne cramera pas. Un de mes gars à l'arrière étant dans la tourelle, j'appelle le deuxième et lui donne l'ordre d'amener l'extincteur de bord et de se tenir prêt, à côté de moi. Notre système fonctionne et nous arrivons entiers aux Ouhadias, puis à Boghni où nous rejoignons le reste du convoi. Ouf ! Le lot 7 (GMC de dépannage) nous refile une belle durite toute neuve. Il ne nous reste plus qu'à tout remettre en place ; nous sommes parés !

On peut très bien être d'un naturel optimiste, faire preuve de calme et de sang-froid la plupart du temps, il arrive quand même que la chaleur, l'ambiance et la fatigue fassent qu'on se mette en rogne pour un oui ou pour un non, dans le déroulement des opérations... et cela m'est arrivé plus d'une fois.

Après un accrochage assez dur avec un élément fell dans l'oued Falli. Nous sommes bien obligés de constater que ceux d'en face qui restaient valides ont disparu ; ils se sont volatilisés. Au fait de savoir à l'avance, par renseignements, qu'il existe une cache de matériel dans ce coin, s'ajoute la certitude de la proximité d'une autre cache où ont disparu les fuyards, du coup, nous fouillons, nous sondons tous les environs immédiats, champs et haies y compris ; nous

cherchons la moindre trace qui nous indiquerait la présence d'une cache et nous ne trouvons rien !

Nous sommes dans un champ de blé qui vient d'être moissonné, à la main, bien sûr, et au milieu duquel se dressent des meules de paille. Je viens d'en foutre une en l'air quand le capitaine nous donne l'ordre de remonter sur la piste pour retrouver une trace des fellis. C'est râpé pour aujourd'hui ! Dire qu'on en a bavé toute la journée pour en arriver là ! Merde alors ! De rage, je balance mon mégot tout allumé, qui me brûle les doigts, sur une meule de paille encore intacte. Puis, toujours en râlant, je suis le mouvement et remonte vers la piste où j'arrive avec les derniers gars.

Le capitaine qui nous attend devant le convoi, assez peu patiemment il faut le dire, pointe un doigt accusateur en direction du champ de chaume que nous venons d'abandonner et d'une des meules de laquelle commencent à s'élever des volutes de fumée blanche du plus joli effet ; une bonne odeur de fumée de feu de paille commence à se répandre ; du coup, je commence à me marrer... intérieurement, quand même.

- Quel est le crétin qui a allumé ça ? éructe le capitaine, furieux.

- Descendez m'éteindre ça avec des jerricans de flotte, et vite !

En fait, je pense que le gars qui a commis l'erreur a plutôt dû le faire exprès. Le premier jerrican est balancé sur la meule

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

où commencent à s'élever de joyeuses flammèches dansantes ; c'est le bouquet, l'apothéose. Maintenant embrasée sous la giclée d'essence, la meule se consume pour de bon et tout le monde recule sous l'effet suffocant des ondes de chaleur. Nous remontons jusqu'à la piste où le capitaine vitupère de plus en plus et jure qu'il assaisonnera convenablement les coupables de ces deux gestes incendiaires.

Il en est là de son discours accusateur quand du brasier qui s'est étendu en surface et en intensité s'élève une gerbe d'étincelles multicolores : ça pétarade, ça siffle dans tous les sens et puis ça explose. L'anodine meule de paille camouflait en fait l'entrée de la cache qui était bien le dépôt de munitions. Un vrai feu d'artifice ! Le calme revient sur le cratère qu'a laissé la plus grosse explosion. Le feu lui-même s'est pratiquement éteint, probablement par le souffle de celle-ci et nous en venons facilement à bout ; des tâches calcinées s'élèvent encore quelques timides fumets. Quant au capitaine, il ne dit plus rien. Sa rogne s'est éteinte avec le feu et... la mienne aussi.

Un épisode que j'avais oublié : juste après celui où le chef Gland a bu son bouillon dans l'oued, je me suis pris une bronchite ; je refusais de me faire descendre à l'infirmerie d'Oued Aïssi... et bien, c'est le capitaine qui, un matin de convoi de ravitaillement, est venu me prendre par le paletot, m'a mis ma MAT, mon ceinturon dans les mains et m'a forcé à monter dans sa jeep. J'en ai eu pour huit jours

d'antibiotiques... à l'infirmerie d'Oued Aïssi. Ça, ce n'était que pour définir le capitaine Homassel.

Il y a une chose que nous avons remarquée à plusieurs reprises et, parfois même, en parlions entre nous : lorsque nous partions en opération d'artillerie, même en passant par des endroits réputés comme dangereux, nous ne nous faisons accrocher que très, très rarement ; aux mêmes endroits, n'importe quel convoi, de bif ou autre, de quelque importance qu'il soit, tombait systématiquement en embuscade et ça durait ! Était-ce la peur des obusiers relativement mis en batterie ?... Encore que creuser un appui pour les flèches... cela aurait pris passablement du temps... Non, j'avoue que, personnellement, je n'ai jamais bien compris. Quant à échapper à des tirs en roulant plus vite, il n'y fallait pas trop compter à cause des deux tonnes d'un 105 HM2... Alors, dans les virages et en plus sur une route étroite et déformée, GMC tracteur ou les pièces d'artillerie manquent de stabilité. Non, je ne comprends pas et d'autant moins qu'il me semble que nous risquons même d'être plus vulnérables, à moins que les fells préfèrent porter leurs coups sur des objectifs qui, même en étant peut-être plus difficiles à avaler, leur semblaient meilleurs quant aux résultats ? Ou encore, peut-être, avons-nous plus de chance ? Allez donc savoir !

Nous montons en direction sud de Michelet en plein Djurdjura. Nous savons qu'après Fort National, le trajet a une très mauvaise réputation : le moindre convoi passant par là a presque automatiquement affaire aux groupes FLN. Le

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

paysage alentour est lunaire : blocs rocheux, poussière sur la piste (on ne peut décemment pas appeler ça une route), pleine d'ornières, de nids de poule dus aux explosions de mines et, de chaque côté, herbes courtes ou lichens et buissons rabougris et secs. Il y a de quoi, pour un petit groupe partisan bien décidé et bien embusqué, de pouvoir empoisonner l'existence à tout un convoi qu'il voit venir obligatoirement de loin : rien que le nuage de poussière qui l'enveloppe le fait détecter à des kilomètres. Eh bien, nous passons lentement, c'est vrai, à cause des coupures de route hâtivement rebouchées et qu'il faut quand même sonder par précaution, des fois qu'elles servent à cacher une petite mine, mais nous passons.

Nous arrivons sur l'emplacement prévu pour la mise en batterie des pièces. Cette fois-ci, je suis au graphiquage PCT où, tout de suite, j'ai à préparer quelques tirs que me désigne le lieutenant. Pendant ce temps-là, les pelotons de pièces s'activent. Tout est prêt ; on peut demander notre appui feu à n'importe quel moment. Le soleil est déjà haut dans le ciel malgré l'heure matinale. De l'espèce de plateau sur lequel nous nous trouvons, nous avons une magnifique vue plongeante sur la plaine des Ouhadias, où tout paraît minuscule : maisons, villages, végétation... Par endroits, un petit fumet s'élève d'un toit ; là, un violent éclat de rayon de soleil : il a probablement accroché une vitre ; et là c'est la colline de Béni Douala et... mais oui, là, c'est bien Ighil Bouzerou ! Bon sang, dire qu'un fell bien placé, ici, où nous sommes, avec une bonne paire de jumelles, doit même

pouvoir nous compter dans la cour de l'école, ou presque, le bâtiment masque un coin de la cour. Et ben, les salopards nous voient venir de loin !

Je suis là de mes réflexions quand éclatent de violents tirs d'armes automatiques, des explosions. Cela provient probablement de la route que nous avons empruntée, en contrebas.

Du poste SCR 300... cet engin qui ne pèse que dix-sept kilos, et qui se trouve à proximité de ma table PCT, nous apprenons qu'un convoi de chasseurs alpins participant à la même opération que nous, est tombé en embuscade... là où nous sommes pourtant passés sans encombre comme je le disais... Et nous dégageons les biffins aux 105.

Je peux revenir à la contemplation du paysage, puisque j'ai été interrompu ; au nord, une brume bleutée, parsemée de petits reflets argentés, mobiles et dansants de la mer ; à l'est, la vue est limitée par une crête plongeant vers l'oued Sebaou ; au sud, ce sont des rochers ombrés qui semblent coupants ; on se croirait dans les Alpes, pourtant, ici, c'est la chaîne du Djurdjura et nous sommes en Afrique du Nord, en Algérie. Pour ajouter à l'illusion, on aperçoit même des plaques neigeuses, malgré la saison ! Et mon regard revient à l'ouest à l'endroit où j'avais arrêté mon coup d'œil circulaire avant ces tirs. Dommage qu'au milieu de ce spectacle se détachent des masses noires, sombres coupes dans la verdure des forêts et qui témoignent de la violence humaine ; ce sont les stigmates de la guerre... Ce sont des espaces qui ont été brûlés au

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Napalm ou par des incendies volontaires. Quand je pense que nous et le FLN nous nous bagarrons les uns pour le « maintien de l'ordre » et les autres pour le « rétablissement des libertés ». Que serait-ce si nous appelions tout ça une guerre ? Pourtant, je respire à pleins poumons l'air pur qui m'entourne.

Fréquemment, malgré qu'on puisse en dire, il arrivait, en opération, comme en patrouille, que surgissent de graves, quand ce n'était pas tragique méprise ; il y en avait même de comiques, mais celles-ci, malheureusement, étaient rares. Dans tous les cas, cela partait d'un défaut de communication qui amenait un manque de coordination, ou encore, il s'agissait d'une procédure non respectée et c'étaient deux patrouilles de régiments, ou même de compagnies différentes, qui se rencontraient, l'une ignorant la position et la mission de l'autre, et vice versa, ou bien encore, il s'agissait d'un chef de patrouille inconscient de sa position, soit par manque de connaissance de lecture de carte, soit emporté par le feu de l'action, et qui avait dépassé ses possibilités géographiques d'action et, par hasard, se trouvait nez à nez avec une patrouille amie. Mais, dans ces cas, et j'ignore les possibilités assez étendues, d'autres méprises, le résultat était le même : instantanément, dès le contact visuel ou auditif établi, c'était invariablement des échanges de ferraille tous azimuts du genre « on tire d'abord et ensuite, seulement, on demande qui c'est », pendant de longues minutes, à l'aveuglette jusqu'à ce qu'un cri de douleur ou un appel, voire une invective, en bon français, vienne prouver aux uns l'identité des autres... Malheureusement, parfois le cri ou

l'appel étaient ceux d'un agonisant. Et cela, de jour comme de nuit, mais dans ce deuxième cas, la méprise frisait la catastrophe, car c'était le gros des moyens de combat à distance qui entraient en action et par le danger aveugle de la distance s'abattait sur les malheureux non identifiés et alors là...

Nous ne nous sommes farci, aujourd'hui, qu'une dizaine de kilomètres, l'opération se déroulait juste en dessous de notre poste d'Aguemoun, jusqu'à la RN 30 A ; nous étions, pour ainsi dire, à pied d'œuvre. Nous sommes en bouclage. Assis ou allongés sur un lichen un peu piquant, entourés de rochers, restes d'un glissement glaciaire, nous surveillons la route et la pente, d'où nous arrivent par instants, les échos de tirs sporadiques. Un jeune sous-lieutenant fraîchement débarqué commande notre section ; comme nous, il observe et cherche à deviner le poste 300 à portée de main. Bref, nous attendons de voir ou d'entendre quelque chose.

Et on entend. Brusquement l'air s'emplit du bruit de deux sifflements caractéristiques de réacteurs d'avion ; cette fois-ci, le commandement de la zone n'a pas hésité : il nous envoie, en couverture aérienne, deux vampires. Les deux zincs, volant de conserve, tournent et plongent puis remontent en flèches rapidement, trop rapidement. Tout d'un coup, nous les voyons arriver de face. Ils sont encore loin de nous que, déjà, des jaillissements de pierres, de poussières levées en pointillés nous encadrent, ponctués par l'éclatement des pruneaux et des coups de départ : ces cons-là nous arrosent

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

aux canons de 20 mm. Les débris de ferraille sifflent en tous sens. Les deux avions passent au-dessus de nos têtes, nous rasant, et amorcent une chandelle. Ouf ! Mais c'est qu'ils remettent ça : les revoilà qu'ils s'alignent face à nous et, de nouveau, au cours de leur passage, ils nous truffent copieusement.

Fébrilement, le sous-lieutenant tente de les contacter par radio : rien à faire. Nous n'avons pas leur chanel radio. Par contre, après maints essais à avoir le PC de la zone auquel il demande d'intervenir de toute urgence, après avoir rendu compte de la situation et de notre position. Le temps que deux vampires soient enfin avertis, ils ont encore de quoi refaire deux passages en nous arrosant de plus en plus près. C'est qu'ils s'acharnaient, ces connards-là !!

Enfin, avec soulagement, nous les voyons remonter et s'en aller, points brillants prenant de l'altitude. Nous pouvons enfin nous relever et constater que personne n'a été touché. Seul, un gars, à ma droite, a le casque légèrement cabossé par un ricochet de ces putains de pruneaux de 20 mm et nous devions le tirer de l'évanouissement consécutif au choc reçu.

Il était heureusement, relativement rare, même dans les grandes opérations réunissant des moyens très étendus - bif, artillerie, chars, aviation, etc. - de trouver une grosse concentration FLN ; le plus fréquemment, nous tombons sur des groupes de dix à une quarantaine de rebelles au maximum, et, vu leur extrême mobilité jointe à leur parfaite connaissance du terrain, on n'arrivait pas à en liquider plus du

quart, et encore ; il est même arrivé qu'ils parviennent, en totalité, à nous filer entre les mains. Mais quand même, il arrivait que nous tombions sur la grosse concentration de fells, et alors là, il y en avait du bruit et du remue-ménage... Quant aux résultats, ils étaient assez variables, comme toujours.

Nous nous retrouvons inclus dans le déploiement d'une énorme opération où tous les régiments de la zone, plus la Légion et des paras du RIMA, se trouvent engagés et nous y sommes en tant qu'appui artillerie.

Nous arrivons à quelques kilomètres de l'entrée de la plaine des Ouadliias, au bout de la RN 30A et, tôt le matin, nous nous installons sur la DZ d'un de nos postes « Lac Noir », le genre de poste où les environs immédiats étant pratiquement nus de végétation, ou de rochers et d'arbres rabougris, y compris, on peut penser s'y reposer dans la journée puisqu'on peut voir venir de très loin d'éventuels gêneurs. Seulement la nuit, là, toutes les inquiétudes sont permises, car justement à cause de ce terrain, les sentinelles ne risquent pas de repérer des intrus par bruits de branches cassées ou de cailloux roulants (ceux qui sont là sont trop gros) et, sur le plat, il n'y a que de la poussière en été et de la boue en hiver.

Les pièces sont rapidement mises en batterie face aux pentes de Fort National à Michelet. Tous les préparatifs étant terminés, l'attente commence, la longue, l'inutile attente, sous un soleil brûlant ; quant à rechercher de l'ombre, à part celle

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

de la guitoune PCT ou des véhicules eux-mêmes, il n'y a que ça !

Vu la multiplicité des indicatifs que nous entendons à la radio, nous constatons qu'il y a vraiment beaucoup de monde sur le terrain, et qu'il y en a de partout, en entendant les coordonnées des positions passées les diverses unités, toujours par radio.

À cause de l'attente et de notre inaction, le lieutenant Fort, officier de tir, avec un sous-lieutenant et quelques sous-offs de notre batterie, se fait inviter au mess du camp, distant de trois cents mètres environ.

- Thenon, m'a-t-il dit avant d'y aller, vous êtes responsable, alors veillez à ce que les gars restent tranquilles à leur poste, ici. Si vous entendez quoi que ce soit à la radio, ou que quelque chose vous paraisse anormal, envoyez immédiatement quelqu'un me prévenir. Ah, au fait, si vous avez un quelconque élément déterminant sur le déroulement de l'opé, en m'envoyant quelqu'un, commencez déjà à me graphiquer les tirs éventuels !

Et ils sont partis.

Le temps passe ; il est quatorze heures et, rien encore ! Pourtant l'opé se déroule, j'en suis le développement par les messages radio audibles, et je sais déjà que, quoique loin encore, les fells se rapprochent. Ils viennent de passer la crête en face de nous, mais sont encore trop loin pour les apercevoir. Et comme, pour le moment, personne ne fait appel

à nos services, j'attends toujours, déplaçant ma réglette sur la planche de graphiquage, au fur et à mesure des indications perceptibles. Au bout d'un petit instant, une unité du RIMA annonce qu'elle a perdu la trace et le contact d'un fort détachement FLN puissamment équipé. À tout hasard, je désigne deux gars et leur donne pour mission de surveiller la pente en face de nous, car, aux derniers relevés précis entendus, j'ai déterminé que les fells ne devraient pas tarder d'y être visibles s'ils continuent leur progression dans la même direction.

Et ça ne traîne pas : les deux observateurs que j'ai envoyés ont à peine le temps de s'installer que, déjà ils se manifestent :

- Brigadier... Là, sur la pente... Regardez ce tas de monde qui descend !  
 - Pouvez-vous voir qui ils sont ?  
 - Non, pas à cette distance ! Ils sont en tenue de combat et armés, c'est tout ce que je peux vous dire... Ah, si !... Ils n'ont pas de foulards !

J'empoigne mes jumelles et observe la pente : du monde, il en descend en effet, et à toute vitesse ! Et ça n'a pas du tout l'air d'être des gars de chez nous, je désigne un gars :

- Vite ! Va prévenir le lieutenant... et court !... Fissa !! Puis, m'adressant aux autres :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Pelotons de pièces... à vos postes ! Les tubes à zéro ! Préparez des pruneaux à fusées percutantes... Grouillez-vous !

Les fells sont allés beaucoup plus vite que ne le laissait prévoir leur progression avant leur apparition, et ils ne sont plus qu'à neuf cents mètres environ. Je pensais pourtant bien en avoir pour au moins une demi-heure encore... et bien non !

Le lieutenant arrive avec les sous-offs : ils battent les records de sprint ! Je lui désigne la pente, lui rends compte que les pièces, pruneaux compris, sont prêtes. Il ne prend même pas le temps de vérifier l'identité des gens d'en face ; un coup de jumelles et il passe ses commandements : c'est parti ! Tir direct !

À huit cents mètres, en face de nous, dès l'impact des premiers coups, les silhouettes mouvantes s'immobilisent sur place, puis nous les apercevons courants en tous sens. Après nous ne distinguons plus rien : un immense nuage de poussière au milieu duquel fulgurent des éclairs matérialisant l'arrivée des coups. Quant aux résultats, ne voyant rien du tout, nous ne savons absolument pas ce que cela donne sur place.

À tout hasard, nous sommes prêts à réceptionner des fuyards éventuels qui continueraient à s'avancer vers nous, mais, de ceux-ci, nous n'en apercevons qu'une vingtaine qui ne dépasse pas la route en contre bas : notre FM Bar, entrant en action, les dissuade de la traverser.

Par radio, nous apprenons que notre tir a fait des ravages. Une ou deux unités de bif arrivées sur place indiquent qu'elles trouvent des corps, des armes et des équipements déchiquetés et éparpillés. Nos obus ont pratiquement labouré une espèce de quadrilatère ; d'autres impacts plus clairsemés ont continué la destruction avec de moindres effets, ou du moins, moins flagrants, moins horribles mais sur une plus vaste étendue.

Les rescapés de l'unité FLN se font cueillir beaucoup plus loin, après avoir tenté de traverser le bouclage lointain. Ce jour-là, lorsqu'ont été regroupées les armes récupérées, nous eûmes une surprise. Les armes étaient françaises, de marque « MAS » dont nous n'étions pas dotés et je ne pense pas que beaucoup de régiments le soient plus que nous : une AA 52... Se faire assaisonner par une production nationale, il y avait là un non-sens que notre humour n'appréciait pas du tout ! De qui se moque-t-on ?

D'ailleurs, comme ça, en passant, il nous arrivait de nous poser des questions et d'échafauder des tas d'hypothèses en réponse quant au mode d'approvisionnement en armes et en munitions du FLN et à leur provenance. Eh bien, les hypothèses les plus folles, en parlant d'armes françaises, ne devaient pas être loin de la vérité !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### VI ET... LA QUILLE !

La « quille » approche pour mon contingent : plus que trois mois donc une centaine de jours encore au jus pour la 56 1/C.

En attendant ce centième jour au jus, avec mes six copains de la classe, nous avons fabriqué une vraie quille d'un mètre quinze, taillée dans la masse du poteau électrique ou plutôt télégraphique que nous avons trouvé lors de l'histoire des explosifs, au bord de la route et qu'avait soigneusement ramassé et mis de côté Bourges, le copain ; patiemment, la quille a été sculptée à la hachette d'abord, puis au couteau, ensuite poncée, et enfin peinte au rouge et décorée de l'insigne du 93<sup>e</sup> RAM, l'aigle sur ses deux canons croisés, et de deux parchemins, l'un avec la liste des noms de la 56 1/C et, sur l'autre, la mention des lieux ou villages témoins de nos accrochages.

La tradition, à ce moment-là, était de fêter le « Père Cent », bien entendu, ce fameux centième jour au jus, et nous ne voulons pas échapper à cette coutume : pour ouvrir la fête où sont invités tous les officiers, sous-officiers et hommes de troupe, lecture est faite de l'acte d'enterrement du « Père Cent », et on arrose copieusement cette cérémonie... Une explosion momentanée de joie qui défoule, et ça, tous les deux mois, à chaque contingent qui fête cette tradition.

Le fait d'être « quillard » n'empêche nullement de participer aux patrouilles ou opérations, et il y en a toujours autant. Évidemment, la plupart d'entre nous voudraient bien éviter de se retrouver mêlé à ces actions, mais pas question !

Pour moi, je dois avouer que je m'en fous, mais alors là, éperdument, de continuer à participer aux opes ou autres patrouilles ; à bien y réfléchir, d'ailleurs, je reconnais que je préfère même, et de beaucoup, l'action à l'inaction. En effet, qu'ai-je à perdre ?... Une famille qui semble oublier mon existence et une femme qui semble oublier son mari... Je ne cherche pourtant pas spécialement à me faire descendre. Quand je ne suis pas désigné pour les sorties, qu'elles soient diurnes ou nocturnes, je me porte volontaire. Au moins, comme ça, je n'ai pas le temps de faire un retour sur moi-même et, par le fait, de m'apitoyer sur mon sort. Quant à redouter un mauvais coup avant la libération... il y a bien des civils qui n'ont rien à voir directement avec la guerre, ou du moins, avec les combats, et qui se trouvent malencontreusement sur la trajectoire d'un quelconque projectile... Alors ? On ne va quand même pas dire que ces gens-là ont cherché leur fin ou leurs souffrances, non ?

14 juillet 1958 : Évidemment, ce jour-là ne peut pas se passer sans prise d'armes et, comme notre unité n'est pas prévue dans le défilé de Tizi Ouzou, nous sommes donc à participer à celui du P.C. de notre quartier de Béni Douala.

Le défilé se termine. Quatre « huiles » qui étaient venues y assister remontent à bord de leur hélicoptère et repartent. Nous nous préparons à retourner à Ighil Bouzerou ; d'autres unités vont également regagner leur cantonnement, l'hélicoptère n'est pas resté longtemps en l'air : on nous apprend qu'il vient de se crasher sur les pentes d'un oued vers Aït Essane. Alors,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

en tenue claire impeccable, les plis bien repassés, les décorations (pour ceux qui en ont) bien en évidence, nous fonçons au pas de course sur le point de chute de l'hélico ; on ne peut quand même et décemment pas laisser un colon, deux commandants, un autre officier et le pilote tomber aux mains de fells baladeurs. Heureusement que, même pour défilé, nos armes sont toujours approvisionnées.

Nous arrivons à pied d'œuvre. Les mitrailleuses de notre half-track couvrent notre descente le long de la pente de l'oued depuis la piste. Aucun mort dans l'hélico : les officiers qui l'occupaient s'en tirent avec quelques fractures; ils ont eu du pot ! La machine, elle, par contre, est morte. Nous nous demandons ce qui a bien pu se passer : fausse manœuvre, balle perdue...

Le temps qu'une « banane », avec son treuil, vienne enlever les restes de l'alouette, et nous regagnons Ighil Bouzerou. Nos tenues claires ont souffert et présentent de belles tâches vertes dues aux herbes et des tâches marron dues aux frottements contre les rochers ; elles ne sont plus claires, nos tenues ! Elles sont camouflées... du nettoyage en perspective et comme chacun fait sa propre lessive...

Quelques jours plus tard, le poste de garde ayant rendu compte qu'il avait aperçu des lumières dans le village même d'Aguemoun, le capitaine fait mettre en alerte le petit poste de ce village et y fait monter une forte patrouille de chez nous et j'en suis !

Nous atteignons rapidement ce village et progressons lentement dans ses ruelles où toute vie semble endormie, en toute quiétude. En avançant, nous sondons du regard l'ombre profonde des portes et des recoins de murailles, attentifs aussi aux bruits, devant moi, l'éclaireur de pointe, MAT en avant, ouvre le chemin silencieusement et consciencieusement. Tout à coup, face à lui, à quelques mètres, se profile une silhouette spectrale et claire comme recouverte d'un blanc linceul et, nous ignorant délibérément, marche devant nous, semblant parfaitement à l'aise, inconsciente du danger, quoiqu'hésitante, comme si elle cherchait un endroit. L'éclaireur hurle les sommations d'usage... Pas de réponse. D'une rafale courte, sèche et définitive, il abat la silhouette insolite qui s'écroule sans un cri, tâche claire irréaliste dans la nuit. Nous nous approchons. Un vieux d'Aguemoun, sourd et un peu simplet, gît, là, à nos pieds, enveloppé de son burnous blanc de Hadj sur lequel fleurissent quelques taches rouges. Et dire qu'il était sorti de chez lui pour aller pisser ! C'est du moins ce que nous a affirmé sa femme véhémement... Et dire qu'il avait allumé ses bougies chez lui pour se casser une petite croûte... Pauvre vieux ! À moins que... allez donc savoir !

Fournier, le bricard qui, jusque-là, était responsable des transmissions, venant d'être libéré et n'ayant personne d'autre sous la main dans l'immédiat, pour le remplacer, le capitaine me colle à sa place. Il faut dire que j'étais bon copain de ce brigadier ex-radio ; nous nous retrouvions souvent avec deux autres « potes », ensemble dans sa « carrée », petit réduit

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

vraiment exigü, laissant juste de la place pour un lit et une table pliante de campagne sur laquelle se trouvant le poste radio composé de deux valises superposées, des carnets de messages, une bougie et une lampe électrique branchée sur secteur (du groupe électrogène), le tout surmonté d'étagères système « D » et au milieu de ce fourbis, c'étaient des parties nocturnes de tarot à n'en plus finir, juste interrompues par les vacations radio ou des événements fortuits. En plus, pour plus de facilités, il faut souligner aussi la proximité du foyer nous assurait celle des boissons fraîches. C'est un peu grâce à mes connaissances en procédure radio, à celle des lieux et de l'occupant libéré que je me retrouve à ce poste... radio. Dans le fond, c'est une gâche acceptable et qui comblera ma curiosité, puisque je serai instantanément au courant de tout ce qui se passe, mais juste quand nous sommes au camp parce que les opés continuent et, pas sans moi.

Nous ratissons un oued à l'ouest de Khéf el Amar, pas très loin de Tala Boumen; une poignée de fells nous a glissé entre les pattes et nous cherchons la ou les caches qui peuvent bien les abriter et les soustraire à nos recherches. Avec nous, il y a un gendarme maître-chien et son cleps, une belle bête d'ailleurs, un berger allemand. L'animal avance indifférent aux mouvements qui l'entourent, semble-t-il, tenu en laisse longue par son maître. Nous arrivons au bout du talweg, là où il s'évase et va s'incorporer intimement à la plaine. Sur notre droite, quelques gros blocs rocheux. Le chien tire tout d'un coup sur sa laisse, gronde doucement, le museau pointé vers les rochers, les oreilles droites. Le gendarme nous appelle.

Nous suivons la bête qu'il a lâchée. Le berger allemand s'approche doucement « en utilisant le terrain », se fauillant et zigzagant entre les cailloux et les roches, le nez au ras du sol ; il arrive devant une fente entre deux rochers : l'amorce d'une grotte, à peine camouflée par les branchages d'un arbuste piquant, poussant devant. Nous nous approchons et prenons position face à l'ouverture sinistre. Le gendarme essaie d'envoyer son chien à l'intérieur de la grotte. La bête grogne toujours, mais ne bouge pas, babines retroussées, découvrant ses crocs, le poil hérissé, mais l'animal refuse d'avancer. Son maître ôte son calot, le lance dans l'ouverture rébarbative :

- Va chercher !

Des clous ! La bête semble fixée au sol.

- Il faut quand même qu'on sache ce qu'il y a dedans !

Ça, c'est le capitaine qui vient de parler, se faisant l'écho interprète des pensées de tout le monde, mais personne ne bouge ; notre sous-off casse-cou étant en perm, les volontaires sont plus que rares.

Alors, sans un mot, après avoir jeté un coup d'œil circulaire interrogateur sur ceux qui m'entourent, je m'approche rapidement, par bonds successifs de quelques mètres de l'entrée de la grotte, passe à côté du chien et vais me plaquer contre la paroi, à gauche de la fente, dégoupille une offensive que je laisse fuser deux secondes et l'expédie dans l'ouverture où elle va exploser, soulevant un nuage de

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

poussière à l'intérieur : rien !... J'attends quelques instants puis je pénètre dans la grotte, la MAT en avant, rasant la paroi rocheuse et utilisant la moindre aspérité pour m'y abriter quelques secondes le temps d'essayer de voir quelque chose à travers la demi-obscurité et la poussière en suspension, ou encore d'entendre : rien, toujours rien ! J'arrive sans ennui jusqu'à une petite salle, simple renflement du boyau tortueux que je suivais et qui doit probablement sa forme semi-sphérique à un tourbillon d'eau datant de quelques millions d'années ; j'arrose copieusement d'une longue rafale : a priori, rien ! Personne ! Je m'avance, prudent et circonspect : rien d'autre qu'un « canoun » d'où des braises rougeoyantes s'échappent encore quelques flammèches et à côté duquel je trouve un attirail de fabrication : moule à plombs de chasse, des gouttelettes de plomb solidifiées à terre, des morceaux de tuyaux... de plomb, un petit creuset muni d'un manche et, c'est tout !

Tout ce cirque pour rien ! J'ai beau inspecter les parois rocheuses autour de moi : elles sont désespérément lisses; le sol que je frappe du pied sur toute la surface restreinte de la salle ne recèle aucune surprise. Prenant alors conscience du temps qui a passé et que, dehors, tout le monde doit se demander ce qui a pu m'arriver, je me décide à ressortir.

- Rien là-dedans, mon capitaine ! Ils y fabriquaient des munitions, apparemment et juste avant que nous arrivions ; la place est nette de toute présence indésirable !

Et je lui remets les fruits de ma maigre récolte : moule, etc.

Je passe à côté du berger allemand qui n'a pas bougé d'un poil, et ne peux m'empêcher de lui expédier mon pied sur son arrière-train, histoire de me défouler, le pire est que l'animal ne bronche même pas !

Une main se pose sur mon épaule, le capitaine me dit:

- Thenon, franchement, je ne vous comprends pas. J'ai essayé et essaie encore de vous analyser... J'en reviens toujours à la même conclusion vous concernant : pourquoi ne vous engagez-vous pas ?... Vous en voulez, c'est sûr ! Votre calme, vos décisions pour le moins surprenantes... Non, je ne vous comprends pas. À moins que vous ayez des raisons profondes, de tenter le sort, mais cela ne tient pas. Je ne crois pas, personnellement, un seul instant que ce soit dans votre caractère. Alors ?... Vous pourriez tâter d'une carrière dans laquelle vous semblez parfaitement à votre aise. De plus, bien franchement, je ne vous vois absolument pas dans le train-train train de la vie civile quotidienne.

- Merci beaucoup, mon capitaine pour l'intérêt que vous me portez, mais je veux tenter la vie avec ma femme. Je ne puis préjuger de ce que cela donnera, mais si je n'essaie pas, je me traiterai de dégonflé. Et puis, mon capitaine, ce sont les circonstances qui m'ont entraîné dans cet univers auquel je ne songeais absolument pas, et d'ailleurs, en arrivant ici, je me demandais quel pourrait bien être mon comportement, ou si vous préférez, j'avais peur d'avoir peur !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Thenon, réfléchissez ! Vous avez encore le temps... (Et dans un sourire) Je vous assure que je ne risque pas de toucher une prime par gars qui s'engage, ce truc ne marche plus et j'ajoute que vous ne risquez même pas, dans l'avenir, d'avoir à faire à moi, à cause des mutations ; donc, ce que je vous en dis est absolument désintéressé et c'est vraiment pour vous, pour votre avenir et ce, uniquement d'après ce que je peux juger de votre caractère, que je vous donne... mon avis !

Pourquoi cette sollicitude ? D'autant que je ne crois pas que je suivrai ce conseil, et pourtant, je sens qu'il a raison, bien que, pour moi, ce soit encore indéfinissable... Bref, ce n'est pas une idée à laquelle je m'arrête, peut-être uniquement d'ailleurs parce que je n'y ai jamais véritablement songé.

Nous rentrons au camp. Je reste pensif et, du coup, indécis, fort peu sûr de moi et je n'aime pas cela, cela m'est par trop inhabituel.

Le jour où de Gaulle fait sa tournée « des popotes » à travers la Kabylie et y prononce un discours, je suis de garde au poste du haut.

L'après-midi, alors que le « grand » homme se trouve à Fort National, les fells, eux, distribuent leurs arguments par Skodas, grenades et mitrailleuses interposées. J'ai l'occasion de voir un long et important convoi tomber en embuscade entre Ajouza et Fort National; j'en suis les moindres détails et en rends compte au capitaine. Qui a osé augurer que les fells resteraient tranquilles ce jour-là ?

À voir tout ça se dérouler sous nos yeux, on se demande, en cet instant précis, comment il se peut qu'en France métropolitaine, on n'ait pas l'air d'être au courant des événements d'ici et des réactions des gens d'ici... Mais si, c'est vrai ! Nous en discutons entre nous... Plus tard, peut-être verrons-nous ça différemment ! Peut-être même, certains d'entre nous oublieront définitivement ces « détails »... Moi, je sais que je ne pourrai, de toute façon, pas oublier cette vie et ces moments-là !

C'est précisément ces jours-là que nous apprenons que la date de notre libération est repoussée jusqu'à ce que soit passé le référendum ! Eh oui, ce n'était pas prévu, mais les effectifs doivent être maintenus coûte que coûte pour, éventuellement, maintenir l'ordre ce jour-là !

Alors ?... Et bien nous arrosons ça, histoire de noyer notre déception. Nous, la 56 1/C, avons la pénible impression d'innover et de tester toutes les nouvelles dispositions qui peuvent tomber sur les contingents.

Le jour du référendum arrive, cette vaste consultation est proposée par De Gaulle. La quasi-totalité des effectifs des camps est dans la nature, en patrouille ou en protection : le Haut Commandement craint un coup dur. Ne reste dans les postes que le minimum d'hommes : la garde, les services nécessaires à leur fonctionnement et, c'est tout.

Nous sommes partis avant l'aube en patrouille. Nous nous sommes farci des kilomètres de crapahut et nous n'avons rien

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

trouvé : pas le moindre fell... Rien ! Vers dix heures du matin, nous arrive par radio l'ordre de regrouper le plus de monde possible et d'amener tous ces gens aux bureaux de vote. Nous regagnons le camp en un temps record, formons un convoi composé de véhicules vides pour transporter les civils, de GMC d'escorte et de notre half-track qui servira tant à la défense que comme argument de persuasion. Nous ramassons du monde à Tala Boumen puis c'est le tour d'Ighil Bouzerou ; la patrouille d'Aguemoun nous ramène « manu militari », les gens du village du haut, de celui du bas et ceux d'Aït ou Ali ; la section de Tighzert nous ramène les gens de leur village et ceux de Tamaghoucht, bref, toute la population du coin est là et cela vire à la « participation massive » tant espérée par le gouvernement et qui sera, plus tard, tant claironnée par les journaux, tant de la presse écrite qu'audiovisuelle.

Le soir, nous réintégrons le camp, et j'y regagne ma cabine radio. Le capitaine et son petit convoi remontent de Tizi Ouzou. Je suis leur progression au fur et à mesure des conversations radio et j'entends même autre chose :

- Lac Bleu Fixe de Lac Bleu Mobile Autorité.
- Lac Bleu Fixe écoute.
- Bleu Fixe de Bleu Mobile... Avez-vous réfléchi à la question que je vous ai posée il y a quelques jours ?
- Bleu Mobile de Bleu Fixe... Affirmatif Autorité, mais pour les raisons que je vous ai exposées c'est toujours non pour l'immédiat. Plus tard peut-être, selon les circonstances.

- Dommage Bleu Fixe mais je comprends ; nous arrivons au puits, je cesse l'écoute... Terminé !

Maintenant, la libération approche à grands pas, mais vers l'infini, car nous n'avons encore aucune date précise. Pour moi, de toute façon, cela ne me change pas grand-chose et je ne me sens nullement inquiet de me faire avoir durant les jours qui restent encore à courir le djebel ; par contre, cela travaille quelques gars, avec juste raison, je le reconnais, mais ce n'est pas mon cas; par contre, et c'est idiot, je me sens indécis : les propos du capitaine me reviennent trop souvent à l'esprit. Je me demande, en effet, si je ne ferais pas mieux de rempiler. J'essaie de deviner quel sera mon état d'esprit sur le bateau du départ ; je me demande si, à ce moment-là, je ne regrettais pas cette vie pleine de mouvements, d'imprévus et cette terre aussi où quelque chose me retient sans que j'arrive à définir quoi. J'arrive à chasser ces pensées, ces perspectives et cette indécision de mon esprit.

Encore quelques crapahuts à se faire et cela en sera fini de l'indécision : nous savons maintenant que nous, la 56 1/C, serons libérés le 4 octobre 1958.

Histoire d'améliorer l'ordinaire, les officiers décident d'aller à la chasse aux sangliers ; en effet, depuis quelques semaines, nous en voyons beaucoup de ces bestioles. Je me demande d'ailleurs, s'il n'y avait pas eu cette guerre si elles n'auraient pas pullulé, car, en plus, elles ne sont jamais chassées sauf

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

le cas où elles auraient détruit quelques récoltes : les autochtones organisaient alors une battue.

Nous descendons l'oued en direction de Tamarought. Nous ne sommes que des volontaires pour escorter les chasseurs, mais nous sommes quand même presque une section. Brusquement, nous cessons notre marche et nos recherches. Les sangliers sont là, devant nous. Il y a huit à dix bêtes à la robe sombre, grognant, grattant le sol de leurs courtes pattes et fouillant la terre de leur groin. Un petit mouvement enveloppant, la pièce, notre FM BAR et ses serveurs restent en couverture de la chasse ainsi qu'une petite équipe... On ne sait jamais !

Maintenant, les bêtes qui nous ont sentis nous font face en grognant davantage.

- Choisissez vos bêtes !

Nous ouvrons le feu ; personnellement, armé de ma MAT, je ne tire sur aucune, du moins dans l'immédiat. Pourtant, quand l'une d'entre elles charge dans ma direction, sur la défensive, je lève mon arme et tire de courtes rafales. Les balles de 9 mm semblent glisser sur son dos qui doit être blindé ; elles ricochent et comme aucun de mes pruneaux ne l'atteint en pleine tête, j'en suis quitte pour me demander, très rapidement, si j'aurai assez de temps pour faire un écart de côté et céder ainsi le passage à ce petit irascible. C'est le capitaine qui, avec sa carabine, d'une balle bien ajustée, écroute l'animal, mettant ainsi fin à mon indécision et à la fureur de l'animal.

Nous chargeons deux belles bêtes ainsi descendues sur de grosses branches puis remontons la pente en direction de la route. Nous sommes à mi-chemin de celle-ci quand éclatent quelques coups de feu : le FLN aussi était en chasse ! Aussi sec, c'est le déclenchement instantané du feu d'artifice. Au bout d'une dizaine de minutes d'inferral vacarme, l'intensité du feu diminue ; le calme revient.

Cette fois-ci, les fells n'ont pas eu le temps de ramasser leurs restes et notre tableau de chasse ainsi complété est de, dans l'ordre chronologique, de deux sangliers et trois « moussblines » !

Ça y est ! Nous sommes à deux jours de la « quille », à deux jours du départ. La libération arrive enfin ; nous sommes le 2 octobre 1958.

Selon son habitude en cette circonstance, le capitaine nous réunit, nous, les quillards, et comme il l'a déjà fait pour d'autres contingents, c'est-à-dire tous les deux mois, nous remercie. Seulement, nous le sentons plus ému que d'habitude et plus chaleureux aussi. Nous savions qu'il avait une préférence pour la 56 1/C qui l'a, peut-être, plus marqué que les autres classes. Il est vrai qu'en ce moment précis il donne l'impression du copain qui nous regrette ; et nous... nous le regrettons déjà. En cet instant intense, on a tendance à oublier la hiérarchie, les grades et je crois que pour la plupart d'entre nous qui partions, quelque impatience qu'on puisse ressentir, on ne revoit, en une vision fugace, que les

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

endroits où l'on en a bavé ensemble et que certains moments les plus marquants et... les bons moments, car il y en a eu.

Et puis ce sont les adieux aux copains, même ceux avec lesquels on n'était peut-être pas toujours d'accord ; table rase est faite de toute dissension faisant place à l'émotion, celle de quitter les compagnons de mille dangers et des servitudes de la vie de poste dans le djebel.

Même si on est pressé de partir, il reste quelque chose de l'esprit qui imprègne une équipe, cet esprit de fusion qui, tout à coup, est désolidarisé. Il se crée, en cet instant, comme un déséquilibre, comme un déchirement. Pourtant, tout le monde a parfaitement conscience que ceux qui vont rester vont continuer, en attendant leur propre libération, et que nous qui partons, nous allons nous retrouver pris dans la vie civile et, pour la plupart d'entre nous, ne penserons plus à ce que nous laissons derrière nous. Combien y en aura-t-il qui vont penser qu'ici la guerre continue. Adieu capitaine Homassel ! Adieu les copains !

Le 3 octobre 1958 au matin, après les ultimes adieux, le convoi hebdomadaire nous emmène à Oued Aïssi, au PC de notre régiment où, dans la journée, les formalités de libération sont remplies : visite médicale, rendre le paquetage, l'armement et l'équipement, et enfin c'est la remise des certificats de « bonne conduite ».

En fin de matinée, nous bénéficions d'une petite permission pour nous rendre à Tizi Ouzou y acheter quelques souvenirs

en profitant du 4x2 Renault du vaguemestre qui accepte de nous emmener. Pour la première fois depuis des mois, nous sommes sans armes. Que risquons-nous, en effet, dans la plaine, à côté de la ville ?

Nous passons sous les murs de l'hôpital, juste avant d'entrer dans la ville par la porte d'Azazga, à l'est de l'agglomération quand éclate un coup de fusil de chasse. Un méchant con nous salue ainsi ; c'est peut-être sa façon à lui de nous présenter les armes. Je ressens une violente douleur puis un écoulement chaud sous la cheville, presque au talon ; je regarde mon voisin : il a pâli ; lui, c'est la fesse qui a ramassé ; oh, ce n'est pas méchant, ni pour lui ni pour moi ; ce ne sont que de petits morceaux de plomb, en ricochet, mais quand même, c'est cuisant et... vexant ! Ni le chauffeur ni le vaguemestre n'ont l'air de s'être rendu compte de l'incident. Alors le copain et moi décidons de ne rien dire, histoire de ne pas rester plus longtemps ici à nous faire soigner. À la pharmacie, nous nous achetons de quoi nous soigner puis nous allons au café de « la paix » nous enfileur du cognac, histoire de faire passer certains élancements et, en boitant, nous allons acheter nos cadeaux.

Au retour, les autres mettent sur le compte d'un début de joyeuses libations notre air bizarre et notre claudication ainsi que notre gêne pour nous asseoir.

L'après-midi, direction Tizi Ouzou de nouveau, mais cette fois, en convoi et nous allons à la gare. C'est le départ en train pour Alger. Le bateau n'étant prévu que pour le lendemain matin à

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

onze heures, mon copain et moi prenons une chambre à l'hôtel du Commerce à quinze minutes du port et allons dîner « Chez François » (François est un Corse) un petit restaurant, rue des templiers à deux pas de l'hôtel.

Le lendemain matin, de bonne heure, l'impatience aidant et nous stimulant, nous rejoignons le port en boitant.

Rassemblement, appel, formalités et dernières recommandations et nous embarquons à bord du « Président Cazalet » qui est un cargo mixte. La traversée est plus rapide que la première sur le « Sidi Mabrouk »: dix-huit heures de traversée au lieu de vingt-quatre !

Débarquement à Marseille... Gare St Charles, et le train en direction de Lyon-Perrache. En descendant du wagon, je m'adresse mentalement un ironique petit salut : « Brigadier-chef Thenon, vous êtes libérable ! »

Ainsi se terminent vingt-huit mois que je me refuse de déprécier. Ce qu'à ce moment précis, par contre, je ne peux prévoir c'est qu'il ne s'agit pas, pour moi, d'une conclusion au terme de laquelle s'inscrivait le mot « Fin »... Non ! Il ne s'agit que d'une transition. L'homme propose et Dieu dispose... C'est bien connu !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### VII PAUMÉ !!!

Eh bien oui, quoi ? Il y a bien des soldats perdus, alors pourquoi un libérable ne serait-il pas paumé ? Hein ?

Mon arrivée à Villeurbanne est sans chaleur. Simone a l'air simplement contente, sans plus ; pas de démonstration, pas d'exubérance ni d'élan spontané de joie et encore moins d'amour. Non, rien de tout ça ! À vrai dire, je n'en attendais pas plus ; je ne sais pas pourquoi, mais j'étais sûr à l'avance que cela se passerait comme ça. Mais quand même, un espoir insensé, nourri par des mois d'éloignement, fait que je suis profondément déçu, mais je n'en laisse rien paraître, mais bon sang, pourquoi suis-je revenu ?

Deux jours de repos et je me mets en quête de travail. En premier, mon dernier employeur : Remington Rand Inc. Et bien, plus de place ! La conjoncture actuelle fait qu'il y a du chômage dans l'air. En 1958, la loi qui oblige les patrons à reprendre leurs employés de retour du service militaire n'existait pas encore !

Je me farcis toutes les boîtes possibles, à pieds, en tram et en funiculaire. Rien ! Par hasard, passant rue de la République, je me trouve face à face avec un ancien camarade du cours complémentaire ; il est « chargé de mission » en assurance-vie et il me propose de m'embaucher à l'essai.

Je me mets donc au porte-à-porte, sans trop d'espoir au début, et puis, j'y arrive, peut-être pour éviter de penser à ma

déconfiture conjugale, de penser à ce que je ferais si j'étais encore en Algérie ou de penser à la position défaitiste des métropolitains vis-à-vis de la guerre là-bas. Et, ce qui m'étonne, c'est d'arriver à conclure des contrats.

Au bout de deux mois de civil, je me sens mal dans ma peau ; sur le plan conjugal, tout m'échappe, quant à la ville, au civil, je n'arrive pas à m'y faire ; je me sens complètement déconnecté de cette vie pourtant normale. Au fond de moi, j'en suis sûr, je sens que cela irait sûrement mieux si Simone voulait bien y mettre un peu du sien. Je me sentirais moins isolé ! Mais ce n'est vraiment pas le cas.

Je pars tous les jours au bureau de la compagnie d'assurances vers dix heures et demie, onze heures pour assister à la réunion avant la prospection. Ma femme, elle, part de bonne heure, vers huit heures. Or, ce jour-là, je m'avise, au moment de partir, qu'elle a oublié son trousseau de clés. Je pars immédiatement, vais sur son lieu de travail et la demande à la réceptionniste, j'ai la surprise de m'entendre répondre que cela fait déjà plusieurs jours que Madame Thenon a demandé son compte. J'ai l'air fin ! Le mari, pas au courant... cela sent le cocufiage ! Écœuré, je regagne le domicile conjugal et attends, faisant sauter ma journée de travail. Vers midi, elle arrive l'air joyeux : je l'entends approcher de la porte. Elle fredonne un air en vogue en cherchant ses clés dans son sac. J'ouvre moi-même la porte en lui présentant son trousseau négligemment entre le pouce et l'index :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- C'est ça que tu cherches ?
- Oui... Mais... Qu'est-ce que tu fais là ?
- Je me suis octroyé du repos. Que veux-tu, j'en ai besoin : ça commence vraiment à bouillir. Dans un premier temps, je suis allé à ta boîte te porter tes clés pour que tu puisses rentrer.
- Et... alors ?
- Tu ne devines pas : Madame Thenon n'est plus employée dans notre entreprise. Qu'est-ce que cela veut dire au juste ?
- Ben, tu sais... Je cherche du travail...
- Et c'est parce que tu n'en trouves pas que tu es si gaie... Bravo ! Si, si ! Mais je ne savais absolument pas que tu en cherchais, et je m'en fous ! Dis donc, au fait, combien de fois as-tu fait la même chose pendant que j'étais là-bas ?
- Quel est le motif de ta démission ou de ton... renvoi, au fait ?
- OK, je considère que ce n'est pas la peine d'en parler et cela tombe bien, je n'ai pas envie d'en parler !

Cet épisode, plus moult engueulades, et l'histoire passée de Djellal et plus encore les mises en garde des voisins ou des commerçants essayant de me faire comprendre que je ferais bien de surveiller les fréquentations de ma femme, tout ceci ajouté à mon état d'esprit déjà passablement délabré, me fait douter du / de mon retour au civil.

Pendant le mois d'août, n'ayant pas pris de vacances, je me trouve à prospecter avec une collègue divorcée. Probablement histoire de nous changer les idées, nous avons eu une liaison, mais disons que cela n'a pas marché comme j'aurais pu le souhaiter et donc, le terme à cette histoire est vite arrivé. Point final.

Arrive la fin novembre 1959. Déjà plus d'un an que je traîne comme un boulet mes désenchantements, mes désillusions et mon écoëurement. Ce jour-là, je ne suis pas allé au boulot et je déambule, désœuvré, l'esprit ailleurs et me retrouve... vraiment par hasard, devant la caserne de la Part Dieu.

J'allume une cigarette et regarde pensivement les vieux murs gris qui ont vu mon passage au CM9 en 1956. Comme en filigrane sur l'écran des murs lépreux, ma mémoire me fait défiler en tournoyant, tel en un kaléidoscope géant des images où se mêlent des vues d'Algérie, des paysages, des combats, la camaraderie. Sans même m'en rendre compte, je suis arrivé devant la sentinelle, au grand portail. Le gars me regarde des pieds à la tête :

- Vous allez où, s'il vous plaît monsieur ? Sa question banale me tire de mes pensées et de mes visions. Sans même prendre le temps de réfléchir, je réponds :

- Au recrutement... Merci, je connais, c'est juste à côté... même pas besoin de me faire accompagner.

Subitement, en une fraction de seconde, ma décision a été prise, ou plutôt, est-ce la concrétisation d'une aspiration qui stagnait en moi à l'état larvaire. D'un pas maintenant assuré, rapide et décidé, je pénètre dans le bâtiment du recrutement. Une demi-heure plus tard, après avoir rempli et signé le dossier d'engagement, je ressors tranquille, l'esprit en repos. L'officier à qui j'ai eu à faire m'a dit :

- Dans une huitaine environ, on vous convoquera pour la visite médicale et après, cela ira très vite !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Je lui ai simplement répondu qu'étant pressé de changer d'ambiance, cela m'arrangeait.

Maintenant, je me sens léger, libéré d'un énorme poids, d'un boulet. À l'annonce de ma décision, ma femme n'a pas bronché, comme indifférente ; je sens que cela l'arrange même.

Dix jours plus tard, je passe la visite médicale, mention « très apte tous territoires » et dix jours après, je reçois mon affectation : Grenoble ! J'avais demandé le 2/93° RAM en Algérie, et on me garde en métropole. Tant pis, je me débrouillerai bien pour ne pas traîner longtemps par là. Je dois rejoindre le 1/93° RAM le 1er janvier 1960 ; bien que je sache pertinemment que ce jour-là étant férié, je m'y em... et bien je décide d'y aller le 1er janvier et... tant pis pour la pagaille que je vais semer !

### VIII REMPLIE

Ma femme et mes parents ont râlé ; je les ai envoyés... sur les roses ! J'ai tout quitté en bloc : famille, travail, m'affranchissant d'un seul coup d'une ambiance où tout sonnait faux, où je me sentais lié, étranglé et étouffé ! Les rapports avec ma femme sonnaient faux ; mes rapports avec mes parents sonnaient faux ; ma vie, ici, sonnait faux également. Le 31 décembre, pour la première fois depuis longtemps, Simone et moi avons couché ensemble. Pourquoi ai-je fait cette connerie ? Peut-être simplement pour que ma femme regrette ce qu'elle m'a fait ou... pour qu'elle me regrette ? Ou encore pour qu'elle réfléchisse ?

Le 1<sup>er</sup> janvier, je débarque gaiement dans une caserne pratiquement vide, au grand ahurissement du chef de poste d'abord, et de l'officier de permanence ensuite, qui me proposent, du même ton qu'ils emploieraient pour m'offrir des aspirines en cas de très forte migraine, donc, très gentiment, de retourner chez moi jusqu'au lendemain. Mon refus est net et catégorique : j'y suis, j'y reste !

Il faut reconnaître que je les em... bigrement, car il faut me trouver une piaule, le couchage même provisoire, prévoir un repas en supplément... Quelle panique je leur ai semée, les malheureux ! D'autant qu'ils ne savaient même pas dans quelle batterie je serais affecté puisqu'il n'y avait personne au service général.

Je retrouve la caserne telle que je l'ai quittée lors de mon départ pour l'Algérie en 1957 ; rien de changé, même pas un

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

caillou ni un bâtiment ; je ne me sens même pas dépaycé ; la même odeur de cire stagne dans les bâtiments, sauf en passant devant les lavabos d'où se dégagent des odeurs de savon, de dentifrice et puis aussi un petit relent de mois.

C'est dans ma situation personnelle que, finalement, je vais trouver un gros changement : lors de mon premier séjour ici, j'étais un appelé donc en chambrée, prenant les repas au réfectoire et subissant l'instruction. Maintenant, quoique brigadier-chef (mais pas pour longtemps m'a-t-on laissé entendre) après cette nouvelle incorporation, je me retrouve avec ma chambre personnelle, je prends mes repas au mess et je suis instructeur.

La Batterie où je suis affecté est commandée par le capitaine Le Marrec, surnommé « Le Bull-dog ». Je m'aperçois d'ailleurs vite que son premier abord est rugueux. Lorsque je me suis présenté à lui, après mon incorporation, il m'a servi un petit speech où il était fortement question de discipline, d'abord vis-à-vis de moi, et ensuite à faire respecter par les autres. C'était sec, concis en diable et pas trop chaleureux comme accueil. Mais là où j'ai pu vérifier le bien-fondé de son surnom, c'est quelques jours après mon arrivée. Par hasard, ce matin-là, il est là, très tôt, vérifiant de lui-même le bon déroulement des corvées, et il regarde et voit tout. Il paraît d'ailleurs qu'il vient au minimum deux fois par mois, surprenant ainsi tout le monde par son arrivée imprévue, mais pas inaperçue.

Je suis en train de filer un coup de balai à ma chambre lorsqu'il pousse la porte ; je vais pour me mettre au garde-à-vous, mon balai à la main, quand il me dit :

- Ça va Thenon, repos ! C'est très bien ça, on aime la propreté ! Mais ce n'est pas à vous de faire ça ! Où est donc votre planton.

- Mon planton ? Mais, mon capitaine, je n'en ai pas.

- Ah oui ?... Et bien mon vieux, c'est très bien d'être très matinal, ce que je constate avec satisfaction, mais j'aimerais beaucoup mieux que vous surveilliez le bon déroulement des corvées pendant que votre planton ferait ce travail dans votre chambre ! Vous avez dix minutes pour vous en trouver un et vous passerez à mon bureau me rendre compte !

- À vos ordres, mon capitaine !

Pestant contre l'oubli volontaire ou non de mes petits copains sous-offs qui auraient quand même pu me mettre au courant de cette obligation, je pénètre dans la chambrée dont je suis responsable et, après avoir mis tout le monde au repos assorti d'un ordre de continuer leur boulot, je demande un volontaire comme planton ; j'en ai quatre, donc le choix. Je désigne un nommé Bonneville. Dorénavant, bien sûr, il sera donc affranchi de toute autre corvée, sauf celle qui consiste à entretenir ma chambre et mes effets. Puis, je descends au bureau du capitaine.

- Bon, brigadier-chef, je veux que vous compreniez bien une chose ici ! Vous êtes dans un centre d'instruction, pas dans le djebel où une certaine camaraderie de bon aloi a cours et est presque obligatoire, par le fait même de la situation, mais pas

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

ici, non ! Je n'en veux pas ! À l'instruction, je veux que les gradés gardent leurs distances avec les appelés, cela leur est plus facile ensuite de maintenir la discipline, vu ?

- Oui mon capitaine !

- Bon alors, premièrement, vous suivrez mes conseils et, deuxièmement, vous avez huit jours d'arrêts simples pour vous apprendre à vous plier à cette règle. Vous pouvez disposer !

Un peu ahuri, sur un impeccable demi-tour réglementaire, « je fourre tout ça dans la poche, le mouchoir par-dessus ».

Comme cours de discipline, c'est sec, mais dans la règle. Ça commence bien !

Le 1<sup>er</sup> avril, malgré la date, je suis nommé Maréchal des Logis. Le « Bull dog » me félicite et me fait entrer dans son bureau.

- Bon, Thenon, je vais vous refiler un travail qui ne sera pas de tout repos, mais je suis sûr que vous faites le poids : je vais vous mettre à la tête de la sixième section. Vous savez qu'elle n'est composée que de FSNA, autant dire tout de suite que la plupart d'entre eux sont un peu fell sur les bords et que tous sont des insoumis. Vous avez pu constater que l'encadrement n'est composé que d'Arabes. Le seul réellement valable est un maréchal des Logis kabyle qui sera votre adjoint. À vous de me faire quelque chose de présentable de tout ça !

- Merci mon capitaine.

- Il n'y a vraiment pas de quoi. D'ailleurs, même des chefs de section ayant leur brevet ont refusé ce job. Il s'agit donc d'un cadeau un peu empoisonné que je vous fais là. Je crois que je ne me trompe pas en vous faisant confiance. Ah, un conseil tout de même : soyez sec, intransigeant, dur même au besoin, sinon vous êtes foutu... mais quand même, essayez au maximum de ne m'esquinter personne, et si quoique ce soit d'anormal se passe ou que vous nagiez un peu, n'hésitez pas, venez m'en rendre compte !

Du jour au lendemain, je me retrouve chef de section. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que le capitaine ait été sûr de mon acceptation. Il me semble que ce gars-là se fie à son intuition et à son jugement, et je suis sûr d'une chose : il ne doit pas aimer se tromper.

Le capitaine m'avait prévenu, ce n'est pas de tout repos : faire de l'instruction à des Européens, cela n'a rien de sorcier, mais essayez d'apprendre quelque chose de théorique à des hommes dont cinquante-cinq sur soixante sont illettrés... il faut se transformer en machine à répétition !

En manœuvre à pieds, ça va encore ; le maniement des armes et le pas cadencé n'étant composés que de gestes ou mouvements amiables et d'ordres invariables, mes insoumis les digèrent relativement facilement, encore que, pour leur expliquer, par exemple, le changement de pas, il en faille des explications en bis, voir en ter, et... des coups de pompe au cul ! Mais le bouquet, le summum de l'énerverment et de l'impatience atteint son comble à chaque séance d'instruction

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

théorique et alors, quand on en arrive au fameux règlement militaire, c'est un programme !

Et je n'ose pas parler de la façon qu'il faut employer pour séparer les antagonistes à chaque fois qu'éclatent de petites chicayas à propos de petits rien, la plupart du temps : les seuls arguments convainquant pour stopper ces discussions sont percutants, mains et pieds entrent en action, pas toujours sans dommages, puis les belligérants sont expédiés au bloc.

Le capitaine avait bien tout prévu, et ça à l'air de l'amuser énormément, mais il évite d'assister trop fréquemment à l'instruction de la sixième section, préférant, je pense, me laisser libre de mes décisions et de mes actes. Pour ma part, j'avoue, pas très humblement, que ce boulot ne me déplait pas du tout.

J'éprouve une certaine satisfaction à constater les progrès que font les gars en manœuvre à pieds, et un intérêt certain à analyser leurs réactions ; quelques-uns, même, commencent à apprendre les premiers rudiments de lecture et d'écriture. Il y a donc du positif dans mon action !

Un samedi matin, sans m'en avoir prévenu, ma femme débarque à Grenoble et me dit :

- J'ai réfléchi, mon chéri, et j'ai compris. Je ne demande que de pouvoir vivre avec toi !

Elle me sort cette tirade devant deux familles de sous-offs et des copains de la caserne. Et comme je ne veux pas étaler devant tout un chacun plus ou moins bienveillant mes ennuis

conjugaux, je lui dis de rester et lui souffle à son oreille et en arborant un immense sourire :

- C'est à titre d'essai.

Le lundi suivant, grâce au capitaine Le Marrec, j'obtiens une chambre conventionnée à l'hôtel Gambetta où logent des familles de sous-offs de la place, du 93, du 6<sup>e</sup> BCA ou du 4<sup>e</sup> Génie. Et notre essai de recollement matrimonial commence.

Au début, tout semble aller bien et, pour moi, la vie de caserne continue : ma section, mais aussi des gardes, des permanences et des semaines. Tout y passe.

Dans notre batterie, il y avait, entre autres, un Maréchal des Logis d'active avec, déjà, un certain nombre d'années dans son grade, un type du genre « rouleur de mécaniques »... en bref, un gars à éviter. Un lundi matin, il arrive pour prendre son service et il s'écroule, pâle, suant et râlant. Emmené d'urgence à l'hôpital mixte de la Tronche, il y va être opéré d'une appendicite aiguë. Alors qu'il était emmené dans l'ambulance militaire, sa femme, elle-même gravement malade, était embarquée de toute urgence en direction du même hôpital. Restait à leur appartement leur fillette de deux ans, certainement endormie, vu l'heure matinale. Je vais au bureau du capitaine pour lui demander l'autorisation de prendre une jeep pour aller chercher la gamine et de la ramener à mon hôtel.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Dites donc Thenon, je ne vous connaissais pas la vocation d'un Saint Bernard. Et... connaissez-vous bien Colombel ?
- Absolument pas, mon capitaine, à part les relations de service. Je n'ai jamais eu affaire à lui et j'avoue qu'il ne me botte guère, mais sa fille n'est pas en cause quand même.
- Décidément, vous cherchez les emmerdements, mais cela vous regarde. Toutes fois, un bon conseil : ne venez pas vous plaindre plus tard si les remerciements ne sont pas à la mesure du service rendu. Autre chose : n'attendez pas de moi un quelconque favoritisme en regard de votre geste. Allez-y, que diable, puisque vous y tenez tant !

Je regarde attentivement le capitaine pendant son laïus : il a l'air à la fois goguenard et ému. J'avoue que ce personnage-là me déroute : il est insaisissable et indéfinissable.

Je ramène la petite à l'hôtel et la confie à ma femme. Notre premier soir est consacré à lui trouver des vêtements puisque je n'en ai pas trouvé.

Le capitaine a patronné ou fait faire une collecte auprès des gradés et m'en a remis le montant :

- C'est pour vous aider à accomplir votre connerie dans les meilleures conditions ! m'a-t-il assuré, bourru.

Qu'importe, le geste m'a profondément touché. Décidément, ce monsieur dur à tous points de vue, son caractère intransigeant, ses citations en sont autant de preuves, est aussi ce qui est beaucoup plus rare, humain.

Une quinzaine de jours plus tard, nous rendons la fillette à Colombel, qui, à sa sortie d'hôpital, rentre chez lui en convalescence. Je ne me souviens pas de chaleureux remerciements.

Ma femme, enceinte, recommence à m'empoisonner l'existence avec ses dérobadés et ses escapades et je n'accepte pas cet échec. J'en ai marre de la semi-inaction de Grenoble.

Pour couronner le tout, quand je termine mon tour de semaine, c'est Colombel (encore lui !) qui, reprenant son service, me relève et, à la signature du passage des consignes et de la prise en compte du matériel, ce méchant con, sans m'en avertir au préalable, inscrit en restriction, après ma signature bien sûr, l'absence de pelles et de balais. Le capitaine me fait appeler :

- Thenon, où sont ces matériels manquants ?
- Lesquels mon capitaine ?
- Ceux-ci !

Et il me refile, sous le nez, le cahier de passage des consignes. En lisant, je verdis de rage, il m'est facile de lui indiquer où sont les objets manquants. Nous allons vérifier : ils y sont. Ce n'est pas la peine de lui préciser que Colombel devait obligatoirement le savoir.

- Allez me chercher Colombel immédiatement et rejoignez-moi à mon bureau !!
- À vos ordres mon capitaine !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Je file au bureau de semaine où je trouve le triste sire, fais évacuer les deux ou trois gars qui y traînent puis, faisant face au sous-off et, sans avertissement et sans un mot, je lui expédie mon poing crispé par la violence de ma rogne sur sa gueule ahurie et lui dis goguenard :

- Le capitaine nous attend. Tu peux t'y rendre par tes propres moyens ou... je te donne de l'élan ?

Nous nous présentons au bureau du capitaine qui, tout de suite, annonce la couleur :

- Colombel, les objets manquants ne manquent pas, et vous le saviez, mais vous le vouliez votre coup de vache ; mais vous, vous manquez d'acuité visuelle et, en plus, de perspicacité. Vous avez huit jours d'arrêts simples ; c'est donné car votre mauvaise foi mérite plus que ça. En prime, et cela n'entre pas dans le motif que je vous porterai, vous manquez de gratitude, mais cela regarde Thenon... Essayez ces gouttes de sang sur votre nez ! Vous avez rencontré une porte ?... Non... Silence... Je m'en fous... Rompez !

Colombel, mortifié, évacue les lieux sans une protestation ni une explication : un salut, un demi-tour et la porte.

- Thenon ! Je ne voudrais ni épiloguer, ni vous énoncer une moralité, mais, toutes fois, je vous fais remarquer qu'un geste humanitaire est rarement reconnu comme tel à sa juste valeur, même par les destinataires de ce geste et encore moins par eux, payé de retour. Je vais quand même vous énoncer une vérité : si vous persistez dans cette attitude que

vous dicte votre conscience, vous ne vous attirerez que des emmerdements. C'est malheureux à reconnaître, mais c'est vrai ! D'ailleurs, je crois que vous en avez déjà fait l'expérience.

- Mais si, avec votre femme ! Encore un geste non reconnu comme il le devrait. Vous vous êtes marié pour la tirer d'où elle était ?... D'ailleurs, remarquez, cela ne me regarde pas et je ne veux aucun détail ! Il est dans mon rôle de chef de savoir ce que valent les gens dont j'ai la charge, mais pour la même raison, je ne dois en tenir aucun compte. Disons simplement qu'en dehors du service, j'essaie de vous conseiller.

- Merci mon capitaine... Il me sera donc plus facile de vous demander de bien vouloir donner votre accord à la demande que je voulais vous formuler : ma mutation au 2/93<sup>e</sup> RAM en Algérie.

- Vous ne vous figurez quand même pas que je vais vous accorder ça, non ? (Il a changé de ton) Vous avez des examens à passer : le C.I.A., le brevet d'armes ou le brevet de spécialité, ici, vous pourrez les passer dans le calme, sérieusement et au moins, je serai sûr que ce sera fait. D'ailleurs, j'y veillerai !

- Mon capitaine, permettez-moi d'insister. Là-bas, en Algérie, il y a aussi des stages pour ces examens. Pour celui qui veut les passer, le fait d'être au crapahut n'est pas un handicap !

- Ouais ! C'est vous qui le dites !... À condition de vouloir les passer. Je ne peux pas mettre un avis favorable sur votre

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

demande sans ces certitudes absolues : celle que vous voulez réellement passer ces examens et celle que vous ne cherchez pas uniquement la solution de facilité qui consiste simplement à fuir les emmerdes !

- Je vous donne ma parole d'honneur, mon capitaine, que je suivrai ces stages et passerai ces examens, où que je sois, quoi que je fasse, sauf impossibilité majeure.

- Ouais ! Je vous crois comme je crois que votre place est, certes, plus là-bas qu'ici. Maintenant, n'oubliez pas de formuler votre demande par écrit. Vous pouvez disposer !

En sortant de son bureau, je suis songeur : « le Bull Dog » ? Pas tellement, je pense. En apparence seulement, celle qu'il veut bien laisser paraître et qu'il cultive. Mais au fond, jusqu'à présent, je n'ai jamais encore eu l'occasion de connaître un homme qui ait autant de connaissances de l'humanité et qui, sans être ni amer ni définitif, arrive à la juger telle qu'elle est : bonne ou mauvaise, comprenant la cause de l'une et, quand cela se peut, l'excuse de l'autre... Mais je ne voudrais pas connaître sa réaction quand il n'arrivait pas à la trouver... l'excuse.

Cela va relativement vite : nous sommes au début juin quand je reçois l'ordre de mutation. Je suis affecté au 2/93<sup>e</sup> RAM !... et à compter du 1<sup>er</sup> juillet. Allons, ce n'est pas si mal !

Ma femme quitte Grenoble et rejoint mes parents à Lachassagne, dans le Beaujolais. Ils l'accueillent, une fois de plus, à bras ouverts, à tel point que je n'y comprends plus rien

et, à vrai dire, au point où en sont les choses, je m'en fous ! Elle s'installe.

Avant mon départ, je ne prends que huit jours de permission, largement suffisants pour faire des adieux un peu hypocrites. Pourtant, mon père a une réaction inattendue : des larmes dans les yeux. Il me demande :

- Pourquoi ? Pourquoi repartir dans cette guerre qui n'est pas la nôtre ? Pourquoi risquer de t'y faire descendre ? À quoi cela te servira-t-il ? Et puis, tu vas avoir un enfant. Alors ?

Je réponds fermement :

- Ce n'est pas ma guerre à moi, personnellement ; non, je n'ai aucun grief personnel. Mais c'est quand même notre guerre à tous. L'Algérie, c'est quand même des départements français. Si tout n'y a pas été fait, l'équipement rails, routes, eaux, électricité, téléphones, etc... ont été construits, élaborés et réalisés avec des idées françaises, des deniers français et la civilisation y est française ! Bien sûr, il y a les coutumes ancestrales, mais l'Auvergne, la Corse ou la Lorraine, ainsi que les autres, ont aussi leurs coutumes, leur folklore... Et alors, est-ce pour cela que les habitants de ces régions ne seraient pas français ? La Corse, la Savoie ou l'Alsace, par exemple, ont appartenu à d'autres pays que la France et sont pourtant françaises, que diable !! Et alors ?... Et puis des années ont passé avant que n'éclate cette révolution qui a prouvé que deux races pouvaient parfaitement coexister, voir même dépendre l'une de l'autre ; l'intégration, petit à petit,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

dans la vie nationale, des Kabyles ou des Arabes, se faisait sans heurts véritables ; on ne peut, certes, pas dire que le racisme était exclu des relations, mais il n'était pas fanatisé, au moins ! En métropole, les « ch'tis » n'adoraient pas précisément les Méditerranéens, mais il n'y a quand même jamais eu de discussions patentes. D'accord, en Algérie, il fallait rajouter les « Pieds Noirs »... mais combien étaient de riches propriétaires ? Je pars !

### IX ALGÉRIE : LE RETOUR

Voyage plus confortable que la première fois en 1957, à tous points de vue. Premièrement, nous ne sommes que deux pour ce voyage, Authier, un jeune margis d'active et moi ; deuxièmement, nous sommes des sous-offs donc libres quant aux conditions d'hébergement, en l'occurrence, l'hôtel.

Le train nous amène rapidement à Marseille-St Charles ; en arrivant, nous remplissons vite fait les formalités militaires ; on nous loge dans un hôtel conventionné, ce qui est quand même mieux que la caserne de transit et son incessant grouillement de punaises et de désœuvrés. Nous n'embarquons que le lendemain matin ; nous avons donc le temps de profiter de la soirée, pour nous balader.

Nous mangeons à la terrasse d'un petit restaurant du vieux port ; Authier n'a pas du tout envie de me quitter d'une semelle. Je le comprends un peu : lui, c'est la première fois qu'il vient ici, direction Alger ; premièrement, il a peur de se paumer et deuxièmement, il ne doit pas se sentir très rassuré puisqu'il n'arrête pas de me questionner, mais consciencieux comme je le connais, je sais qu'il s'adaptera, d'autant que je me souviens de l'état d'esprit dans lequel j'étais lors de mon premier départ, la seule différence est que moi, en 1957, j'étais appelé alors que lui est d'active.

Notre repas expédié, nous nous baladons un peu le long du vieux port, puis nous remontons la Canebière sans but précis. Nous entrons dans un bar, histoire de tuer le temps et la soif. Authier et moi y allons chacun de notre tournée dont les prix

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

frisent la prohibition. Nous terminons tranquillement nos bières quand une dizaine de matelots américains, ayant déjà du vent dans les voiles, débarque. Authier est encore moins rassuré.

- Dis donc, ça se termine comment ce genre de truc?... En bagarre ou quoi ?

Je hausse les épaules : il est vrai que tout est possible. L'US Navy s'installe à côté de nous. L'un d'eux, un petit gradé, me balance une énorme et amicale claque sur l'épaule et, dans un français estropié, mais parfaitement compréhensible, quoiqu'agrémenté d'un puissant accent, me dit :

- Alors, l'Armée française, en attente de départ ?

- Oui, mon vieux.

- On va manger des Arabes ?

- Exact... Demain, nous partons.

- Alors, on vous paie une... tournée... C'est comme ça qu'on dit ?

- Oui, c'est comme ça, mais...

- Non, il n'y a pas de mais... D'ailleurs, nous, on est beaucoup plus payé que vous. Il vous faut beaucoup de courage pour aller vous faire casser la gueule pour... des clopes ?... C'est comme ça qu'on dit, no ?

- Oui, on peut.

Nos compagnons sont en permission et appartiennent à l'escadre américaine en Méditerranée et ils sont tous d'active

et originaires de Pennsylvanie. Nous avons eu droit à une pluie de bières et nos compagnons nous ont ramenés à notre hôtel, en nous aidant à « garder le cap ». En nous quittant, leur gradé nous a gratifiés d'un : « Adieu boys, and good luck ! »

C'est avec une bonne gueule de bois que nous embarquons le lendemain matin, sur le « Ville d'Alger ». Authier préfère rester dans la cabine, n'appréciant pas trop le tangage.

Traversée rapide et confortable, dont je goûte le semblant de luxe délassant. La mer est belle, bleue aux reflets argentés, inondée, à perte de vue par un soleil éclatant, régnant dans un ciel sans nuages.

Nous débarquons dans Alger, écrasée sous le soleil. Sachant par expérience que le train à destination de Tizi Ouzou ne partait que l'après-midi et que nous n'avions aucune chance d'arriver au 93<sup>e</sup> avant la nuit, il nous faudrait alors coucher à l'hôtel. Alors, avec l'accord de Authier, nous restons pour la nuit à Alger et allons prendre une chambre à l'hôtel du Commerce et allons, bien sûr, « chez François ». Puis nous allons nous balader dans la tiédeur de la nuit bruyante, animée et éclairée par des milliers de lumières que reflète la baie. Mon copain est étonné :

- C'est ça aussi, la guerre?

- Oui, c'est ça aussi, mais ne soit pas impatient ! Tu en auras une tout autre vision dès demain. De plus, tu sais, l'animation que tu vois ici est un peu factice et superficielle. C'est un peu

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

un exutoire aux attentats, à l'insécurité, à la peur et aux questions que se posent ces gens sur leur avenir. Tu n'as pas lu les journaux métropolitains : les résultats de ces flambées de violence et de colère qui ont lieu sur cette terre ? La méfiance est partout : les civils se méfient des militaires, les militaires des civils, les Européens des Arabes, etc. Là, en dessus, à quelques centaines de mètres, c'est la casbah, ce monde fermé où peu d'Européens osent y mettre les pieds et, en dehors de la ville, ce sont les embuscades et les opérations. Ne sois pas pressé ! Profite de cette petite détente !

Notre balade nous fait dépasser l'hôtel des Postes. Nous marchons un peu, rue de Lyon, et puis c'est le Champ de Manœuvre où il y a un bal en plein air.

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous quittons notre hôtel, empoignons nos bagages et prenons la direction de la gare. L'animation qui y règne est effarante, quoiqu'habituelle. Le train d'Oran part avant le nôtre et, plus des trois quarts des gens grouillant sur les quais, sont encore là ; ils discutent avec force gestes et on a plutôt l'impression, en les observant, qu'ils sont à un lieu de réunion plutôt qu'à un lieu de départ. La plupart sont des Arabes.

Nous grimpons dans notre train. Il n'est certes pas le premier, mais Authier s'étonne des deux wagons plats, bourrés de sacs de sable, attelés en avant de la motrice Diesel ; je suis donc obligé de lui expliquer qu'ils sont là, le cas échéant, pour

faire sauter une éventuelle mine et en subir les plus gros effets.

Le train démarre et roule assez rapidement entre les stations multiples jusqu'à Rouiba. Ensuite, l'allure est beaucoup plus lente, plus prudente ; de plus, chaque arrêt dure une bonne dizaine de minutes. Nous arrivons à Tizi Ouzou. Authier cherche de partout un bâtiment rappelant une gare... et n'en trouve pas : en effet, les bureaux de la SNCFA sont installés au rez-de-chaussée d'un HLM qui borde la voie unique, en cul-de-sac vingt mètres après.

Tout un petit monde disparate, coloré et bruyant grouille à l'arrivée du train. Un ou deux marchands ambulants en profitent pour vendre le maximum de merguez, de sardines grillées et de hfeufs. Mon copain regarde tout ça d'un œil curieux.

Un 4x2 Renault du 2/93<sup>e</sup> RAM nous attend, tout exprès : celui du vaguemestre, mais ne voyant pas d'éraflures sur les banquettes, j'en déduis que ce n'est plus le même ; le vaguemestre non plus. Et nous voilà en route pour la dernière étape du voyage.

Assis sur la banquette en bois du caisson de la camionnette, notre barda aux pieds, nous traversons la ville engourdie dans la tiédeur matinale. Nous passons la gendarmerie puis, en contre bas de l'hôpital, je ne peux m'empêcher de détailler les buissons d'où étaient partis les plombs qui nous ont ratés de si peu, lors de mon départ en libérable ; nous suivons la route

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

d'Azazga, dépassons le carrefour de RN 30A et passons le pont de l'oued Aïssi. Nous arrivons à la BCS.

Je connais donc ce camp puisque j'y suis passé, mais très rapidement. Mon sac à paquetage sur l'épaule et la valise à la main, je prends pourtant le temps de regarder le djebel en un lent coup d'œil circulaire, reconnaissant ici ou là tel lieu, en devinant tel autre. Où vais-je bien atterrir, grand Dieu ! Dans quelle batterie ? À quoi vais-je bien être affecté ? Pas une seconde ne m'effleure l'idée que je puisse bien rester ici. Non, je ne m'y vois pas, je ne sais pas pourquoi. Je ne me sens pas encore mûr pour le sédentarisme.

On nous fait déposer nos bagages dans le bureau du chef comptable, puis, en attendant d'être reçus par le colonel, Authier et moi allons nous désaltérer au foyer.

Enfin, le colon nous fait appeler et nous allons enfin savoir où nous allons atterrir. On nous amène au P.C.; il s'agit d'une villa réquisitionnée. Le couloir où nous entrons est sombre ; au fond, une plaque bien astiquée luit et porte comme inscription: Bureau du Colonel. Authier est appelé en premier. Il ressort assez rapidement :

- Je suis affecté ici, à Oued Aïssi en tant que sous-off-auto.

Il a l'air tout content, l'air très rassuré : il n'aura pas trop de crapahute à se taper !

Une voix sortie de l'ombre m'appelle. J'entre à mon tour dans le bureau, referme la porte, salue en claquant les talons, ôte

mon immense béret et attends, figé, au garde à vous. Le lieutenant-colonel, assis en face de moi, me détaille rapidement se référant tant au dossier qu'il a devant lui qu'à sa mémoire, puisque c'est lui qui commandait, à Grenoble, pendant mes classes ; il me pose quelques questions concernant mon séjour à Ighil Bouzerou, puis il entre dans le vif du sujet :

- Bon, que désirez-vous faire ?

- Mon colonel, je voudrais, si possible, être affecté au crapahut dans un camp du djebel, dans une des batteries.

- Je m'attendais à tout, sauf à ça !... Je vous garde ici : vous êtes affecté à la BCS et comme nous y avons besoin d'un fourrier, et bien, c'est vous qui remplirez cette fonction !

- Mais, mon Colonel...

- C'est tout ; vous allez vous présenter au capitaine commandant la BCS. Vous pouvez disposer !

Déçu, je resalue, demi-tour et, dehors ! Un instant ébloui par la lumière violente du soleil, hors de l'ombre bienfaisante du couloir, j'hésite. Moi aussi, je m'attendais à tout, sauf à ça : rester ici !... Je prends un peu ça comme j'aurais pris une formidable engueulade avec punition à la clé... Non, mais c'est vrai : Authier mis à part (à cause de sa spécialité de mécano auto) les gars qui veulent éviter le crapahut y vont d'office, et le couillon qui veut y aller se fait cloîtrer... Il y a de l'injustice dans l'air ! Alors, maintenant, direction le mess,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

histoire de faire passer cette déconvenue ou le capitaine de la BCS ? J'opte pour la deuxième direction.

Re courte attente dans un couloir sombre, lui aussi, mais dans un baraquement métallique, modèle « armée » en campagne. Je frappe à la porte marquée « Capitaine ». Re entrée, re-salut. Le capitaine, non plus, n'est pas un inconnu pour moi : j'ai déjà eu l'occasion de le voir, ou plutôt, de l'entrevoir. Après les présentations, il m'explique ce qu'il attend de moi et fait appeler le fourrier par intérim, un première classe nommé Herreira, et m'octroie généreusement trois jours pour vérifier l'inventaire et signer le passage des consignes.

Dans la mesure où je ne connais pas un travail, je m'y attelle toujours de bon cœur, car je suis curieux et avide de savoir comment cela se passe et ce que je peux en faire. Alors... en avant !

Le magasin est un garage particulier désaffecté, donc pas très grand, où la place pour se retourner est singulièrement restreinte. Des étagères en bois, système D, couvrent les murs et s'y superposent, laissant tout de même un emplacement pour un lit, celui de Herreira. Je me marre doucement en pensant aux Américains de Marseille, eux qui savaient que nous étions sous-payés, se demanderaient sûrement si nous n'étions pas aussi sous-équipés.

Herreira, qui faisait ce qu'il pouvait jusqu'à ce jour pour assurer le fonctionnement du magasin, me fait faire le tour du propriétaire : le couchage, l'habillement, les armes et les

munitions dont la soute est proche du foyer, ce qui nous permet de nous envoyer quelques bières, histoire de faire plus ample connaissance. Il me dit venir de la région de St Étienne dans la Loire et, qu'en plus de son boulot au magasin, c'est lui qui assume les sonneries réglementaires ; à part tout ça, je le sens un peu rétif, sur la défensive ; normal, les rapports « appelés remplés » ne sont pas toujours les meilleurs. À moi de lui faire changer d'avis, à condition qu'il veuille bien y mettre du sien.

L'après-midi, après le repas et la sieste... Eh oui, ici, on se paie même le luxe de la sieste, mais je déteste dormir la journée... Nous continuons notre inspection. Les garages particuliers qui jouxtent celui qui nous sert de magasin sont occupés dont un qui appartient à un civil musulman, moniteur au centre de formation professionnelle proche. À première vue, le personnage n'irradie pas la sympathie... que réservera la deuxième vue ?

L'inventaire vérifié, avec quelques légères modifications, tenant compte du matériel en rab, depuis les plats de cuisine jusqu'à un canon de 75 modèle 37 qui ne figurait même pas sur le matériel secteur. Le passage des consignes terminé, je peux m'installer dans la semi-inutilité, c'est mon avis, assez peu troublée par les patrouilles et autres opérations. Cette période me voit sortir, à peu près une fois tous les quinze jours, en patrouille dite de nuit, alors que nous ne rentrons que rarement après vingt-trois heures ; quant aux opérations... J'enrage ! Mais pour reprendre le mot d'un général célèbre,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

puisqu'élevé à la distinction de Maréchal... de Lattre de Tassigny : « Il faut subir ! »

Authier, lui, est à son aise, ravi, les mains dans la graisse et le cambouis. Nous sommes logés, ainsi qu'un adjudant et deux margis appelés, dans une baraque Filliod, métallique, mais confortable.

Il y a déjà une quinzaine de jours que nous sommes arrivés. La vie dans ce camp n'a décidément pas le même rythme, cet incessant mouvement de recherche, de défense, d'attaque que dans les camps du djebel. Par ce fait, l'entente, tant entre les gradés qu'entre les troufions, et à plus forte raison, entre ces deux catégories, n'est pas du tout évidente du tout, à l'inverse des camps du djebel. Ici, chacun étant plus à son aise dans cette relative tranquillité, se confine dans sa propre personnalité, dans sa catégorie sociale, faisant abstraction de tout esprit d'équipe. À observer vivre ce petit monde, il me prend envie de le voir là-haut, sur les pitons, installé dans l'insécurité, dans l'attente des dangers, pour pouvoir mieux apprécier les réactions. Je suis persuadé qu'elles changeraient du tout au tout. Il y a trop de similitudes entre Oued d'Aïssi et n'importe quel centre d'instruction de métropole. D'ailleurs, autre marque flagrante de différence : lorsque les convois de ravitaillement des batteries installées, elles, dans le djebel, arrivent, on sent alors une espèce de condescendance des occupants de la BCS vis-à-vis des autres, et je comprends mieux, maintenant, pourquoi, lorsque j'étais à Ighil Bouzerou, j'entendais fréquemment des «

bandes de cons » en parlant de ceux d'Oued Aïssi, surtout quand nous n'avions pas obtenu ce dont on avait besoin... Bizarrerie des relations humaines !

Une fois n'étant pas coutume, aujourd'hui, nous sommes en opération. Oh, nous ne sommes pas allés bien loin : à vol d'oiseau, nous nous trouvons à une dizaine de kilomètres de la BCS ; nous sommes de l'autre côté de l'oued Sebaou, un peu plus au nord ; l'oued est presque à sec, à part un mince filet d'eau qui serpente difficilement entre les galets, entre Timizarh Lakdar et le ravin de Bou Souar, en bouclage, au bord d'un petit talweg. Le ratissage est encore loin. Nous avons, évidemment, inspecté les alentours immédiats le plus minutieusement possible, sans rien y trouver de suspect. Vers midi, nous sortons les boîtes de rations et cassons la croûte, à tour de rôle ; les uns surveillants pendant que les autres mangent.

Vers quatorze heures, très éloignées encore, éclatent des coups de feu : le ratissage se rapproche. Nous encerclons un petit piton rocheux où poussent difficilement quelques rares buissons épineux et rabougris. L'un d'entre nous, pris par l'envie pressante de se soulager d'un besoin très naturel, y monte s'isoler et s'y camoufler prudemment. Tout d'un coup, des buissons qu'il avait choisis, les branches s'écartent violemment : une silhouette en surgit et bondit, agile, à travers les rochers, traverse nos emplacements en courant et zigzagant, se dirigeant vers le lit de l'oued, en contrebas.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Il s'agit d'un fell, le fusil de chasse à la main et en tenue mi-civile, mi-militaire. Il dévale maintenant la pente, nous ayant dépassés. Alors ne risquant plus d'atteindre les nôtres, et il faut bien le dire, le premier instant de surprise passé, nous levons nos armes pour faire feu. Le gars qui est à côté de moi tire le premier, avec son Garant, une seule balle a fait mouche. Il reprend sa course folle, maintenant ralentie : il boite. Je hurle les sommations d'usage, car il m'est désagréable d'abattre un blessé. En réponse, il m'envoie me faire foutre, en arabe. D'une courte rafale, je l'abats.

Lorsque nous arrivons à lui, nous constatons d'abord que la balle de Garant l'a atteint en plein entre les fesses. Je ramasse son arme : un vieux fusil de chasse à canons juxtaposés et à chiens, et, surprise, il n'y a qu'un seul chien pour les deux coups ; son bossage extérieur original ayant été limé de façon à pouvoir être adapté et percuter tantôt le coup gauche et, en le déplaçant, le coup droit. Je comprends mieux pourquoi le gars n'avait pas essayé de nous tirer avant de jaillir des buissons, dérangé : il aurait eu besoin de ses deux coups simultanément sans manipulation intermédiaire, je me sens un peu ridicule de cette facile victoire : j'aurais de beaucoup, préféré que ce gus ait eu une arme automatique. Et la sensation du ridicule est encore plus forte quand on a la sensation de s'être fait avoir.

Un jeune et nouveau lieutenant vient d'être affecté à la BCS Sec, cassant même, autoritaire, il se distingue par le port d'un

monocle, d'où le surnom dont on l'a vite affublé : « le Monocle ». Notre premier contact n'a guère été évident.

Ce soir-là, nous nous trouvons tous les deux, de patrouille. Nous devons monter une embuscade sur les bords de la RN 30 A, sur une pente qui, si nous l'avions gravie, nous aurait amenés à Aguemoun et à Ighil Bouzerou. « Monocle » marche en tête, rapidement et assez peu discrètement, comme pressé d'en finir. Ce gars-là doit être un fonceur et il faut reconnaître qu'il n'a pas du tout l'air d'hésiter ou d'avoir la trouille.

Nous arrivons presque au pas de charge sur le lieu de l'embuscade. Nous nous installons. Il me garde à ses côtés, avec le radio. Juste devant nous, un peu en dessous, il fait installer l'équipe de pièce. Quand tout le monde est en place, l'attente commence.

Plus loin, en dessous de nous, il y a la route dont les sinuosités se détachent en gris clair dans la masse sombre des buissons et des arbres bordant l'oued Aïssi ; au bord de la route se dressent, telles des carcasses décharnées, des pylônes de haute tension, et puis, après la route, le ruban scintillant au clair de lune du filet d'eau qui coule dans le lit de l'oued. Une heure passe : rien ! Pourtant il me semble entendre de petits crissements métalliques, au loin, en dessous de nous, comme s'ils se propageaient depuis les bords de la route. Apparemment, le lieutenant Mozat n'entend rien. Je demande au radio de couper le bruit de fond de son 300.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Entendez-vous maintenant, mon lieutenant ? C'est plus net sauf que je ne peux préciser ni la provenance ni la direction de ce bruit.

- Je n'entends rien. vous avez des visions ou des genres d'audition extrasensorielle ?

- Mon lieutenant, je vous assure qu'il y a du bruit et donc, qu'il y a du monde là en bas. Vous l'entendez, vous autres ?

Réponse affirmative faite à voix basse par tout le monde. Le lieutenant s'obstine ; il n'entend rien. Les minutes passent. Dans le silence nocturne, juste coupé de temps en temps par des cris d'animaux, des froissements d'ailes, probablement de chouettes, persiste toujours ce lointain crissement métallique, puis, plus rien. Le calme presque absolu retombe. Quelques minutes encore de ce silence, et c'est un gigantesque et bref éclair bleu orangé qui jaillit du deuxième pylône, suivi du tracas roulant d'une violente explosion et enfin, l'écroulement du pylône, dans un bruit de ferraille qui se tord, se heurte, pendant qu'un sifflement qui n'en finit pas, nous semble-t-il, celui de l'air traversé par l'énorme armature et enfin le choc à terre, sourd et percutant à la fois, soulevant un nuage de poussière.

Le lieutenant s'est dressé, furieux ; au même moment, la pièce ouvre le feu, suivie immédiatement des armes individuelles. Pas de riposte. Pourtant, le tireur, le pourvoyeur et le chef de pièce sont affirmatifs : ils ont aperçu des silhouettes furtives et fugitives entre la route et l'oued; et moi, je les crois, car je les connais, et je sais que ceux-là ne s'affolent pas pour rien, et n'auraient pas tiré pour des prunes.

La BCS, elle, s'affole à la radio :

- Lac mobile autorité, de Lac autorité, me recevez-vous ? Parlez !

- Reçu cinq sur cinq, Lac autorité. Un pylône a sauté au loin de nous. Nous allons voir sur place.

- Bien reçu Lac Mobile. Nous restons à l'écoute. Terminé !

Gonflé, le lieutenant : loin de nous, le pylône... ? Je parierais qu'il est capable de dire aussi, pendant qu'il y est, que des taupes ont sapé la base bétonnée de la masse métallique !

Et nous allons voir sur place, et nous voyons le pylône couché, les câbles arrachés par sa chute ; il n'était pourtant pas tombé là où les saboteurs auraient pourtant bien voulu le faire se coucher : en travers de la route, par terre, sur l'asphalte, par contre, était peint un grand « FLN ». Il n'y manquait, pour achever notre déconvenue et notre humiliation, qu'un ironique « merci pour la protection ». Je ne décolère pas en considérant les barres de métal tordues et les rivets arrachés. J'évite de me trouver à côté du lieutenant pour ne pas avoir à lui dire ce que je pensais à ce moment-là.

Sur le chemin du retour, entendant des gars mettre en doute l'efficacité de l'officier, rageusement, j'attrape le plus virulent par le revers de sa veste de treillis.

- Ta gueule, tu veux bien ! N'importe qui aurait pu se taire avoir à sa place. Et d'abord, sais-tu, si nous avons été plus près, premièrement, si les Fells ne nous auraient pas tirés comme

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

des lapins ? Et s'ils ne l'avaient pas fait, qui te dit qu'ils n'avaient pas commis leur acte quelques pylônes plus loin ? Et le résultat aurait été le même !

- Mais vous étiez bien en rogne, Maréchal des Logis ?
- Oui, et alors ! Es-tu sûr que c'était contre le lieutenant ?
- Avance maintenant et fous-moi la paix ! Je déteste qu'on juge les gens de prime abord !

Je suis furieux. Je ne suis pas persuadé qu'en m'y prenant à ma façon nous ne nous serions pas fait avoir, et je le saurai jamais, probablement. Et le pire est que je suis certain que le lieutenant a tout entendu.

Deux jours plus tard, j'ai la joie de me voir désigné pour commander un contrôle routier au carrefour même de la RN 30 A et de la route d'Azazga. L'EDF va en profiter pour réparer les dégâts de l'avant-veille. Ce n'est pas que ce boulot me passionne, non, c'est simplement que je préfère être à l'extérieur plutôt que de rester dans le camp. Ma mission est de contrôler tout le trafic de la RN 30 A... Tout le trafic, c'est beaucoup dire, car peu de monde emprunte cette route peu sûre et trop propice aux embuscades.

Je m'attendais à disposer de moyens plus étendus. Je me retrouve avec un scout-car blindé, le chauffeur, un tireur de pièce FM Bar, un pourvoyeur et deux autres gars. C'est maigre, mais on se démerdera avec ça.

Sur mes directives... Pardon... mes ordres, le tireur FM restera à son poste, son arme fixée sur l'affût pivotant ; je lui fais débiller quelques chargeurs. Au moins, est-il prêt à toute éventualité et protégé par le bouclier blindé. Je fais avancer le véhicule dans l'ombre et place trois gars (un Garant et deux MAT) une cinquantaine de mètres du carrefour, derrière les eucalyptus qui bordent la RN 30. Avec le chauffeur armé d'une MAT, j'effectuerai le contrôle.

Nous nous installons dans l'attente ; j'ai des vacances radio toutes les heures avec la BCS et n'ai à rompre ce rythme imposé qu'en cas de nécessité, par exemple/ compte rendu de fouille, renseignements, etc. Nous avons tout le temps d'admirer les grands eucalyptus qui bordent la route d'Azazga et le début de la RN 30 A et, dont les troncs sont comme liés les uns aux autres par des buissons touffus de mimosas, malheureusement pas fleuris en cette saison, et dont les frondaisons folâtraient sans ordre, s'enchevêtrant et tissant une voûte de verdure au-dessus des routes.

Et nous regardons passer les véhicules sur la route d'Azazga ; ça me fait automatiquement penser aux vaches regardant passer les trains ; l'analogie est d'autant plus grande que je rumine... de sombres pensées à l'encontre de ma femme qui répond toujours aussi peu à mes lettres. Décidément, l'inaction me pèse et ne me vaut rien. Je fume cigarettes sur cigarettes, et les quarts d'heure passent sans que quelqu'un vienne troubler notre attente.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Dix heures trente. Cela fait déjà trois bonnes heures que nous sommes là, un peu comme des auto-stoppeurs. Enfin, une DS bleue s'engage sur le carrefour et, sans clignotants, tourne vers nous ; je la stoppe. Un gros type, un Européen, transpirant abondamment, en descend, gesticulant, râlant et pestant contre l'armée en général et contre nous en particulier, se lançant dans une démonstration tendant à prouver que les Métropolitains n'ont rien à foutre ici, que d'ailleurs ils ne sont pas foutus de comprendre quoique ce soit de ce pays et qu'ils sont là pour emmerder le monde ! Et pour conclure sa tirade de victime passive, il énonce des brimades militaires :

- Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis pressé, moi ! Je travaille, moi ! J'emprunte cette route tous les jours en aller-retour et jamais quelqu'un m'a emmerdé !
- Doucement, bonhomme ! Cela nous empoisonne encore davantage d'avoir à protéger, d'eux-mêmes et des Fells, des gens inconscients qui voudraient bien que cette guerre se termine, mais qui ne veulent pas en subir les conséquences et qui voudraient bien que les Fells soient anéantis, mais surtout que cela se passe sans eux. En somme, vous vous en lavez les mains ! Ponce Pilate, va ! Alors, emmerdé ou non, vos papiers et vite !
- Bon, mais alors vite !
- OK ! Vous me l'avez déjà dit.

Le gros antipathique commence à sérieusement me chauffer les oreilles et je sens que je vais le faire souffrir bien davantage s'il a le malheur que nous trouvions quelque chose d'anormal dans sa voiture. Et ce jour ne doit pas être celui de sa chance, car, mon chauffeur qui fouille rapidement l'intérieur du véhicule civil malgré les protestations du gros, en ressort et exhibe en le brandissant un Herstell 7,65 long et cinq boîtes de ses munitions. Rien que ça ! Du coup, je ne me contente plus de vérifier les papiers, je fouille systématiquement les poches du portefeuille ; il est bourré de billets ; il y en a pour cinq cent mille francs, de ce moment-là.

- Et bien mon gros, on a de gros frais ?
- Je vous emmerde !
- Pardon ? Oh, que ce n'est pas poli, ça ! Moi, à votre place, j'essaierais de me faire tout petit, de me rétrécir au maximum. Alors, c'est pour qui cette artillerie toute neuve, cette soute à munitions et ce coffre-fort portatif ? Monsieur l'Ingénieur des Pont et Chaussées ? (Je l'ai lu sur ses papiers.)
- Le pistolet, c'est pour me défendre puisque vous n'êtes pas foutus de le faire, et j'ai un permis de port d'arme. (Ça, c'est vrai, je l'ai vu). Quant à l'argent, c'est pour mes frais : restaurant et autres. Maintenant, je peux y aller ?
- Y aller... Où ça ? Non mon gars... Après, peut-être, mais pas avant que je n'aie terminé de vérifier que vous ne vous cachez pas d'autre surprise. Eh... vous autres ! Une MAT reste sur place, les deux ici ! Vous me fouillez cette bagnole : sièges, garnitures, moquette, coffre, intérieur des ailes, filtre à air et... tout ce que je risque d'ajouter à cette énumération. Au boulot,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

mais pas de casse ! Quant à vous, l'ingénieur, je vous conseille de me foutre la paix pendant ce temps-là!... Cinq boîtes de cartouches... il me faudra autre chose que vos affirmations pour que je puisse avaler que c'est pour votre consommation personnelle... et tout ce fric... pour vos petites dépenses, alors que toute personne sensée, en ces temps troubles, évite le plus possible d'en emmener trop, de peur d'avoir à le remettre au premier quêteur persuasif, croissant et étoile rouge en avant. Vous dépassez vraiment les bornes. Je vais vous dire ce que j'en pense, moi : je connais bien cette satanée route ; je sais que, fréquemment, les Fells y installent des contrôles, ce qui leur permet d'effectuer des prélèvements d'office ou de recevoir des dons bénévoles ; ils peuvent ainsi se ravitailler à bon compte. Alors vos munitions et vos beaux billets... ce ne serait pas pour eux, par hasard ?

- Vous me prenez pour qui, vous autres ?  
 - Pour ce que vous êtes : un emmerdeur, un râleur et un trouillard. Vous voulez jouer les gros bras ? Je m'en fous éperdument. Vous pourrez vous plaindre à qui vous voulez, je m'en balance. Je fais mon boulot !

Pendant cette discussion, mes gars ont vérifié de fond en comble la DS. Aucune nouvelle découverte. Je les engage à vivement tout remettre en place ; je confisque au gros ses cinq boîtes de cartouches, mais lui rends son argent.

- Voilà, la voiture de monsieur est avancée ! Monsieur peut y aller... Je ne rendrai à Monsieur ses munitions que ce soir, au

retour de Monsieur. Mais si, vous m'avez dit effectuer le trajet dans les deux sens. Donc, je vous attends là. À tout à l'heure et... attention aux mauvaises rencontres !

Le gros, furibond, fait hurler les pneus de sa voiture sur l'asphalte, et démarre en trombe, direction les Ouhadias.

Tout le restant de la journée, à part quatre ou cinq bourricots venant de Tizi Ouzou, chargés de provisions, et hormis l'ingénieur, nous n'avons rien vu passer d'autre, ni dans un sens, ni dans l'autre. Le repos ! Tant la DS que les bourricots font l'objet de brefs comptes rendus radio, en dehors des vacances.

Vers dix-sept heures, notre gros repasse. Je revérifie son portefeuille : il n'y a presque plus rien. Ça fait cher le droit de passage. Je lui rends ses boîtes de cartouches. Mais le gros ne nous tient pas quitte.

- Quand je vous dis que vous ne servez à rien et que vous ne faites pas votre boulot... J'ai été contrôlé par le FLN deux fois à l'aller et deux fois au retour !

- Sans blague ?... Et vous avez payé les quatre fois ?... Bravo ! (J'éclate de rire.) Si vous nous indiquiez où sont ces contrôles !

- Allez vous faire foutre !

- Alors là, maintenant, votre gueule ! Vos impressions sur notre efficacité, on s'en balance ! Ce n'est pas non plus avec des cocos comme vous que nous avons la preuve d'une efficace coopération. Allez, disparaissent !... Et faites gaffe ! La

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

prochaine fois que vous passez ici, attention aux contrôles français !

Il démarre en râlant. Je rends compte par radio à la BCS de la présence de deux contrôles fells sur la RN 30 A et, à ma grande surprise, on m'annonce qu'on est au courant pour un des contrôles, mais celui-là n'est pas fell, il s'agit de la Harka du secteur de Tizi Ouzou (commando composé uniquement de Musulmans se faisant passer, la plupart du temps, pour un commando rebelle), de plus, on m'ajouta que les Harkis viennent d'accrocher l'autre contrôle. Du coup, je souris en pensant au gros qui a payé, entre autres, deux fois son droit de passage à la Harka et, d'ici qu'il ait complimenté ces « braves rebelles », il est sûr d'avoir son identité agrémentée de renseignements défavorables au possible, au 2<sup>e</sup> Bureau dont dépend la Harka. Décidément, ce ne devait vraiment pas être son jour de chance !

J'ai commencé à mieux connaître la Harka le jour où nous avons été appelés en renfort pour nous attaquer à un fort détachement fell que les harkis avaient fixé sur place ; les rebelles voulaient les attaquer dans leur camp de Taoudoft, petit village au sud-ouest de Tizi Ouzou. Pendant presque deux heures, la violence de l'accrochage s'entendait à vingt kilomètres à la ronde. Ça tirait de partout, sans discontinuer. Vingt-sept Fells restèrent au tapis ce jour-là. À dix-neuf hommes, la Harka avait cloué sur place un commando d'une cinquantaine d'individus, d'accord, il nous fallut achever le

travail qui s'avérait ardu, mais quand même, il fallait le faire et, pour les Harkis, c'était monnaie courante.

Ce commando du 2<sup>e</sup> Bureau était commandé par un Maréchal des Logis chef détaché de la 2<sup>e</sup> Batterie du 2/93<sup>e</sup> RAM. C'était un Corse, vrai baroudeur qui s'était déjà farci Dien Bien Phu et avait conquis ses galons et ses décorations au feu. Un sacré bonhomme.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### X DU MOUVEMENT

Maintenant, je me sens bien installé à Oued Aïssi, dans cette vie sédentaire de quartier, je m'amuse, avec un peu de mépris, je l'avoue humblement, à constater l'affolement, la fièvre lorsqu'arrive une revue, n'importe laquelle, du moment où c'est le « matériel » qui la passe, qu'elle soit d'armement, du matériel génie ou de détail. Alors dans l'agitation fébrile qui agite tout ce petit monde, du capitaine au 2<sup>e</sup> classe, vivant en vase clos, mon flegme me voit agrémenté du surnom de « décontracté ».

C'est plus fort que moi, je ne peux cesser de comparer deux situations bien différentes : celles des gens qui crapahutent donc qui vivent dans l'insécurité permanente, et celle d'ici. Dans le djebel, il n'est pas besoin de dire deux fois à un gars de nettoyer son arme, sauf peut-être au début, quand il arrive ; la crainte de voir l'arme s'enrayer par manque d'entretien dans un face à face où la disponibilité du feu est primordiale, fait que d'eux-mêmes, tous les crapahuteurs passent de longs et fréquents moments d'entretien de ce matériel dont dépend finalement leur sécurité, leur vie. Ici, cet entretien est considéré comme une corvée. C'est la démonstration absurde que la sécurité, même relative, le confort, même minimum, sont la source d'un laisser-aller certain.

Par ailleurs, je constate que toutes les patrouilles, qu'elles soient de jour ou de nuit, empruntent toujours les mêmes itinéraires pour rejoindre, presque toujours, les mêmes objectifs. Décidément, ici, on ne peut se départir des sacro-

saintes habitudes et, à ce sujet, je trouve que les Fells sont drôlement complaisants, connaissant les itinéraires et les heures que, d'ailleurs, ils peuvent vérifier de visu, de ne pas se payer le luxe d'éliminer une patrouille de temps en temps, à moins que cette situation connue d'eux, ne les arrange.

En tout cas, lorsque c'est à mon tour de sortir en patrouille, si je vais, bien sûr, à l'objectif fixé, je n'emprunte jamais les itinéraires habituellement suivis et ce jour...

La BCS a un camp annexe situé à sept ou huit cents mètres au nord, qui sert de magasin général au régiment. Il est installé en bordure d'un petit village : Sickhou Medour, presque au bord de l'oued Sebaou. Le but fixé à ma patrouille de ce soir est de faire le tour de ce camp et du village en passant par l'oued à sec en cette période.

Nous sortons de la BCS. Au lieu de suivre la route, comme tout le monde, puis la piste de Sickhou Medour, nous longeons les barbelés de notre camp jusqu'à l'oued Aïssi dont nous suivons le cours, en nous fondant autant que possible dans l'ombre épaisse et protectrice des eucalyptus et des buissons. La lune, dans toute sa plénitude, baigne d'une clarté irréaliste, tout ce décor contrastant très nettement les ombres denses et les tâches plus claires des cailloux de l'oued ou les reflets de minces flaques d'eau stagnante.

Je marche en avant des six hommes qui composent ma patrouille ; encore une entorse au rite qui veut que le responsable soit au milieu de ses hommes ? Nous atteignons

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

sans encombre le lit de l'oued Sebaou. Nous nous abritons et nous nous camouflons du mieux possible, restant un bon moment en embuscade. Au bout d'une heure d'affût pour rien, nous repartons le long du Sebaou en profitant toujours des zones d'ombres, les abordant avec circonspection, puis les utilisant pour notre progression ; enfin, nous quittons les bords de l'oued pour remonter plein sud, droit sur Sickh Medour, non du côté du camp, comme il est procédé habituellement, mais bien sûr le village même.

Notre marche silencieuse nous amène à un croisement de pistes, au milieu duquel se dresse la fontaine du village, construction cubique assez récente dont les murs à l'enduit clair reflètent la clarté lunaire, magnifique repère dans la pénombre ; en plein jour, c'est le lieu de rassemblement des femmes et des gamins du village ; ici s'échangent toutes les informations sur la vie locale ou d'ailleurs, et tous les commentaires.

Le croisement des pistes est en contre bas du terrain sur lequel nous progressons. À cette heure de couvre-feu où l'armée peut tirer sans sommations sur tout ce qui bouge, un bizarre bruit de discussion, à peine étouffé, me parvient. Étonné, doutant de ma faculté auditive, je m'arrête, faisant signe à mes gars de s'aplatir au sol et de surveiller les alentours.

C'est bien ça : des gens discutent devant moi ; de cet espèce de brouhaha confus, je n'arrive pas à distinguer de parole nette pouvant me permettre de situer ethnologiquement les

gens qui, manifestement, ne s'en font pas du tout ; les situer sur le terrain, par contre, aucun doute : ils sont à la fontaine et, qui qu'ils soient, ils n'ont pas décelé notre approche.

Faisant signe à mes hommes de ne pas bouger et de me couvrir en cas de pépin, je m'avance en rampant, longeant les buissons, les hauts chardons et les figuiers de barbarie. J'arrive en vue de la fontaine ; en effet, face à moi, une douzaine de personnes - hommes et femmes - sont là, en train d'écouter deux gars en tenue de camouflée et la mitrailleuse Skoda en travers de la poitrine. Autant que je puisse en juger, ils ont placé des sentinelles, apparemment sans arme : deux sont du côté de Sickh ou Médour et deux autres, plus au sud en direction du camp d'Oued Aïssi, c'est-à-dire à l'endroit d'où ils auraient parfaitement pu nous repérer si nous avions suivi l'itinéraire normalement emprunté par les autres patrouilles.

Je fais signe à mes gars d'avancer en se déployant, et prélève une défensive dans ma sacoche à grenades ; je dégoupille l'engin dont je maintiens fermement la cuiller. Mes hommes s'approchent ; l'un d'eux heurte probablement son arme contre un caillou et le bruit métallique résonne étrangement et précipite l'action. Au cri de « Balek el laskars » (attention, les soldats), la réunion se disperse rapidement. J'expédie ma grenade qui va exploser à côté de la fontaine, mais ne touchant personne, du moins en ai-je l'impression. J'empoigne alors ma MAT et arrose copieusement en longues rafales semi-circulaires la dispersion des silhouettes qui

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

s'éloignent en bonds rapides et désordonnés en tous sens, pour se fondre dans la nuit protectrice qui les absorbe.

Par mon 536, j'appelle Sickhou Médour pour qu'ils foncent dans le village : rien ! Personne ne me répond, donc, personne à l'écoute ; la BCS me demande ce qui se passe. Je fais un bref compte rendu pendant que nous avançons sur le village où nous pénétrons au moment où nous y rejoint une section hâtivement rassemblée d'Oued Aïssi, section commandée par le lieutenant Mozat.

Nous répartissant la tâche, nous fouillons les mechtas en interrogeant les occupants : ces gens n'ont rien vu ni entendu ; incroyable, avec le vacarme fracassant que nous venons de faire, d'autant que la quasi-totalité de ma patrouille a entendu, comme moi, les bruits de portes violemment refermées, et a pu voir, en de brefs instants, des lueurs dans le village.

Nous retournons tous vers la fontaine et y trouvons des douilles de 9 mm et de 7,62 mm ; celles que nous trouvons au pied de la fontaine n'étant pas du même lot que celui que nous utilisons nous permettent quand même de pouvoir prouver que nous n'avons pas été les jouets d'une illusion collective ou encore que nous n'étions pas sous le coup de l'absorption de trop nombreuses bières.

Nous reprenons le chemin de la BCS. Le lieutenant marche à côté de moi. Nous ne prenons plus guère de précautions et avançons en parlant. Je lui rends compte, en entrant dans les

détails du déroulement de ma patrouille, et insiste plus particulièrement sur le fait que si j'ai pu surprendre cette réunion à la fontaine, c'est uniquement parce que je m'étais refusé de suivre les bonnes vieilles habitudes, donc, les mêmes itinéraires. À l'étonnement qu'il manifeste, je lui précise simplement que si j'ai rengagé, ce n'est pas pour me confiner dans des impressions rassurantes de sécurité et encore moins pour me laisser avoir par les gens d'en face. Il me regarde ; malgré la demi-obscureté, je distingue un sourire que, je ne sais pourquoi, je devine amusé : « OK, mon vieux, vous n'avez peut-être pas tort et toutes les fois que je le pourrai, dès qu'il y aura du grabuge, nous irons voir ça de près ensemble ! » C'est à mon tour de le regarder, mais moi, je suis étonné : je m'attendais à ce qu'il remette vertement à ma place, mais non, d'autant que j'ai senti dans sa phrase une forme amicale ; je ne peux m'empêcher de penser qu'il vaut mieux ne pas se fier à ses premières impressions : les miennes, à son encontre, étaient que j'avais affaire à un gars imbu de sa personne, autoritaire et cassant... Et bien non... J'avais tout faux ! Et... j'en suis content.

Le coup de la fontaine, je me le suis refait une seconde fois, par un autre itinéraire. Le résultat et le déroulement de l'action ont été en tous points semblables, à ceci près que le coupable du bruit révélateur de notre présence était un harki dont je me méfiais énormément, et personne, surtout pas lui, n'a pu m'enlever de l'idée qu'à la façon dont il s'y est pris pour se laisser aller à tousser au moment crucial, cela relevait du fait

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

exprès. J'en ai parlé à l'officier de renseignement du 93 : le harki est quand même resté à la BCS.

Ma femme m'écrit toujours aussi souvent, mais je m'en plains beaucoup moins. J'en ai pris mon parti, et puis cela me laisse le temps de continuer et de parfaire des études que j'avais interrompues pour manque de moyens pécuniaires et pour cause de mariage et, pour cela, je suis des cours par correspondance.

Cette guerre n'a jamais été reconnue comme telle, ne l'appelait-on pas pudiquement « opération de maintien de l'ordre » et comme toutes les guerres, celle-ci n'échappe pas à la règle commune : elle sert de prétexte à des règlements de comptes, même à l'intérieur d'une même communauté.

En fin de matinée, une patrouille partie de très bonne heure, ramène un gamin kabyle, Mohand, seul survivant de toute une famille d'exploitants agricoles dont les terres étaient à un ou deux kilomètres d'Oued Aïssi, dans une grande ferme. La nuit, ces braves gens, pas spécialement pro français, ni pro FLN non plus, ont reçu la visite d'un groupe fell. La patrouille, s'approchant des bâtiments, a pu voir qu'il y avait eu de la casse : portes enfoncées, outils jonchant le sol, tonneaux renversés, etc. Un désordre inhabituel et inquiétant. Les gars appellent : personne ne répond. Alors, le chef de patrouille prend une décision : laissant un groupe en couverture sur place, il s'avance avec les autres, circonspect et attentif, il constate, lorsqu'il pénètre dans la maison, la violence de la volonté de détruire des visiteurs nocturnes ; les parents, les

grands-parents, les frères et sœurs du gamin sont morts, tous ! Il y a du sang partout. Tous ces gens ont été sauvagement assassinés à l'arme blanche.

L'enfant effrayé, encore sous le choc, n'a dû son salut qu'à sa promptitude à s'esquiver et à sa petite taille, de se faufiler à l'intérieur d'un vieux tonneau de bois vide. Les animaux de la ferme ont été massacrés eux aussi. Seul, le gosse qui a presque tout vu et tout entendu a pu nous raconter ces lamentables faits quelques jours plus tard, avec une haine visible.

Le gamin est resté quelques semaines avec nous, à la BCS, et enfin, il a été envoyé en métropole dans un orphelinat.

Et il y a eu cet événement : réveillés en pleine nuit, vers une heure du matin, aux cris de « Alerte !... Tout le monde dehors en tenue et équipé ! » Nous nous sommes retrouvés dans la cour d'honneur, face au P.C., méfiants et interrogatifs. Rien ne s'est passé. Les uns, anxieux, scrutaient les alentours, essayant de percer la nuit aux ombres démesurées, aux reliefs sans profondeur ; d'autres interrogeaient le premier gradé qui passait. Puis, l'officier des renseignements est sorti du P.C. :

- Vous pouvez réintégrer vos chambres, mais restez prêts et équipés !

Il a crié cette phrase pour qu'elle soit bien perçue de tout le monde. Les hommes regagnent leurs bâtiments. Les quelques gradés que nous sommes, sommes restés dans la

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

cour et nous lui demandons ce qui se passe ; il répond évasivement :

- Aucune précision et sans commentaire !

Au début, nous n'avons rien compris... Après, non plus d'ailleurs ! Avec mes deux voisins de baraque Filliod, nous avons allumé un transistor et nos cigarettes. Et là, nous avons entendu, en écoutant une station de radio métropolitaine, Europe 1 pour ne pas la nommer, qu'il s'agissait ni plus ni moins que d'un putsch fomenté par des généraux, à Alger. Dans un silence, nous suivons des informations hachées, parfois contradictoires et fragmentaires. Nous nous regardons, ébahis. Mon copain adjudant a ce mot bien adapté à la circonstance :

- Eh ben... Quel pastis !

C'est en effet un vrai mélange hautement saoulant, mais difficile à avaler.

Sur un deuxième poste radio que nous allumons à la hâte sur « Radio Alger », c'est de la musique militaire et des informations qui, cette fois, nous font mieux comprendre l'étendue de l'action et ses limites : des régiments entiers font mouvement sur Alger, se ralliant aux putschistes ; pourtant, si nous comprenons bien, il n'y a qu'en Algérie que cela bouge. Et puis, sur les ondes de « Europe 1 », c'est un appel angoissé, dit sur un ton bas et fatigué, lancé par de Gaulle, invitant les troupes à rester fidèles à suivre la voie du devoir et qui donne l'ordre, si besoin en est, d'arrêter les officiers qui

dévieraient de la voie officielle. Alors là, dès le début de l'écoute de ce message, c'est le flottement : les uns se voient déjà arrêter le colonel et tous les officiers ; les autres pensent déjà à rejoindre Alger ; quant à la troisième catégorie, la plus conséquente, elle se prépare à subir. En bref, c'est la pagaille... le bordel intégral.

Pour ma part, je me sens irrité et profondément contrarié : instinctivement, ma préférence va du côté de ce qui est pour l'Algérie française. En effet, nous avons assez entendu cette antienne sur tous les tons, graves ou excités que l'Algérie resterait française... de Dunkerque à Tamanrasset, rien que la France, et pourtant, n'a-t-on pas entendu aussi parler de certains droits à l'autodétermination ? Franchement, comme beaucoup, j'ai le sentiment d'avoir été roulé dans la farine et j'en veux à ces dirigeants de tous bords, d'avant 1958 comme d'après, qui n'ont pas été fichus d'informer, de motiver la métropole et de l'intéresser à ce territoire qui lui semble si éloigné qu'elle ne veut rien en savoir.

Pourquoi les Corses ou les Bretons, sinon les Alsaciens ne demanderaient-ils pas leur indépendance, pendant qu'on y est... Eux aussi ont une identité ancestrale qui n'est pas celle de Paris.

Pourtant l'administration y est la même, et ce, de Dunkerque à Tamanrasset, bien effectivement ! Alors pourquoi l'Algérie ?... Par grandeur ?... Décadence de la France ? Mais à côté de tout ça, j'ai une certitude : je suis un soldat, donc aux ordres d'un gouvernement plébiscité par une majorité

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

envers laquelle, tout en gardant mes idées, je me dois de ne pas combattre. Tout de même, il y a là, matière à réflexion et, par là même, à hésitations ! Dans la cour où c'est presque la totalité de la BCS qui est en attente, ce sont conversations, avis, voir invectives ; il y a aussi quelques rires, un brouhaha grave et des éclats de voix. La nuit éclairée par des myriades d'étoiles et la lune, imperturbables et immuables, dominant la scène et l'enveloppent d'un cachet irréel, fascinant. J'espérais un moment comme celui-là; maintenant que ce moment est arrivé, je le redoute, ou plutôt j'en redoute les funestes conséquences, irréversibles parce que prévues à haut niveau et espérées, probablement pour pouvoir faire passer une volonté (pas forcément nationale) une idée personnelle et très particulière, celle d'un homme qui, grisé par un sauvetage, en des temps difficiles, certes, mais dont il a accepté la paternité (encore qu'en l'occurrence, les cocus ne sont plus là, sur la scène politique pour en disconvenir) a décidé de lâcher l'Algérie au mépris de la présence française, de ses investissements, tant matériels que moraux... car maintenant, et maintenant seulement, tant le doute subsistant laissait espérer le contraire, je réalise que la fin est inéluctable et proche, contraire aux aspirations légitimes de tout un peuple et la ligne de conduite définie par plusieurs gouvernements successifs : « On ne parle pas avec des rebelles » disait un certain François Mitterrand, Ministre de l'Intérieur... Et quelle était donc la juste signification d'un « je vous ai compris » grandiloquent et tonitruant sur un certain forum d'Alger ?

J'en suis là de mes réflexions, de mes hésitations, quand le colonel et son major sortent du P.C. Le calme interrogateur s'établit immédiatement. Quelqu'un lance un « rassemblement » retentissant. Lorsque chacun a pris sa place, le colonel parle et nous explique brièvement la position du 93 : la légalité, et nous donne ses ordres ; une section complète va prendre position sur la route d'Azazga, avec deux pièces de 105, au carrefour de notre route, côté Tizi Ouzou, en surveillance face à l'Est, barrant ainsi l'accès de la ville et, par là même, la direction d'Alger. La consigne est d'arrêter toutes les unités qui voudraient passer.

Voilà comment, avec « Monocle » et toute une section, je me suis retrouvé sur cette route en pleine nuit ; le lieutenant Mozat avait hâtivement, mais avec soin, choisi les gradés qui raccompagneraient, et nous, nous avons dû choisir nos hommes : un seul critère dans ses choix: des hommes sûrs et pas trop nerveux !

Les deux pièces sont en batterie sur les bas-côtés de la route, les tubes à zéro ; il n'y a plus qu'à les approvisionner et tirer ; les pruneaux sont prêts, alignés. Il m'est dévolu d'assurer la protection rapprochée de notre mini-batterie ; mes groupes sont installés en fer à cheval, évidemment ouvert du côté des tirs éventuels des 105 ; les armes collectives et individuelles sont prêtes. Le lieutenant m'appelle :

- C'est moi qui ai absolument voulu vous avoir avec moi, car je sais que je n'ai pas à craindre d'action intempestive ou instinctive de votre part... Bref, à cause de votre sang-froid et,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

disons, de votre expérience. Je ne pense pas que ce genre de travail vous plaise beaucoup. D'abord, que pensez-vous de tout ça, bien franchement ?

- Ce que j'en pense ?... J'aimerais beaucoup mieux fermer les yeux si des éléments voisins venaient à passer par là pour aller à Alger, car il me répugnerait d'avoir à tirer sur eux. Et vous, mon lieutenant, qu'en pensez-vous, même si votre opinion diffère de la mienne ?

- Et bien mon cher, nous sommes d'accord ; nous ne risquons pas d'aller à Alger en solitaire, mais je ne contrarierais en rien ceux qui veulent y aller. Et si je n'abandonnerai pas mon poste pour les suivre, je ne voudrais pas non plus avoir à ouvrir le feu sur eux. Pensez-vous pouvoir empêcher tous vos gars de tirer sur eux, le cas échéant ?

- En principe, oui, mais reste le facteur des réactions imprévues qu'il vaudrait mieux contrôler si possible.

- C'est bien ce qui m'ennuie ; je ne vois qu'une solution : faire désapprovisionner toutes les armes de la troupe, mais que chacun soit prêt à se défendre, autant que possible sur notre ordre !

Tout le monde s'installe tant bien que mal dans l'attente imprégnée de la fraîcheur nocturne. Les conversations vont bon train. Je reste, pour l'instant, au côté du lieutenant. Nous restons silencieux, chacun confronté à ses propres pensées. Nous fumons cigarette sur cigarette, le lieutenant relève la tête, me regarde en face et me dit :

- Je vais vous avouer une chose, mon vieux : je suis persuadé que, maintenant, tout est foutu pour nous ; dans quelques mois, vous verrez que nous allons laisser le terrain aux Fells !

- Nous verrons, mon lieutenant, à moins que vous ne préfériez ne pas voir cette échéance et ses conséquences ?

- En effet, mon cher, je ne veux pas assister à ça ; c'est peut-être une forme de lâcheté, que cet abandon, mais je pressens que la fin de l'Algérie Française ne sera pas sans douleur ni éclats, et je veux rester libre de mon engagement ou de mon désengagement ; et vous, que comptez-vous faire ?

- De toute façon, je resterai jusqu'au bout, quoiqu'il arrive... Je n'ai absolument pas envie de retrouver la métropole... Pourtant, je ne vois pas comment je pourrai faire autrement si on laisse ce pays au FLN...

- Écoutez !

Un immense et profond bourdonnement s'élève et s'amplifie, accompagné d'un cliquetis métallique caractéristique de chenilles : des chars ! Le lieutenant a une brève hésitation :

- Les chefs des pièces, faites approvisionner ; n'ouvrez le feu qu'à mon ordre !

Il fait encore nuit. Nous allumons les phares de GMC dont les faisceaux convergent ainsi que nous le voulions en disposant les véhicules ; la route en face de nous est bien éclairée. Émergeant de l'obscurité, les masses grondantes, énormes et menaçantes, leur canon et armes automatiques braqués sur

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

nous, stoppent dans la lueur aveuglante des phares. La scène a quelque chose d'irréel, d'inquiétant, qui nous prend à la gorge, ainsi que la poussière soulevée par les chars ; la lumière crue semblant aspirer la fumée des échappements et la poussière agrandit et déforme cette vision que nous avons, a priori des arrivants.

Du premier char, une voix tonitruante s'élève :

- Laissez-nous passer !

Le lieutenant, d'une démarche nonchalante, s'approche du lourd véhicule et entame la discussion avec le chef du premier char qui semble être un chef d'escadron. Lentement, j'ai reculé dans une zone d'ombre et m'avise de la proximité d'un de mes gars armé d'une carabine US M1 dont je m'empare. Je me saisis de son chargeur que j'engage et vise derechef la tête de l'officier sur la tourelle du char, j'arme lentement et attends. Notre lieutenant revient vers nous. Je rends la carabine que je désarme au préalable... un tantinet soulagé quand même, d'autant que je réalise que j'aurais tiré quand même, le cas échéant.

Le lieutenant arrive vers nous :

- Dégagez le côté droit de la route sur dix mètres environ ! Je fais reculer mes gars. Les chars sortent de la route et passent dans le couloir ainsi libre. Ils s'éloignent.

D'autres convois se présentent. Re discussion et même itinéraire. À chaque passage, ce sont des « hurrahs ! » Nous

nous sentons tous soulagés d'un énorme poids : celui d'une écrasante responsabilité. Le lieutenant me fait alors remarquer que tous les convois sont passés à l'entrée de Tizi Ouzou gardée par des CRS et a cette conclusion :

- Nous aurions eu l'air fin, si nous, nous les avions stoppés.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon quand nous recevons l'ordre de ramasser nos billes et de rejoindre la BCS. Toute la journée, nous restons en alerte et suivons à la radio le déroulement des événements. Développement rapide : la métropole ne veut pas de changement : que l'Algérie aille vers une indépendance « autodéterminée »?

De toute façon, le guide tout puissant n'a-t-il pas mis en route l'Europe ? Alors, l'Algérie, bien qu'encore française et n'étant pas en Europe, mais en Afrique, n'a rien à voir avec ce grand projet de super-commerce, de superbénéfice... et puis il faut abandonner toute notion de colonisation, même si l'Algérie est formée de départements français, alors que la France risque de perdre, entre autres, du pétrole, ce qui n'est pas prouvé puisque les Algériens nous doivent tout. Ils ne nous empêcheront pas de le prospector en toute quiétude, voyons... donc, la France n'a rien à perdre de laisser filer l'Algérie vers le bloc arabo marxiste.

Le putsch s'est rapidement terminé. Il a pourtant bien failli aboutir.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### XI DÉCISION

J'ai tenu parole, celle que j'ai donnée à Grenoble au capitaine Le Marrée : j'ai passé mon certificat interarmes (CIA) dont le stage s'est déroulé dans la banlieue algéroise, tantôt à Maison Carrée, tantôt à Fort de l'Eau au centre d'instruction des troupes d'Outre Mer. Je m'en suis sorti haut la main : j'avoue même avoir pris la durée du stage comme autant de vacances.

Au terme de ce stage, j'ai regagné Oued Aïssi et réintégré un magasin tout neuf : bâtiment en dur, à usage exclusif de stockage, plus fonctionnel que le vieux garage et son fouillis.

Pendant mon absence, de nouveaux sous-offs sont arrivés ; par contre, d'autres sont partis, dont le chef comptable, non remplacé... Et à qui a-t-on pensé pour le remplacement, hein ? Du jour au lendemain, me voilà avec une tâche administrative de plus sur les bras ; moi qui déteste ça et qui voulais crapahuter ! J'ai la pénible impression d'être lésé, brimé et de me retrouver sur une voie de garage. Première déconvenue : le lieutenant Mozat est parti ; deuxième déconvenue : ma femme s'occupe toujours autant de savoir si j'existe ou non ; avec elle, rapprochement ou éloignement, le résultat est le même ; en prime, mes parents qui ont tenu à l'héberger me font savoir qu'ils en ont marre... Je m'en fous complètement. Vie privée ou vie militaire, dans les deux cas, je me sens en complexe d'inutilité.

Cette nuit, je suis de garde ; pour moi, ici, il s'agit d'une vraie corvée : d'abord, la plupart des sentinelles sont démotivées,

et ensuite, il faut reconnaître qu'il se passe rarement quelque chose d'intéressant.

Les heures passent, monotones. Pour tuer le temps, j'essaie de bouquiner, mais je n'arrive pas à me concentrer sur le texte, de temps à autre, je vais m'asseoir sur la murette devant le poste et fume quelques cigarettes en buvant une bière.

Vingt-trois heures quinze, l'heure de la ronde. Je m'équipe de ma MAT, de mes chargeurs, sors du poste et m'enfonce dans l'ombre de la nuit qui paraît encore plus noire hors du halo des lampes. Je passe entre les GMC immobiles et arrive vers le mirador, non loin de la soute à munitions. Je hèle discrètement la sentinelle, pas de réponse ; je réitère mon appel pour rien ! J'empoigne l'échelle de bois et commence à en gravir les barreaux. Au fur et à mesure de mon ascension, je perçois de plus en plus distinctement des ronflements réguliers : le gus est en train de roupiller en toute quiétude ! J'arrive à la plate-forme et jette un regard circulaire : la sentinelle est là, assise, le menton sur les genoux, son Garant est coincé sur les jambes et quand même maintenu par une main molle. J'attrape l'endormi par le col, sans ménagement et le redresse d'une main pendant que l'autre part en un violent aller-retour sur sa figure. Chancelant, le gars se redresse, cherche son arme que j'ai repoussée du pied.

- Dis donc, mon salaud, tu ne t'en fais pas trop ! N'importe qui à ma place aurait pu grimper comme je l'ai fait, et au lieu de te balancer des baffes, aurait pu tout aussi facilement, avec moins de bruit et un effet plus définitif, te planter un poignard

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

entre les épaules, et, depuis là, aurait pu faire sauter la soute à munitions.

Tu n'aurais même pas eu à fermer les yeux sur cette action, cela aurait déjà été fait avant. Et dire que tu es là pour assurer la tranquillité de tes copains qui pensent pouvoir roupiller en toute sécurité puisque tu es là pour veiller... tu parles ! Je te jure que si j'y arrive, je te fais muter dans le djebel. Là, tu prendras vraiment conscience du rôle de la sentinelle éveillée et prête à toute agression ! En attendant, ramasse ton arme !

- Mais, Maréchal des Logis...

- Ta gueule ! Tu n'as aucune explication à me donner ! D'ailleurs, je n'en veux pas !

Furieux, maintenant je descends les degrés de l'échelle, j'entends le bruit d'une culasse armée, juste au-dessus de moi. Je lève la tête : le gars est là, me dominant, le canon de son arme en direction de ma tête ; si jamais il appuie sur la détente, je n'aurai pas besoin de regarder où je mettrai les pieds pour arriver au sol ! Je remonte les échelons, lentement et posément, surveillant ses gestes et la crispation de sa main que je devine blanchie sous la tension en le regardant droit dans ses yeux fous. Il a un geste de recul, se met à trembler et chiale éperdument. Il ne manquait plus que ça ! Cette fois-ci, je reprends ma descente et continue ma ronde.

À ce moment-là, un peu plus au nord, éclatent quelques rafales sèches, courtes et rageuses ; puis le calme revient.

Je reviens au poste et m'installe à la petite table à tout faire : bureau, repas, bar (des bouteilles diverses sont discrètement cachées sous une vieille couverture), jeux de cartes et de dames, lecture... et j'essaie de bouquiner, mais l'attention n'y est pas. Depuis quelques jours, et, maintenant plus précise et plus tenace, une question se pose à moi : où puis-je bien me faire muter ? Ce lancinant et déconcertant sentiment d'inutilité et de passivité me travaille sans cesse : j'ai un peu cette impression frustrante que l'on peut avoir dans un cauchemar : on court, on court pour attraper quelque chose et cette chose va plus vite que nous, s'éloigne sans que Ton ne l'atteigne jamais ; on pédale dans le vide !

La sonnerie grêle du téléphone de campagne sur la table retentit, me taisant sursauter et me tirant de mes sombres pensées :

- Allô, poste de police.

- Oui, ici chef de poste, j'écoute.

- Ici l'officier de permanence... Dans un moment, environ une vingtaine de minutes, vous allez avoir du monde qui va se présenter à la porte nord... Il s'agit de la Harka du secteur. Vous vérifierez et laisserez entrer. Vous les connaissez ?

- Oui mon capitaine.

- Bien, alors, pas de problème. Faites attention ! Terminé !

Je sors dans la nuit et vais prévenir une à une les sentinelles, demandant à celle des munitions, l'endormi, et celle de la

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

guérite de la route, de me couvrir lorsque je serai à la barrière en rouleaux de barbelés, puis je vais réveiller mon brigadier de relève que j'installe au téléphone.

Je me dirige jusqu'à l'ombre des grands eucalyptus qui bordent la route vers la « porte » de barbelés, m'y arrête et m'adosse à un tronc ; j'attends, silencieux et attentif. Des yeux, je fouille l'obscurité face à moi. Mon regard balayant les zones d'ombre, je cherche à deviner l'arrivée discrète de nos visiteurs.

Il y a déjà un bon quart d'heure que je suis là, quand, enfin, je perçois un mouvement sur le bas-côté gauche de la route, puis un autre à droite ; des silhouettes souples et silencieuses avancent. Je les distingue de plus en plus nettement ; alors, je leur énonce à voix basse et feutrée les sommations ; la réponse arrive sur le même ton :

- Harka du secteur !

Leur sous-off, le corse, arrive à la barrière et se fait reconnaître : je tire le rouleau de barbelés, dégageant un étroit passage ne laissant passer qu'un seul individu à la fois, ce qui me permet de les « vérifier » tous. Un à un, les Harkis passent devant moi, les uns silencieux, les autres en plaisantant. L'un d'entre eux pousse devant lui, sans ménagement, une femme kabyle. Lorsqu'ils sont tous passés, je referme soigneusement le rouleau de barbelés et les accompagne jusqu'au poste de police.

Le Corse et moi pénétrons dans le local éclairé, dont la lueur de l'ampoule nous fait cligner des yeux ; je connaissais un peu ce chef de la 2<sup>e</sup> Batterie du 93. Il a été détaché à un commando et puis, toujours détaché du 93, il a pris la tête de la Harka du secteur au décès de son précédent chef, un Kabyle tué au combat, donc « mort pour la France ». Je domine de vingt-cinq centimètres le mètre soixante-cinq de cet homme qui déteste a priori les grands. Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à ça.

Au téléphone, nous appelons l'officier de renseignement qui arrive rapidement quoiqu'encore passablement endormi. Le Corse lui demande de flanquer la femme en taule.

La porte de la cellule refermée sur la jeune femme, le Corse nous explique pourquoi il nous amène cette Kabyle : la Harka était entrée dans le village de Sickhou Medour après avoir simulé bruyamment un violent accrochage dans l'oued Sebaou et, se faisant passer pour un groupe FLN ayant subi des pertes, avait demandé aux habitants d'héberger les deux blessés dont les plaies maquillées à grand renfort de mercurochrome et d'un peu de concentré de tomates dont l'effet saisissant est garanti par la nuit; les habitants s'étaient empressés de les conduire à la mechta de la jeune femme qui, en fait, servait d'agent de liaison au FLN. Sans précaution, ne flairant rien de suspect puisqu'elle avait à faire à des Kabyles, elle les avait guidés jusqu'à une cache bien camouflée et installée au bord de l'oued, dans une petite grotte. C'est en y pénétrant, après avoir allumé une torche

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

électrique, qu'elle s'était rendu compte que l'équipement, surtout les armes et les pataugas, ne correspondait pas à l'apparence des groupes FLN ni à leur hétéroclisme. Elle venait, trop tard, de réaliser l'étendue de sa méprise ; elle avait alors essayé de s'enfuir, mais, vite maîtrisée puis ligotée, elle avait eu à subir un premier interrogatoire et... bien d'autres choses. Elle avait alors avoué sa fonction au sein du FLN, localisé des cadres et donné toutes sortes de renseignements.

Après avoir bu quelques bières et discuté avec nous, les Harkis et leur chef sont repartis comme ils étaient venus : à pied, silencieusement. L'ombre nocturne les a absorbés, silhouettes fantomatiques se fondant dans l'obscurité.

Vers trois heures du matin, je me couche. Même pas le temps de dormir réellement, des cris et des appels au secours en français par une voix de femme me font sursauter ; rapidement, je me lève, me saisis de ma MAT et me précipite vers les cellules ; la sienne est ouverte ; un de mes gars de garde est là, devant elle, en une attitude sans équivoque possible quant à ses intentions, la braguette ouverte. Il lui court après et veut lui sauter dessus, obscène et vitupérant furieusement ; il a pris les clés des cellules sur la table. J'arrive d'un bond derrière lui et lui enfonce violemment le canon de ma MAT dans les côtes.

- Salopard ! Files ou je te descends. Va m'attendre au poste, vite, et... n'en bouges surtout pas !

- Mais... je voulais...

- Je sais : tu voulais ! Mais voilà, elle, elle ne veut pas et tu n'as pas compris pourquoi ?... Les Harkis, eux aussi, ont voulu et... ils l'ont tous fait ! Alors, toi, en prime ?... Fumier ! Allez, ouste !

Écœuré, je referme la porte de la cellule et garde les clés dans ma poche. On ne sait jamais, des fois qu'il existe d'autres sadiques...

Je peux enfin terminer ma nuit tranquillement. Quelle nuit ! Et dire que, n'aimant pas filer des rapports à mes gars, je sais d'avance que, tant l'endormi que pour le sadique, cela restera entre nous ; de toute façon, je sais que leur sanction, ils l'ont eue, et à chaud, par la trouille que je leur ai administrée : le premier en a eu une crise de nerfs et le second, lui, la vraie frousse, car il s'est rendu compte que sur le coup, je l'aurais bel et bien descendu, et moi aussi, j'en suis persuadé : je l'aurais fait, à la moindre velléité de sa part, de vouloir continuer.

Les jours ont passé dans l'uniformité des habitudes et, tout le monde sachant que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité »... donc évidemment, je m'ennuie !

L'adjudant de batterie m'appelle :

- Aujourd'hui, c'est votre tour : ce soir, vous êtes de patrouille. Objectif : la briqueterie d'Abid Chamlel ; vous vous y mettez en embuscade ; le DOP, à l'huilerie en face perd trop de

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

prisonniers qui s'enfuient et il faut essayer de voir ce qui se passe ; vous prendrez six ou huit gars avec vous. Départ à vingt et une heures trente. Pas de questions ?

- Non... ou plutôt si : pas de limitation de manœuvre ?
- Non !
- OK, c'est bon !

Je choisis six gars que je préviens illico ; cela suffira, car je ne pense pas que le FLN se risque à couvrir l'évasion de quelques-uns de ses gars, quitte à les récupérer plus loin.

Le DOP est un détachement du 2<sup>e</sup> Bureau formé de quelques Harkis encadrés par des Européens, pour beaucoup des Pieds Noirs; cette unité est cantonnée dans une huilerie désaffectée au bord de la route Tizi Ouzou-Tighzert sur Mer, à quelques centaines de mètres du croisement de la route d'Azazga.

Juste après le repas du soir, le capitaine me fait appeler :

- Thenon, combien avez-vous prévu de gars pour votre patrouille ?
- Six, mon capitaine.
- Ce n'est pas assez ! Doublez le nombre et ne prenez que des MAT avec un seul fusil lance-grenades, je vais avec vous !

Et merde ! Moi qui me faisais une joie de sortir ce soir et, peut-être, d'avoir un peu de mouvement. Je l'ai dans l'os ! Et en

plus, dépendre de quelqu'un... Pouvait ne pas aller se coucher celui-là, non ? Quatorze personnes, dont le vieux et moi, ça risque de faire du bruit ou sinon de faire que nous ne passions pas inaperçus... Et puis, rien que des MAT, si on monte bien l'embuscade à la briqueterie, nous serons au maximum à deux cents mètres de l'huilerie ou des lieux possibles de passage d'éventuels fuyards. Décidément, je ne comprendrai jamais cette façon rigide qu'ont certains gradés de faire de la contre-guérilla.

Nous allons partir. Je vérifie l'équipement des gars, les aligne et les présente au capitaine qui arrive. Celui-ci les inspecte à son tour puis s'adressant à moi :

- Vous marcherez en serre-file, mais vous garderez un gars derrière vous ! Avez-vous votre 536 ?
- Oui mon capitaine.
- OK, on y va !

Quelle poisse ! En serre-file... Moi qui marche toujours devant. Mortifié, je prends ma place et nous partons. Ainsi que je l'avais prévu, nous empruntons la route, mais non pas de part et d'autre de la chaussée, en gardant des distances, de façon à pouvoir se couvrir les uns et les autres, mais bel et bien d'un seul côté, à même l'asphalte, d'une marche rapide, ne laissant aucun temps à l'observation. Le capitaine marche, évidemment, au milieu de la colonne, la lune éclaire notre avance ; la vue porte loin; le hic est que cette situation est également valable pour les autres, s'il y en a : ils peuvent nous

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

voir venir de loin, et même nous entendre, car notre marche rapide n'est pas exempte de bruits divers, bruits de pas, de cailloux dans lesquels des pieds buttent des brindilles cassées. De ma position, je peux voir les hommes de tête et arrive même à les reconnaître. Irrité, j'ai l'impression que le bruit que nous faisons est décuplé, ce qui n'est pas, d'ailleurs, qu'une simple impression. Le silence nocturne qui nous entoure amplifie les sons. Je sens que les gars ne sont pas rassurés du tout. Gare aux gestes nerveux, irréfléchis et incontrôlés, le capitaine, cavalier dans l'âme, doit se sentir bien au-dessus des biffins et, le fait de marcher doit le rebuter.

Nous arrivons vers notre but. En tous les cas, nous sommes en face du DOP dont je distingue nettement les bâtiments à quelques centaines de mètres de nous, ainsi que la piste complètement à découvert et un remblai qui joint le camp à la route où nous avançons, et sur cette piste, je perçois un mouvement à ras du sol et peux enfin distinguer cinq formes semblant se déplacer en un mouvement de reptation.

Je sais que si je préviens le capitaine par radio, les cinq lascars m'entendront et disparaîtront. Silencieusement, je me précipite sur le gars qui me précède, lui touche l'épaule :

- Fais gaffe, continue ta progression ; moi, je m'arrête là avec le serre-file. Il y a du mouvement, là, à droite ; préviens les autres discrètement et, attention en cas de grabuge ! Vu ?

Avec le serre-file, nous nous arrêtons en position de tir à genoux, chacun derrière un tronc d'eucalyptus, je lui désigne

des formes sur la piste ; il les a déjà vues. Je n'ai pas besoin d'insister, car les formes se redressent à cet instant, bondissant dans notre direction et sont encore à une cinquantaine de mètres quand mon compagnon ouvre le feu ; du coup, je suis obligé d'appuyer sur la détente de mon PM, en courtes rafales. Les fells se dispersent ; l'un d'entre eux, touché, s'écroule puis se redresse péniblement et court plus difficilement, trop tard, ils ont disparu dans la haie de figuiers de barbarie.

Le gros de la patrouille revient vers nous. J'étais tellement sûr de mon coup que, maintenant qu'il est loupé, je me sens envahi d'un sentiment de culpabilité. Je suis persuadé que mon action n'aurait été justifiée, aux yeux du capitaine, qu'avec des cadavres au tapis et ce n'est pas le cas. Aussi, quand l'officier arrive à côté de moi en m'incendiant, j'encaisse sans broncher ; par contre, quand il va jusqu'à dire que nous avons tiré sur des illusions, je lui demande de venir avec moi et lui montre les traces de sang laissées par le gars blessé, en allumant, au mépris de toute prudence, ma torche.

Nous retournons à la BCS. Le capitaine n'a pas digéré et moi non plus. Je sais qu'au tournant, il me garde un chien de sa chienne, mais je m'en fous : s'il n'avait pas été là, cela ne se serait pas passé comme ça ; il n'avait qu'à regarder, lui aussi, sur la piste quand il en est passé à côté sans rien voir !

Le retour se passe comme l'aller : au pas de charge. J'ai presque envie que nous tombions dans une embuscade,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

d'autant que nous reprenons le même itinéraire ; nous arrivons à Oued Aïssi, entiers et sans incident.

Et le train train quotidien continue, monotone travail de la journée, garde ou permanence la nuit, copieuses libations au mess ou au réfectoire le samedi après-midi ou le dimanche. De temps en temps, le cinéma aux armées vient nous passer un film ; là encore, ce loisir est beaucoup plus fréquent ici que dans les postes du djebel. Nous nous installons dehors si le temps le permet et, aux passages un peu lassants du film, si on lève notre regard désespéré aux cieux, on peut y voir, au milieu des myriades d'étoiles, gardiennes habituelles de la nuit, une étoile plus grosse et plus brillante, se déplaçant lentement et tranchant sur la fixité des autres, apparaissant et disparaissant à intervalles réguliers : un Spoutnik !

Au camp, je suis toujours partagé entre mes occupations de fourrier, là, il y a quand même des revues, du matériel à distribuer ou à recevoir et ma fonction de chef comptable. Ce n'est que paperasse, toujours paperasse et encore paperasse ! Pas marrant du tout, tout ça ! Faire les effectifs journaliers pour la répartition des parts aux cuisines, prévoir, le cas échéant, les rations de combat, préparer le paiement du prêt franc, préparer le courrier à la lecture du capitaine, le courrier à taper et mettre à la signature... Je suis ligoté et ficelé par la paperasse. Je suis coincé, cerné et envahi ! Mais à quelque chose, parfois, malheur peut être bon ! Pourquoi pas ?

Le vaguemestre vient de me déposer sur mon bureau le courrier de l'unité. Machinalement, d'autant qu'aujourd'hui, je ne suis pas en forme, je tire les enveloppes que j'ouvre, puis les notes de service et j'enregistre le tout ; en jetant un bref coup d'œil sur chaque note, avant de les classer dans la chemise « signature » et c'est là que se produit le déclic : une note de la ZEA (Zone Est Algéroise) donc du général ; voyons, voyons ! « Objet : fournir dans les plus brefs délais, état des grades, caporaux-chefs, sergents ou sergents-chefs volontaires pour servir à l'encadrement de la Harka du secteur de Tizi Ouzou. Les intéressés devront être robustes et aptes au commandement, très bons tireurs, ayant fait preuve de courage, d'endurance et de sang-froid. Faire parvenir réponses pour le... terme de rigueur, etc. »

C'en est plus qu'il ne m'en faut pour qu'aussitôt mon imagination galopante fasse un tour rapide des possibilités offertes pour le « Mouvement », l'aventure et des chances que je peux avoir de figurer en bonne et due place dans la longue liste probable des nombreux volontaires, car je suis persuadé que le général n'aura que l'embarras du choix, et je sens que mes chances d'être choisi sont minces.

Je repose la note de service à plat sur mon bureau et me lève. Mon regard passe au-delà de la baie vitrée ouverte qui aère et éclaire la pièce et donne sur la cour d'honneur. J'allume une cigarette et me retourne, car le silence s'est établi : le secrétaire s'est arrêté de taper sur la vieille « Underwood » et son regard interrogateur va de la note à ma personne.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Je sens qu'il me faut opérer un rétablissement d'urgence avec atterrissage en catastrophe, avant que cet ahuri ne me pose des questions idiotes.

- Allez au magasin et dites à Herreira qu'il prépare les fiches d'inventaire du matériel optique ! Vérifiez avec lui que tout est à jour ! Fissa !

Le gus se lève, me regarde puis sort ; je sens qu'il n'est pas tout à fait dupe.

Qu'est-ce que je vais faire ? Est-ce que cela vaut le coup que je pose ma candidature ? Est-ce que j'ai seulement l'ombre d'une chance de la voir aboutir ? Est-ce que seulement le capitaine d'abord, et le colon ensuite, ne vont pas y apposer leur veto avant de la transmettre ?

En parallèle à ces questions se superpose ma vie sédentaire d'ici ; mon tempérament qui admet difficilement les tâches militaires est plus tourné vers l'activité du soleil : celui qui agit. Je me sens soldat, mais pas du tout militaire. Quant à la vie privée, ce n'est pas le fait d'être marié avec une femme qui s'en fiche éperdument, ni celui d'être bientôt père qui vont me retenir.

Le secrétaire revient, pose sur mon bureau les fiches d'inventaire que je lui avais demandées et se remet à son travail, sans un mot, mais non sans jeter, de temps en temps, un bref regard sur moi qui me trouve toujours debout devant la fenêtre.

Je me rassois, allume posément une autre cigarette, reprends la note de service, la remets à l'endroit et marque dans la marge : « MDL Thenon ». Ma décision est prise, quoiqu'il arrive, il ne me reste plus qu'à la défendre !

J'insère la note dans la rubrique ZEA du classeur destiné à la signature du capitaine ; je vais la déposer sur son bureau en face du mien, de l'autre côté du couloir ; l'officier est absent. J'essaie de m'imaginer ce qu'il va faire quand il va prendre connaissance du courrier. Je réintègre mon bureau, mais ne tiens pas en place ; mon excitation et mon impatience me font déjà entrevoir les pentes du djebel, les petits villages semblant si calmes et les autochtones si méfiants.

Une porte claque dans le couloir. Je sais que le capitaine est arrivé dans son bureau. Une minute à peine après son arrivée, mon téléphone sonne ; c'est lui ; il m'appelle ; je m'y attendais ; je savais que dès qu'il aurait le papier entre les mains, cela ne traînerait pas. J'entre dans son bureau et me mets au garde à vous. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il fulmine déjà :

- Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Vous allez retirer ça !

- Non mon capitaine ! J'ai pesé le pour et le contre : ma décision est prise et est irrévocable ; je maintiens ma demande !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- D'abord, cela ne marchera jamais, et je vais vous dire pourquoi : il y aura tellement de postulants que votre candidature passera inaperçue !

- Qui n'essaie rien n'a rien, mon capitaine et je persiste. De toute façon, je vais préparer l'état demandé et attendre deux jours au cas où d'autres gradés voudraient se faire inscrire à la BCS, mais je vous le présenterai, mon nom en tête, à votre signature, mon capitaine.

- Et moi, je vous dis que cela ne passera pas ! Vous verrez que, lorsque le colonel l'aura devant lui pour décision avant de transmettre l'état en question, il refusera que vous y figuriez !

- Tant pis, mon capitaine.

- Ça va ! Disposez !

Je sors d'un pas décidé. Deux jours plus tard, n'ayant aucune autre candidature à rajouter, je remets le dossier complet sur le bureau du capitaine, avec la mienne : la seule !

Le temps que le colonel l'ait sur son bureau, c'est-à-dire environ deux heures plus tard, et me voilà appelé au P.C. chez le Chef de Corps. Celui-ci me demande le pourquoi et le comment de ma décision : je la lui explique par le détail. Il hoche la tête, l'air pas tellement convaincu, me semble-t-il, et me laisse partir. J'apprendrai plus tard qu'il avait fait transmettre l'état des quatre batteries en l'ayant simplement

signé sans y apposer d'avis favorable ou défavorable, et que, sur les quatre batteries, il n'y avait qu'un volontaire : moi !

Les jours passent ; une semaine, puis deux et même trois. Je désespère d'avoir un jour une quelconque réponse. Pourtant, celle-ci arrive, nette de la ZEA : je devrai rejoindre la Harka le 5 octobre 1961. J'ai donc eu gain de cause. Le pire est que le général commandant la zone n'a même pas eu l'embarras du choix : sur l'ensemble des régiments, il n'a eu devant lui, qu'une seule candidature : la mienne. Un seul volontaire sur plusieurs centaines de sous-offs... ?

Ce que je ne savais pas et que je ne pouvais pas prévoir, c'est que je n'avais devant moi que six mois de crapahut avec la Harka, c'est-à-dire jusqu'au cessez-le-feu, le 18 mars 1962 à minuit !

Autre chose que je ne savais pas encore, c'est que deux officiers et plusieurs sous-offs y avaient laissé leurs nerfs, à la tête de cette Harka. Parmi eux, il y a même eu un rapatriement sanitaire et, pour les autres, une démission de la fonction.

Mon histoire pourrait presque s'arrêter là, et pourtant... il s'en est passé des choses durant ces six mois et même au-delà ! Après le décès au combat de son premier chef, un caporal-chef kabyle, Bélaïd Rahim, seul le Corse Jean-Paul Muglioni avait tenu le coup, mais il avait besoin, maintenant, d'un second ; et, pour son second, je suis le premier et le seul !

Bye la BCS... pas le 2/93<sup>e</sup> RAM puisque j'en serai détaché auprès du 121<sup>e</sup> RI, support de la Harka.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### XII LA HARKA

4 octobre 1961. Il y a un quart d'heure, déjà, que j'ai balancé mon barda dans le caisson du GMC blindé de la Harka ; les deux véhicules du commando, le GMC et un 6 x 6 sont stationnés an bord du trottoir, entre le bureau de la place et l'Hôtel Koller. Les deux chauffeurs, rigolards, supputent mes chances de rester à la Harka et essaient de deviner combien de temps j'y tiendrai. Il faut dire qu'avec la réputation de cette unité à « bouffer » du sous-off, ils peuvent se permettre d'émettre des doutes sur mes possibilités de longévité, sauf qu'ils ne me connaissaient pas.

Le Corse est un gars qui a fait l'Indochine où il a gagné tous ses galons et sa médaille militaire au feu. Assez contesté par tous les gradés de la zone pour lesquels il passe pour un « rouleur de première », sans doute à cause de la tenue camouflée et son ton cassant qui lui sert (je m'en suis aperçu les jours suivants) à masquer un manque d'instruction qui le gêne. C'est un homme de petite taille. Son mètre soixante-cinq va être confronté à mes vingt-cinq centimètres de plus ; il est toujours en mouvement et toujours en train de parler, même un peu vantard alors que sa réputation n'en a pas besoin et il adore être écouté. C'est un homme dont le courage frise l'inconscience ; en plus, il a un foutu caractère et il paraît que rester à ses côtés exige une certaine dose de patience, d'autorité et de diplomatie ; si on ajoute qu'il faut s'imposer par une bonne dose de courage pour qu'il daigne vous considérer comme potable... Les chauffeurs n'ont peut-être pas tort de se demander combien de temps je tiendrai.

En attendant, j'ai beau regarder de partout, je ne vois pas un seul des Harkis ou leur chef arriver. Devant moi, au milieu de la place, la pendule de la mairie égrène les minutes. J'avoue que je suis un tout petit peu impatient : il est déjà dix-sept heures. Alors le temps de rejoindre le camp de la Harka dans le djebel, il fera déjà nuit et je ne me vois pas, ou mal, m'installer à la lueur d'une bougie, car je me doute bien qu'il n'y a sûrement pas d'électricité.

Enfin, le Corse arrive et je l'entends donner des ordres bruyamment aux chauffeurs, je m'approche et me présente. Il lève la tête et me dit :

- Et merde ! Ils n'auraient pas pu m'en dégoter un petit plus petit !

Et il m'explique ce qu'il attend de moi : le seconder efficacement. Nous entrons au bar de l'hôtel Koller pour faire plus ample connaissance.

Et... je me suis quand même installé à la lueur fumeuse d'une bougie ; moi qui pourtant, pensais pouvoir arriver de jour.

Le lendemain matin : exercice de tir. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que ce tir n'était pas prévu à l'origine. Alors ? Alors, je suis pratiquement certain que Jean-Paul a monté ce truc-là, rien que pour me tester. Il va être servi. Il fait d'abord passer les harkis pour tirer sur des bouteilles vides. Je me sens obligé de montrer à deux d'entre eux comment s'y prendre pour faire mouche, d'abord en prenant une bonne position et, ensuite, en tenant leur arme correctement. C'est

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

mon tour : à chaque courte rafale, j'expédie les bouteilles restantes. Un des Harkis, Areski, mais « charlot » pour tout le monde, me défie alors :

- Sergent, avec ton pistolet seulement, tu crois que tu peux toucher cette bouteille que je vais lancer, pendant qu'elle est en l'air ?

Après une courte hésitation et après avoir vérifié qu'il y avait bien une balle dans le canon et ôté le cran de sûreté, je lui crie :

- Lances !

Il s'exécute ; je tire, et la bouteille vole en éclats. J'avoue que je suis le premier surpris. J'ai mis trois mois et pas mal de cartouches pour arriver à toucher sûrement toutes les bouteilles !

Le soir même, nous marchons sur une piste sinueuse qui épouse le contour de la crête. Nous sommes partis à vingt heures de Beni Douala et, déjà, il fait nuit, mais cette nuit kabyle inondée de la clarté lunaire qui grandit les ombres, épaissit le volume des arbres et des buissons et allonge les formes des cactus de leurs bras tentaculaires. Devant nous, à environ six cents mètres, des formes cubiques plus claires : les maisons d'Ait Mesbah. Jean-Paul marche en tête de la section. N'était l'insécurité permanente que recèlent les moindres replis du terrain, ce serait agréable de marcher dans la semi-tiédeur de la nuit pleine de bruissements d'oiseaux

endormis et des feuilles tremblant au souffle caressant de la brise venue de la mer, pas très éloignée. Et, tout compte fait... c'est agréable.

Muglioni, les yeux sans cesse en mouvement, sa seule oreille valide analysant les bruits, poursuit sa progression.

À l'arrière, Bellalem, serre-file, suit, inquiet, tendu et pas du tout à son aise ; ses mains crispées sur sa Thompson sont moites, les articulations douloureuses. Cela fait un moment qu'il a l'impression qu'un des autres harkis est resté derrière lui. Doucement, il appelle. Une rafale courte et rageuse lui répond. Le charme est rompu par le crépitement des armes automatiques, les explosions sourdes et puissantes des grenades à fusil ; l'enfer se déchaîne. Les balles traçantes, en longues traînées lumineuses, plongent dans l'espace et traversent la nuit qui les absorbe, tandis que de minces traits de feu qui s'épanouissent en corolles de petits parachutes montent dans le ciel : des fusées éclairantes qui inondent d'une lumière bleuâtre et dansante un espace de sol enfermé dans un mur obscur.

L'agitation s'apaise, les coups de feu s'espacent et une sorte de silence s'établit ; puis, les appels des hommes qui se cherchent et, enfin, il y a une espèce de brouhaha excité, presque joyeux. Le rayon lumineux d'une torche électrique, puis d'une autre, et d'autres encore, percent l'obscurité, balayent le terrain en s'accrochant sur les masses sombres, basses et immobiles des petits buissons, sautant de l'une à l'autre et, enfin, découvrant un corps étendu qui, brusquement

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

s'anime et plonge dans la nuit qui l'enveloppe, le recouvre et le protège. Une longue rafale de MAT le cherche, sans résultat apparent ; l'homme, par sa surprenante manœuvre, a réussi à s'enfuir, nous laissant seulement, pour l'identifier, que sa canne faite d'une solide branche toute sculptée au couteau et sa casquette camouflée.

Mohou Ali, le sergent harki, exulte : cette canne et cette casquette... sont celles de Jean-Claude, adjudant FLN, bizarrement surnommé ainsi en raison, probablement, de sa filiation. Son père était Kabyle et, paraît-il, sa mère était européenne.

Les torches électriques s'éteignent une à une, recréant l'ombre. Nous nous regroupons et reprenons notre progression vers Aït Mesbab en utilisant et surveillant le terrain. Nous atteignons les premières maisons du village, indifférentes à notre raffut et à notre arrivée. Tout y est calme ; pas un bruit, pas une ébauche de mouvement.

De l'ombre des maisons, de l'angle des murs, des crêtes des toits, rien ne vient troubler ce silence et, pourtant, en progressant à travers les ruelles étroites, nous nous attendons à tout et sommes certains d'être surveillés.

Jean-Paul et moi, nous nous partageons la harka et prenons chacun nos dispositions pour nous installer dans deux maisons entourées d'une cour, facile à défendre, pour y terminer la nuit.

Le lendemain, en fin de matinée, nous sommes rentrés à Taoudoft, notre camp, le temps d'une brève toilette et nous avons repris la route en direction de Tizi Ouzou : les Harkis doivent se réapprovisionner pour leur famille. Muglioni nous a fixé rendez-vous à vingt et une heures devant le bureau de la place.

J'ai flâné dans la ville que je connaissais assez mal et, en plus, je n'avais rien à y foutre ; m'envoyer une rafale de Pils des Grandes Brasseries d'Alger ou... quoi ? J'ai été étonné : Areski, surnommé « Charlot » parce qu'il est le comique de la Harka, me suivait à une cinquantaine de mètres, le doigt sur la détente de sa MAT. J'ai fait celui qui n'avait rien vu et ai continué à déambuler, désœuvré, analysant le grouillement de la foule kabyle, colorée et affairée : enfants piaillards, femmes voilées et chargées de commissions, hommes avec les mains vides, l'air grave, marchant lentement et discutant. Et « Charlot », toujours derrière moi, assure ma « protection », et, je le devine, il en sera toujours de même dorénavant.

Vingt et une heures. Nous nous rassemblons autour du GMC blindé et du 6x6 ; les Harkis s'y installent petit à petit. Jean-Paul trépigne. Il y a deux ou trois attardés et ils vont encore arriver bourrés. En effet, ils arrivent en zigzaguant, évidemment. Le Corse est vert de rage ; il en attrape un par le col et par le fond du pantalon et le propulse sur le plancher du 6 x 6, puis il vient vers moi :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Grand, je reste en ville ce soir. Tu rentres à Taoudoft avec les Harkis. Fais gaffe ! Tu connais le croisement de la piste de Bou Inoun ?

- Mmm.

- Juste après, il y a de grands eucalyptus à gauche de la route, sur la petite crête, et là, il y a souvent du monde pour nous attendre. Ne te laisse pas avoir ! Bonne chance !

Avec nos deux véhicules, nous quittons la place de la mairie. Le bruit de nos moteurs, amplifié par la unit, se répercute contre le mur des maisons qui bordent encore la route de Mechstras et raisonne étrangement dans la cabine du GMC blindé où j'ai pris la place de Jean-Paul. J'ai prévenu les gars : à l'endroit où les deux véhicules devront ralentir dans le virage où il y a le croisement, nous sauterons en marche ; seuls, les chauffeurs et deux Harkis continueront à rouler.

Nous laissons sur notre gauche la masse sombre, par-dessus les murs plus clairs, des pins et des ifs du cimetière européen, puis, sortis complètement de l'agglomération, les deux véhicules roulent plus rapidement, tous feux éteints, sous la clarté lunaire qui laisse apparaître un paysage nu, sans buissons. Face à nous, les collines de Bou Inoun et d'Aït Mansour, et plus proches, les eucalyptus du croisement des pistes. Double débrayage et le chauffeur, à côté de moi, rétrograde. Le 6 x 6 aussi réduit son allure, le tout, comme d'habitude, sauf que... je me mets debout sur le marchepied puis saute, continue sur ma lancée et me retourne ; les autres

sautent aussi, à leur tour, silencieusement ; les silhouettes se fondent dans l'ombre des eucalyptus et des petits oliviers.

À ma droite, Djabeur gravit la petite pente, le doigt sur la détente de son AA52 ; à gauche, « Charlot » avance prudemment, en essayant de saisir un quelconque mouvement clans l'ombre épaissie par le feuillage des grands eucalyptus. Moi, je surveille la progression des gars, attentif à leur allure. Inconsciemment, je les analyse et les catalogue, je sais déjà sur lesquels je peux compter et ceux dont je dois me méfier franchement.

Djabeur et Charlot s'arrêtent en même temps ; je les sens tendus. Le premier, alors que je me penche vers lui pour lui demander ce qu'il a vu, d'un geste du menton, il m'indique qu'« ils » sont là, devant nous. D'ailleurs, immédiatement, le calme nocturne est déchiré par le crépitement des armes automatiques, et tout de suite, deux fusées éclairantes montent dans le ciel en un jaillissement de lumière dansante qui éclaire la colline d'une lueur bleuâtre et blafarde qui détache en ombres chinoises ceux d'en face qui décrochent et disparaissent dans le mur noir de la nuit qui, derrière eux, se referme, complice discret.

Me doutant que notre petite fiesta a dû créer la perturbation à au moins dix bornes à la ronde, j'ouvre mon 536 et, dominant de peu le grésillement du bruit de fond, une voix appelle :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Lampant rose, Lampant rose de Lacretelle ! Lampant rose de Lacretelle... Répondez !
- Lampant rose écoute... À vous, parlez !
- Lampant rose de Lacretelle, que se passe-t-il ?
- Lacretelle de Lampant rose, juste une discussion avec un comité d'accueil au croisement.
- Lampant rose... En avez-vous eu ?
- Que dalle Lacretelle !
- Merde ! Je vous avais prévenu, grand ! Terminé !

Et là, je comprends que c'était Jean-Paul, mon interlocuteur. Je crois bien qu'il n'a pas dû digérer d'avoir loupé les festivités, qu'il me rend responsable d'un échec et je sais par avance que nous allons nous engueuler d'ici peu.

Ce qui devait arriver... arriva. Nous nous sommes engueulés, mais le plus marrant de l'histoire c'est que quand nous en avons eu terminé, d'abord nous avons bu une bière et ensuite il m'a parlé de l'analogie entre le paysage de sa Corse natale et celui d'ici. Nous avons discuté un bon moment et j'ai senti que ce gars-là m'avait adopté comme copain de boulot, mais qu'il y mettait, peut-être pas du respect, non, mais une forme de camaraderie dont je ne n'attendais pas si vite de sa part. Nous nous sommes souvent engueulés depuis, tant qu'il est resté à la Harka.

Un jour, nous étions partis en patrouille à la suite d'un renseignement : des gens de l'ALN devaient se réunir dans une ferme à la bordure ouest d'AïnHallouf, la partie haute de

Tizi Ouzou. Jean-Paul a pris avec lui une moitié de notre section et est monté directement vers la ferme, à charge pour moi de couvrir leur avance avec mes gars dont toujours Djabeur et son AA52 et Charlot. À la jumelle, je suis la progression du Corse et de ses hommes ; tout à coup, ils s'arrêtent et je vois Muglioni lever sa MAT ; je regarde dans l'axe de son tir possible et aperçois un fell sortir de la ferme en gesticulant ; Jean-Paul, à une centaine de mètres, ouvre le feu... Trop loin. Une dizaine d'affreux se précipitent hors de la mechta et prennent notre direction. Les hommes du Corse ouvrent à leur tour le feu, mais, par ce fait, leurs tirs se rapprochent de plus en plus de notre position. Pour éviter une catastrophe qui devient de plus en plus inévitable, j'ordonne à Djabeur d'ouvrir le feu avec son AA52 et à Ammoura, un tireur lance-grenades d'arroser la course des fells. Eh bien, nous aussi les avons loupés. Une fois nos deux groupes réunis, je ne peux m'empêcher de passer ma rogne sur mon copain :

- Jean-Paul, qu'est-ce qui t'a pris de tirer un gars à une telle distance ?

- D'abord, si tu veux râler, tu m'appelles chef, OK ? Ensuite, ce gars nous avait vus, donc nous n'avions plus de précautions à prendre.

- Ouais ! Et après, tu savais où nous étions, alors pourquoi as-tu laissé tout ton groupe flinguer dans notre direction ? Si vous n'aviez pas agi comme des couillons inconscients, nous aurions pu laisser approcher les fells et les aligner. Alors, pourquoi ces conneries ?

- Tu m'emmerdes ! C'est moi le chef. Alors ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Alors... ne me refais plus jamais ça !

Nous sommes enfin rentrés à Taoudoft. Mohou Ali, le sergent harki m'invite à venir déjeuner chez lui. Je n'ai jamais mangé un aussi bon couscous. Chez lui, en dehors de ses enfants et de sa femme, il y avait une très jeune fille jouant avec un gamin, encore presque bébé... un an et demi. Un petit blond rieur. Mohou Ali qui avait suivi mon regard me dit :

- C'est la femme de Rahim, le sergent qui est mort. Tu l'as connu ?

- Pas personnellement, non, mais j'en ai entendu parler, mais je ne savais pas qu'il était marié. Elle est toute jeune, et l'enfant alors ?

- C'est Mohand, leur enfant.

- Mais attends... Elle a quel âge ?

- Elle doit avoir douze ans.

- Hein ?... Mais...

- Ne sois pas étonné ! Tu sais, chez nous, c'est la coutume. Les filles sont mariées très jeunes.

- Quand même...

Décidément, dans ce sacré pays, j'en apprenais tous les jours. Pourtant, j'avais entendu parler de ces coutumes, mais il est dur de comprendre ça. Mohou Ali m'a expliqué que le 2<sup>e</sup> Bureau avait fait le nécessaire et que Yamina avait donc été déclarée veuve de guerre. De plus, j'ai appris en même temps que le 2<sup>e</sup> Bureau avait tout fait pour faciliter ce mariage qui a été célébré tout ce qu'il y avait de plus légalement à la mairie

de Tizi Ouzou ; ce qui était moins légal, c'est que vu l'âge réel de la jeune femme, il avait fait trafiquer la date de naissance, la vieillissant de cinq ans afin de ne pas avoir à demander l'autorisation du Président de la République, ce qui aurait amené des questions embarrassantes. Le mari s'était fait descendre six mois après le mariage.

Pendant que nous parlions, Mohou Ali et moi, la jeune femme n'avait jamais levé les yeux une seule fois vers nous. Si j'avais pu savoir à ce moment-là que, non seulement elle comprenait parfaitement notre conversation, mais qu'en plus elle était la seule femme de tout le camp, donc de toutes les familles de Harkis à parler français... Mohou Ali m'a même appris que Jean-Paul avait eu des vues sur elle, mais que les Harkis s'y étaient opposés. Tiens donc ! C'e petit cachottier s'était bien gardé de me parler de ça.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

### XIII CHEF DE LA HARKA

Ichiardiouene ou Fellah. Nous revenons d'une opération « renseignements exploitation » immédiate. Nous nous arrêtons un instant dans ce village que nous connaissons tous, ayant aperçu des gars de la SAS de Beni Douala.

Une petite place au milieu du village est ombragée par un immense eucalyptus séculaire. Le sergent-chef qui commande le détachement de moghaznis, sachant que nous allions passer par là, nous attend. Nous le rejoignons, Jean-Paul et moi. Le Corse questionne :

- Que faites-vous ici ?
- On nous a dit qu'il y avait une cache dans cette mechta, là devant.

Curieux, Muglioni pénètre dans le carré d'ombre formé par la porte de la mechta en question et va surveiller de près les fouilles. Je lui fais remarquer qu'il ferait bien de prendre avec lui deux de nos Harkis, au moins comme gardes du corps. Le Corse, furieux que j'ose lui donner un conseil, hausse les épaules et, en marmonnant, va se pencher sur les petits tas de terre que font les moghaznis en creusant.

Moi, je reste dehors ; la recherche d'une cache, en piochant systématiquement une surface d'une dizaine de mètres carrés, sans même avoir la certitude d'atteindre le but prévu, ne m'emballé absolument pas ; personnellement, j'emploierais d'autres moyens : de l'explosif à l'embuscade, en passant par des chiens. OK, mais creuser à la pioche

modèle réduit... Je surveille les Harkis dont ceux que j'ai placés en sentinelles et les allées et venues des gens du village, devant même intervenir pour que deux Harkis foutent la paix à une jeune femme qui passe, une cruche sur l'épaule.

Et puis, quand même, pour voir où ils sont, je jette un coup d'oeil dans la mechta transformée en taupinière géante. Le temps que mon oeil s'accoutume à la pénombre, et j'aperçois un gigantesque chantier au-dessus duquel plane de la poussière en suspension. Il n'y a qu'un des « S.A.S men » qui creuse, et il n'y met guère d'énergie. Ils n'ont encore rien trouvé.

J'allume une JOB, pensif et narquois à la fois et, après un regard vers le Corse, je ressors sans un mot. J'aime mieux crever de chaud à l'extérieur que bouffer de la poussière pour rien.

Derrière le gros eucalyptus, un civil en bleu de travail vient de déboucher sur la piste ; il a une hésitation brève, à notre vue, mais qui ne m'échappe pas, puis se décide et avance, la tête baissée, ralentissant le rythme de sa marche. Je le laisse arriver à ma hauteur et, au moment où il va me dépasser, je l'interpelle ; il ébauche un mouvement rapide de fuite. Le bruit sec et métallique de la culasse de ma MAT que j'arme le retient.

- Papiers !
- Pas papiers ici...

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

L'homme doit avoir la quarantaine ; son visage est blanc, d'un blanc maladif ; il a sûrement dû oublier de travailler au soleil ; ses yeux durs vont et viennent, inspectant les alentours ; parfois y passe une lueur inquiète ; le gars, visiblement, n'est pas à son aise. Je l'interroge encore :

- Tu habites ici ?
- Oui.
- Où ?
- Là-haut.
- Ton nom ?...
- Tu ne veux pas répondre ?
- OK ! Allez, entre là-dedans en entendant qu'on t'embarque ! Tu te rendras utile en creusant, au moins !

Je passe l'homme dans la mechta, lui mets la petite pioche dans les mains et lui donne l'ordre de creuser ; j'explique à Jean-Paul la situation.

- Tu as bien fait ! me dit-il.

Je vais m'adosser au chambranle de la porte, surveillant tantôt la rue, tantôt l'intérieur.

Deux sous-offs de la S.A.S. et Jean-Paul discutent ferme. L'homme, penche, creuse presque à leurs pieds. Brusquement, il se redresse, la pioche levée au bout de ses deux bras, au-dessus de la tête des trois sous-offs qui n'ont

pas encore réagi. Sans une hésitation, l'anonyme vise Jean-Paul qui, instinctivement, a un léger mouvement, ce qui fait que le tranchant de l'outil, au lieu de l'atteindre au sommet du crâne, retombe sur l'oreille qu'il fend. Le Corse a un hurlement de douleur et de rage, puis il s'immobilise et s'écroule, assommé. L'homme essaie de fuir et passe devant moi. Je le bloque d'un coup de rangers sur l'abdomen ; il s'écroule ; je le fais se redresser en lui enfonçant le canon de ma MAT dans les côtes. Tout cela s'est passé en un rien de temps... en moins de dix secondes probablement.

Jean-Paul se redresse en titubant ; il a un long regard vers le civil, regard chargé de haine et de douleur ; tout le côté droit de son visage est couvert de sang ; un morceau d'oreille pend... son oreille valide; il s'approche lentement de son agresseur, le regard rivé sur lui, la mâchoire serrée puis il lève son MP 40, le pointe vers la tête de l'homme et hurle:

- Fumier ! Salopard de Fell de merde ! Fils de putain ! Tu vas crever !

Je me précipite pour essayer d'éviter l'inévitable ; d'une force décuplée par la rage, Jean-Paul me repousse violemment et une longue rafale crépite, s'éternise et meurt en un claquement sec de la culasse. Tout le chargeur y est passé. Le civil est encore debout ; ses bras raidis en un spasme essaient d'étreindre la figure qui a subi tous les impacts des balles tirées à bout portant. Le corps sans vie, un moment semble hésiter, se recroqueville, s'affaisse puis s'écroule en un glissement sans fin.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Sans la moindre retenue pour sa blessure, j'attrape Jean-Paul encore furieux et le secoue :

- T'es con ou quoi ? Tu as descendu ce type, alors ça t'arrange ta feuille de chou ? Abruti va ! Ce type-là, sans papiers, on aurait pu l'interroger et je te jure qu'il en aurait eu des choses à nous raconter ! Pense donc un peu, si tu en es capable ! Un type qui te vise, toi, alors que vous étiez trois, qui s'en prend donc directement à toi, probablement en toute connaissance de cause ! T'es content de toi ?... Ton oreille est recollée ?

- Dis donc, grand !... C'est pas toi qui as mal, c'est moi et ça, ça se paie tout de suite... Rien à regretter !

- C'est toi qui le dis, du con !... Je te comprends, mais ne t'excuse pas pour autant !

Or, un quart d'heure plus tard, au moment où Jean-Paul embarque dans une ambulance, le radio nous rend compte que le 2<sup>e</sup> Bureau du secteur nous prévient que nous avons eu probablement affaire à un adjudant fell en perm de convalescence chez lui. De quoi botter le cul du Corse... Enfin, ce qui est fait...

Avec les Harkis, nous redescendons à Taoudoft après avoir accompagné les gars de la S.A.S. à Beni Douala, sans avoir trouvé de cache qui, d'ailleurs, n'existait pas.

Deux jours ont passé. Jean-Paul a été conduit à l'hôpital Mustapha à Alger pour se faire réparer son oreille. Le radio

vient à ma chambre me dire que le capitaine du 2<sup>e</sup> Bureau m'attend au bordj à Tizi Ouzou.

Je fais préparer nos deux camions et nous fonçons au rendez-vous, le capitaine est pressé :

- Vous connaissez bien Ichiardiouene on Fellah, pas besoin de s'étendre là-dessus. En deux mots, voilà ce dont il s'agit : depuis deux jours, dès que la nuit tombe, le poste reçoit deux ou trois grenades dans la cour ; tout le monde est sur le qui-vive, et pourtant, rien à faire pour y éviter ; vu la position du poste, c'est dur à comprendre et à avaler.

- En effet mon capitaine, on ne peut avoir accès au poste que par la piste, tout le reste étant perché sur une falaise abrupte... Or, à moins qu'on leur balance des grenades à fusil depuis le piton ou encore depuis le village, c'est quand même un peu trop loin de l'entrée du camp pour ça.

- Non, il s'agit de défensives DF 35 balancées à la main... De toute façon, vous grimpez là-haut et faites le nécessaire. C'est tout. Pas de questions ?

- Combien de temps me donnez-vous ?

- Ce qu'il vous faudra, mais faites vite, d'autant qu'au poste, c'est la grande trouille ; de plus, l'aspirant qui commande le poste est un appelé tout frais des E.O.R.

- Bien mon capitaine ! Nous partons, le temps de prendre ce qu'il nous faut à Taoudoft.

- OK ! Bonne chance !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous arrivons au poste ; vite fait, je regarde ma montre : dix heures vingt-cinq. Nous avons donc fait vite pour arriver à Ichiardiouene, donc nous avons le temps !

J'appelle Mohou Ali qui, du coup, est mon adjoint ; à part les deux chauffeurs qui ne participent jamais aux opérations, sauf pour nous transporter, nous ne sommes plus que deux Européens : le radio, un appelé volontaire et moi.

- Mohou Ali, veille à ce que les gars s'installent sans faire de bordel, mais qu'ils soient toujours prêts à décoller !

- Oui chef ! Mais dis-moi : qu'est-ce qu'on est venu foutre ici ?

- Je te le dirai après avoir vu les gradés du camp ! Et, je vais les voir au mess, sauf que je n'y trouve, a priori, que le jeune aspirant.

- Bonjour mon lieutenant ! C'est donc vous qui commandez le poste ?

- Oui, et je vous remercie d'avoir fait vite.

- Il n'y a vraiment pas de quoi ! Nous étions disponibles. Dites-moi... les grenades... vous avez une idée là-dessus ?

- Non, je ne vois pas comment cela peut se faire.

- Vous avez combien de sentinelles de nuit ?

- Quatre... Deux à l'entrée, dans le petit blockhaus, et deux à l'ouest, au-dessus du précipice.

- Les grenades tombent où ?

- À la porte du P.C. vingt mètres environ de l'entrée.

- Qui prépare les tours de garde ?

- Le sergent-chef, là, à côté.

- Voulez-vous me l'appeler ?

Quelques secondes plus tard, un jeune chef fait son entrée, je passe tout de suite aux questions :

- Dites-moi... Avant-hier au soir, qui était de garde ?

- À l'ouest, deux Européens, et à l'entrée, deux Musulmans.

- Sans blague ?...

- Oui, nos Musulmans parlent trop mal le français; il n'y a qu'entre eux qu'ils peuvent se comprendre.

- Ouais, moi aussi, je les comprends : ils s'arrangent toujours pour n'être qu'entre eux. Dites-moi... Vos Musulmans, c'est quoi au juste ?... Pas des Harkis... Arabes ou Kabyles ?

- Non, ce sont des appelés, tous arabes.

- Mmm !... Autrement dit, des insoumis pour la plupart si je comprends bien ?

- C'est ça.

- OK, Messieurs. Vous allez vite faire un rapport au commandant du quartier de Beni Douala en lui demandant de muter et de disperser tous ces gens et de vous les remplacer illico. Ce sont ces gars-là qui vous emmerdent. Amenez-moi les quatre soldats qui étaient de garde au moment des explosions de grenades. Au fait, combien avez-vous de Musulmans ?

- Dix-huit.

- Sur combien d'effectif total en hommes de troupe ?

- Sur trente-deux.

- Plus de la moitié, hein ? Bravo, mon lieutenant, je crois bien qu'on vous a gâté en vous collant ici, devant le fait accompli.

- Ouais ! Chef, amenez-nous les quatre gars !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Après avoir interrogé les quatre mousquetaires, je renvoie les deux Européens à leurs occupations et garde avec nous les deux Musulmans. Une fois faites les vérifications sur les trois soirs d'arrosage aux grenades, deux autres Musulmans sont incriminés directement. Les quatre Arabes, je les fais mettre au trou jusqu'à plus amples informations, mais ça, ça regarde dorénavant, le PC de Beni Douala.

- Dites-moi mon lieutenant... Ne pensez-vous pas qu'ils puissent être de mèche avec des civils du village ?

Beni Douala.

- ...

- Dame, ils ne vous ont pas gratifié de leurs oeufs simplement pour s'amuser... On n'est quand même pas à Pâques ! Que les fellis viennent au village, ça, on le sait, et on sait que ce camp les gêne. Pour aujourd'hui, personne ne sort ou n'entre dans le poste, même pour y demander des papiers ; les civils qui en voudront attendront demain, s'ils en veulent toujours. En attendant, je vais prendre quelques-uns de mes gars avec moi et nous allons filer à Taguemount Oukerrouch, en nous faisant bien remarquer... Comme ça, tout le monde croira que cette nuit nous allons travailler au bénéfice de cet autre camp.

- Mais, ce soir, « ils » vont nous attendre sur la piste.

- J'y compte bien !

- Mais...

- Du moment où l'on s'y attend, lieutenant, il ne s'agit plus d'une surprise.

- Et alors ?

- Et alors... c'est eux qui seront surpris !

Un quart d'heure plus tard, dans le 6x6, avec quatre Harkis, nous roulons sur la piste de Taguemount Oukerrach. En y arrivant, le temps de discuter de tout et de rien, de siffler deux ou trois boîtes de bière et quand même de dire au chef de poste, un lieutenant, de faire gaffe ce soir et de faire préparer ostensiblement le maximum de monde disponible, nous repartons avec, pour faire plus vrai, un minimum de précautions.

Il fait nuit. Il y a une heure environ passée en discussion, à laquelle d'ailleurs participait une jeune institutrice (je me demande bien à quoi « on » avait pensé en la reléguant dans cette galère), que nous avons fini de manger.

Maintenant, silencieusement, les Harkis qui n'ont pas compris ce que je veux faire, et moi en tête, nous nous glissons hors du camp par la grande porte (il n'y en a pas d'autres), comme tout le monde, et avançons, toujours silencieusement quand même, sur la piste claire. Quelles belles cibles nous faisons ! Les Harkis commencent à se demander si je n'ai pas pris un violent coup de soleil. Deux cents mètres de cette progression, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous atteignons le premier virage de la piste, je l'ai vérifié en passant dans la journée jusqu'à l'endroit où nous sommes complètement défilés de la vue des gens, s'il y en a, se trouvant sur le piton.

D'un signe bref, je fais se plaquer tout le monde sur le bord de la piste, du côté du piton, et moi, toujours en tête, nous avançons encore plus silencieusement si possible et surtout,

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

plus lentement et plus précautionneusement. Areshi marche à côté de moi ; d'un geste brusque, je cloue mon caporal au sol. Devant nous, à une dizaine de mètres, il m'a semblé voir deux têtes se courber, l'espace d'une fraction de seconde. Derrière nous, les autres se sont arrêtés et retiennent leur souffle. Le doigt crisper sur la détente, j'attends. Tout d'un coup, les deux têtes qui ont du s'approcher de nous émergent d'un bosquet et se découpent en ombres chinoises sur le clair-obscur du ciel. D'une seule pression de ma main sur la crosse du MP 40 que Jean-Paul m'a légué, l'index raidit sur la détente, j'expédie une courte rafale sur les deux apparitions qui, curieusement, comme à la foire, s'abattent sur le côté. C'est alors le déchaînement, le grand feu d'artifice et je me demande, l'espace d'un instant, ce que nous serions devenus si nous étions restés sur la piste. Au-dessus de nous, gênée par les rochers, heureusement d'ailleurs, une pièce, probablement une MG 42, arrose copieusement la piste. Sautant jusqu'à Ahmed, un des deux lance-grenades, je lui désigne l'emplacement et, à sa deuxième « patate », la pièce s'arrête brusquement. Par contre, en face de nous, à deux cents mètres environ, une autre pièce, à cadence plus lente (un 24 x 29 ?) commence à asperger les environs d'une pluie de ferraille. C'est le mortier de Taguemount Oukerrouch que j'ai joint par radio, qui la déloge, non sans m'avoir prévenu que nous avons un vrai comité d'accueil à l'étage en dessous, c'est-à-dire dans l'oued en contre bas de la piste, oued que je m'empresse de faire illuminer par fusées et grenades éclairantes interposées, et arroser de grenades.

Petit à petit, les coups des autres s'espacent, se raréfient et enfin s'arrêtent. L'accrochage a duré à peine cinq minutes pendant lesquelles nous avons illuminé les lieux et expédié à peu près toute notre ferraille. Nous n'étions que dix-neuf en tout, et eux, d'après les spectateurs des deux postes qui nous tenaient au courant par radio, environ une quarantaine... moins quelques-uns probablement maintenant, mais je juge peu opportun de traîner sur les lieux pour vérifier les dégâts, et donne l'ordre de rejoindre, illico, Ichiardiouene. Demain, au grand jour, nous irons sur place essayer de découvrir des résultats, des traces...

Huit heures du matin. Avec tous mes gars qui ont pris soin de réapprovisionner leurs chargeurs et de nettoyer leur arme, nous avançons sur les lieux de nos exploits nocturnes. Des traces... nous en trouvons... Même de sang... là où étaient les deux guetteurs que j'ai tirés... mais on pouvait voir qu'ils avaient pu se traîner. De la ferraille... nous en trouvons... de quoi faire le bonheur d'un brocanteur... mais pas de macchabée ! Vers la crête d'où la deuxième pièce nous arrosait, un vol de corbeau tournoie, s'élevant et s'abattant. Nous avançons dans cette direction et y trouvons deux corps ensanglantés, sans armes, sans chaussures, sans papiers et à peine camouflés dans une amorce de grotte.

Onze heures. Après être passés à Ichiardiouène récupérer nos véhicules, nous arrivons à Béni Douala, accompagnant les Musulmans insoumis, dont les quatre prisonniers, et nous replongeons vers la plaine de Tizi Ouzou où nous atteignons

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

le bordj et où je peux rendre compte de notre mission au capitaine, vaguement amusé ; pourquoi ? Oh et puis je m'en fous, et je prends congé, mais...

- Eh, ne partez pas si vile !

- Oui mon capitaine ?

- Bon, écoutez... Nous allons lâcher Taoudoft au grand complet. Vous vous installerez à la Cité évolutive à Tizi Ouzou même, vous connaissez ?

- Oui mon capitaine... Celle que les fli... pardon, la Gendarmerie Mobile occupait.

- C'est cela même. Déménagement, vendredi prochain. Vous aurez quinze véhicules dont les deux vôtres ; les treize autres auront une remorque. Il s'agit de ceux du train.

- Compris mon capitaine.

- Attention à la répartition des logements... Ne lésez personne, sinon vous aurez des problèmes plein les bras. D'autre part, il vous faudra garder un logement pour Muglioni qui revient, mais en convalescence... Quant à vous, je vous conseille d'en prendre un pour vous et le radio et vous garderez à portée de main tout le matériel.

- Compris mon capitaine.

- C'est tout ! Vous pouvez disposer !

Nous sommes en novembre 1961 et j'en suis encore à me demander pourquoi nous abandonnons Taoudoft, dont l'importance stratégique est certaine, alors que d'autres postes, dans le djebel, sont également abandonnés ou vont l'être incessamment... Et puis, il y a des bruits qui courent : il

n'y a plus beaucoup de fells (dixit le 2<sup>e</sup> Bureau)... La guerre va probablement bientôt se terminer ; mais des bruits, il y en a toujours eu, plus contradictoires les uns que les autres, et, je n'aime pas ça du tout ! On dirait presque, avec ces abandons, que nous participons à une fuite en avant, pour ne pas dire carrément une fuite !

Sur ces considérations pas encore désabusées, les opérations et le train-train quotidien continuent. Talah Atman ! La nuit est déjà tombée, noire et glaciale avec un début de chute de neige. Le vent coupant nous gifle le visage et son sifflement couvre le brui de notre marche rapide, sur les cailloux de la piste. Nous ne risquons donc pas trop qu'on puisse nous entendre, d'abord pare ce qu'avec ces intempéries ; il ne doit pas y avoir beaucoup de monde dehors, et ensuite, avec ce vacarme ambiant très naturel on ne risque guère un repérage inopiné. La neige, en gros flocons, tombe en virevoltant et s'amasse, molle et très peu homogène. C'est cette blancheur qui, peu à peu, s'amasse et qui, par contre, va devenir dangereuse pour nous. Mais nous approchons du village que traverse une ligne de haute tension qui, chose bizarre, est sous tension malgré de multiples tentatives de sabotage. Dans les ruelles du village, rien ne bouge.

Nous avançons en scrutant les murs, les toits et les portes surtout. J'ai décidé que nous allions nous cantonner, pour cette nuit, dans le village. Il y a là une maison à étage qui fera

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

bien notre affaire. Le balcon du premier, bien protégé et facile d'accès, est un mirador tout trouvé.

Pendant que je surveille les alentours, Saadi ouvre la porte qui donne sur la petite cour ; il la pousse violemment du pied et, le canon de sa Thompson en avant, il se lance dans l'obscurité qui l'engloutit. Khaoudji le suit, quelques secondes après et se précipite sur la porte de la maison ; même technique éruptive ; tout est OK ; nous suivons. Je fais monter Djabeur et son AA 52 sur le balcon et laisse Saadi à la porte de la cour refermée. Nous dérangeons sans vergogne les femmes, seules à occuper la maison ; nous leur faisons nous préparer du café et nous nous installons.

À ce moment, une longue rafale de Thompson et, tout de suite après, l'AA 52 ouvre le feu. Ammoura qui s'est précipité dans la cour, son lance-grenades à la main, expédie une anti personnelle à l'extérieur, en direction de la piste... du moins presque. La grenade percute les fils de haute tension et explose dans un gigantesque éclair irisé. J'arrive à la porte de la cour et je m'adresse à Saadi :

- Qu'y a-t-il ?

- Trois fells... Ils ont voulu entrer... J'ai tiré !

Et voilà ! Trompés par le bruit du vent, par la pénombre et mouillés par la neige, bref pressés de se mettre l'abri, les fells, peu habitués à être dérangés ici, et, surtout n'y ayant jamais vu un comité d'accueil, avaient été surpris. À part du sang, il

y avait quelques empreintes dans la neige, vite balayées par le vent.

Nous retournons à l'intérieur, bien certain de ne plus être dérangés de la nuit.

Pour ma part, je m'enroule dans mon hchabi et, allumant une JOB, je laisse errer ma pensée sur le déroulement de ses derniers jours.

Le déménagement de la Harka de Taoudoft à Tizi Ouzou, c'est déjà du passé de presque un mois. Toutes les familles et leur barda ont été embarqués dans les GMC. Une seule ombre au tableau : ni Mohou Ali, ni les autres ne se préoccupaient d'aider Yamina et son petit à embarquer son mobilier. Il avait fallu que je m'y mette. Gêné, je m'étais adressé à elle :

- Personne ne t'aide ?

- Non.

- Me laisseras-tu t'aider ?

- Oui, merci !

Donc, elle comprenait et parlait français. Et je m'y étais mis an grand ahurissement des Harkis. Le fait que la jeune femme comprenne le français m'a facilité les choses en me permettant de laisser ignorer à tout le monde que je comprenais et parlais le kabyle ; même les Harkis n'étaient pas an courant ; ce que je peux être méfiant, quand même !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Et à Tizi Ouzou, aidé quand même de Charlot, j'ai installé Yamina et son gosse.

Quelques jours plus tard, j'étais parti en métropole pour chercher ma femme et ma fille ; franchement, je ne tenais pas, outre mesure, à les avoir près de moi. En 1958, déjà, une procédure de divorce avait été amorcée, mais j'avais laissé tomber. Alors, maintenant pourquoi ne pas essayer un premier pas, un véritable rapprochement... Oh, je sais, je ne le vois guère réussir, mais enfin !... Surtout qu'en plus, ma femme est de nouveau enceinte... Alors ? Je suis couillon ? Oui, je sais, mais on ne se refait pas !

Dès le premier jour, j'avais pu installer ma femme et ma fille dans un appartement H.L.M. de la cité Cadi, à côté de la Harka. Tout de suite, Simone avait voulu poser à la grande dame en allant voir les familles de Harkis et, immédiatement, les femmes, d'abord interloquées, avaient commencé à se payer sa tête, d'autant plus facilement qu'elle ne les comprenait pas ; elle pouvait donc, à son aise, se donner l'illusion d'être quelqu'un !

Une famille européenne et pied noir, dont je connaissais bien tous les membres, nous recevait fréquemment et gentiment. Le fils, Jean-Jacques, avec lequel je m'étais lié d'amitié, partageait mes points de vue sur l'ensemble des problèmes de l'Algérie française.

Je reviens au présent et allume une autre cigarette ; je sors dans la cour où je m'imprègne de la nuit sombre et froide et

essaie de chasser les pensées qui m'assaillent, entre autres, cette impression pénible de ne plus croire en rien, et l'isolement au milieu même des gens, qu'ils soient de n'importe quel bord. Je regagne la grande pièce où les femmes, inquiètes, demeurent éveillées et alimentent le « canoun » qui nous dispense une chaleur enfumée et odorante de bois d'olivier. J'avale une dernière gorgée de café brûlant et m'allonge sur le sol où je m'assoupis.

Nous regagnons Tizi Ouzou. À peine ai-je franchi le seuil de la porte du bureau du capitaine que celui-ci m'interpelle :

- Ah, vous voilà !... Vous repartez dans deux heures, mais cette fois-ci, à Tikobaïn. Vous prendrez contact avec l'officier qui commande là-haut. Vous le connaissez, je pense ?

- Oui mon capitaine.

- Il vous expliquera ce qui ne va pas. Je ne crois pas que ce soit grave ; il s'agit surtout, si j'ai bien compris, de lui élucider un mystère. En principe, vous rentrerez demain.

- Bien mon capitaine !

Et nous voilà repartis. Nous arrivons à Tikobaïn et entrons dans le camp. Le capitaine Sergent qui commande fait le poids : un petit mètre quatre-vingt-cinq que je domine de cinq centimètres, mais lui, par contre, fait dans les cent dix kilos. C'est un dur d'après ses hommes et d'après ce que j'en sais. Familièrement, il m'envoie une grande et amicale claque sur l'épaule ; je me demande même si mon poumon droit n'a pas avancé de quelques centimètres.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Venez au mess ! Nous y serons plus à l'aise pour discuter.
- OK, d'ailleurs on prendrait bien l'apéritif.
- Ce sera ?...
- Anisette.
- Bon, c'est servi. Voilà en gros de quoi il retourne : le village est au-dessus du poste et s'étire de part et d'autre de la piste jusqu'à la crête, ou presque...
- Vu ! Et ?...
- La nuit, quand une patrouille sort du camp pour traverser le village, nous ne trouvons rien. Par contre, si nous continuons sur la piste par laquelle vous êtes arrivés, en direction de Boudjima, ou bien on essuie quelques coups de fusil de chasse on bien on aperçoit soit des lueurs de lampes électriques, soit des étincelles dans le village même.
- Et vous n'entendez rien ?
- Si, comme toujours, des chacals !
- Mmm !... Quand vous partez ou que vous envoyez une patrouille, les hommes en connaissent-ils la destination ?
- Non !
- Et jamais vous n'êtes sorti par la route de Boudjima pour remonter ensuite vers le village ?
- Si, mais le résultat est le même.
- Vos patrouilles... combien de gens y participent, en général ?
- De huit à douze selon la distance et l'objectif à atteindre et plus s'il y a une embuscade à monter.
- OK ! Je pense qu'il y a gros à parier que les gens du village savent déjà que la Harka est là, maintenant !

- En effet !
- Cela ne nous arrange pas, mais tant pis, on fera avec !

Mohou Ali, la nuit tombée, est sorti du camp avec huit de nos gars, par la route de Boudjima, et moi, avec les huit autres harkis, nous sommes en train de gravir la piste qui monte au village. L'armoire du capitaine m'a refilé un de ses Harkis comme guide... tu parles ! J'ai collé le gars devant moi (qui connaît pourtant le village et ses alentours) et, automatiquement, il a le canon de ma MAT, perpétuellement en direction de ses reins, sans s'en rendre compte. Il s'appelle Kaoui.

En tous les cas, j'apprécie sa marche silencieuse, mais là où il me crispe, c'est quand il se baisse tous les dix mètres pour balayer les brindilles du chemin.

Nous sommes enfin à une cinquantaine de mètres des premières maisons du village. Le glapissement aigu d'un chacal s'élève. Charlot s'approche de moi en chuchotant :

- Tu sais, ce n'est pas le cri du chacal qui prévient les autres, c'est le cri du monsieur qui appelle sa dame !
  - Ah oui ! Et alors ?
  - Ben oui, d'ailleurs écoute... Il recommence et, comme il nous a entendus, il n'appellerait pas, il préviendrait !
- Le chacal est toujours à la même distance de nous, quoique nous ayons avancé ; et il remet ça encore, toujours à la même distance. L'animal (?) nous précède, il nous devine et nous désigne.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Je déplace l'antenne de mon 536 et souffle cinq fois dans le micro. On me répond aussitôt par cinq appels identiques : c'est le signal convenu. Mohou Ali va remonter à flanc de pente, à travers les rochers et les oliviers pour nous rejoindre vers la sortie du village.

Notre guide qui n'est au courant de rien continue sa marche. Je le stoppe à la dernière maison du village. Kaoui n'y comprend rien, mais alors-là, rien du tout.

- Mais chef, il faut continuer ou on va se faire coincer s'il y a quelqu'un là-haut !

- Et alors ?

- Ah bon !

Resigné, il s'assoit contre un mur, ombre dans l'ombre, les autres s'étant déjà abrités, silencieux et attentifs.

Le chacal non plus ne doit plus rien comprendre. Il ne manifeste plus sa présence.

Puis on entend une série de frôlements et de piétinements dans le village, vers la gauche. Un « aie » retentit, bizarrement stupide dans le calme nocturne. Quelques secondes plus tard, un petit sifflement sur ma gauche, auquel je réponds, et Mohou Ali et ses hommes nous rejoignent. Ils amènent avec eux un garçon d'une quinzaine d'années. « Le chacal » me dit Mohou Ali hilare, en le poussant vers moi.

Ça y est. Les habitants de Tikobaïn devront trouver autre chose pour prévenir l'ALN de l'approche de l'armée française.

Nous redescendons au camp où le capitaine nous lance un « ben merde alors !... » de stupéfaction à la vue de notre prise, puis éclate d'un rire homérique.

Et on arrose ça !

Après ça, je ne peux même pas lui refuser d'aller, selon sa demande, voir de près l'est de son sous-quartier, c'est-à-dire deux villages abandonnés et déclarés « zone interdite »; le genre d'endroit rêvé où l'on tire sur tout ce qui bouge sans avoir à faire de sommations, le tout est, en préalable, de prévenir les unités du coin, quand on s'y rend afin de ne pas servir de réglage aux 105 ou de cibles aux roquettes des T6. Le capitaine se charge de prévenir tout le monde ainsi que le 2<sup>e</sup> Bureau.

Kaoui nous servira encore de guide ; il a l'air enchanté ; pas moi !

Nous avons passé la journée au camp. Nos deux chauffeurs, des appelés, qui doivent s'emmerder ferme, m'ont demandé à nous accompagner. Eh oui !... Ça existe des appelés volontaires pour crapahuter, même quand cela peut être dangereux. Le seul bémol que j'émetts pour tempérer leur ardeur en mettant les points sur les i, est qu'ils obéissent au doigt et à l'œil et restent au milieu de notre colonne.

Maintenant, avec la nuit complice de notre marche, nous avançons à travers des buissons secs et noircis par le Napalm. Selon mon habitude, je marche en avant de ma section, Kaoui à mes côtés. Nous arrivons au premier village.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous progressons lentement, prudemment, silencieusement et inspectant soigneusement les mechtas les unes après les autres, en pure perte : personne !

Nous repartons. Deuxième village : nous appliquons le même processus et... même désert et même silence. Nous nous y installons pour le reste de la nuit : Mohou Ali et la moitié du groupe dans une mechta, à la pointe nord du village; et, moi et le reste de l'effectif, à la pointe sud.

Huit heures du matin. Il ne fait pas chaud malgré le soleil qui luit déjà. Je laisse les gars allumer un petit feu. Je ne crains pas du tout de nous faire remarquer, mais donne seulement l'ordre aux trois jeunes Européens (les deux chauffeurs et le radio) de rester à l'intérieur. Les Harkis, à part les sentinelles s'ils ont à sortir, le feront discrètement, le plus furtivement possible et cela marche, mieux même que je ne l'espérais. D'abord, deux femmes ; elles restent dehors et préviennent les sentinelles que les « goumiers » de l'armée française (c'est nous) sont à Tikobam et n'en ont pas encore bougé. Puis elles leur demandent si elles doivent nous ravitailler. Ammoura vient à l'intérieur me demander ce qu'il doit faire. Narquois, je lui demande :

- Dis donc, Mahedine, tu as pris à bouffer avec toi ?

- Non.

- Bon, alors ne déconne pas ! Dis-leur qu'elles nous ravitaillent, et vite. Ce sera toujours ça de pris et puisqu'elles nous prennent pour des « frères », dis-leur au moins « merci mes sœurs ! »

Ammoura s'exécute.

Environ une heure de passée. Les deux femmes reviennent avec des couffins bien gonflés. Elles déposent les vivres à l'extérieur et s'en vont rapidement, toutes heureuses d'avoir fait leur devoir. Je les laisse repartir, car ce n'est pas elles qui auraient pu m'apprendre quelque chose : le piège est tendu et, comme tout trappeur, on ne doit quand même pas s'attendre à ce que le piège fonctionne toujours à la perfection. Ce qui m'étonne, c'est la facilité des bonnes femmes à passer en zone interdite sans encombre.

Nous ingurgitons le couscous qu'elles nous ont amené, ainsi que le café, et reprenons notre attente.

Il est midi et demi. Deux silhouettes dévalent la pente venant de Tikobain. Ce sont deux hommes qui avancent d'un pas rapide et assuré ; deux jeunes d'après leur démarche. Ils arrivent à dix mètres de la porte et, subitement, se trouvent entourés. Ils sont un peu ébahis, mais pas encore inquiets. C'est quand je cale mon mètre quatre-vingt-dix dans le chambranle de la porte qu'ils commencent à comprendre que quelque chose ne va pas. Mais il est trop tard pour eux. Kaoui exulte.

- C'est le fils du chef du village et le fils du chef de front. Celui-là, son père a disparu dans le djebel depuis longtemps !

Et oui !... Cela nous fait deux prisonniers.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Pendant ce temps-là, à l'est de notre position, un « Piper » tourne, plonge et remonte. Au début, je n'y trouvais rien d'anormal, mais son insistance me fait empoigner mes jumelles ; je les règle vite fait et cherche ce qui peut se passer sur la crête que survole l'avion. En fait, j'aperçois des bérets rouges et des tenues camouflées et à environ deux cents mètres d'eux... un troupeau de moutons. Il me semble bizarre ce troupeau ! À chaque passage du « Piper », la plupart des bêtes courent en tous sens ; seules, quelques-unes semblent danser sur place ; une douzaine environ, et à ma grande surprise, j'aperçois sous chacune d'entre elles, un homme qui se camoufle ainsi des vues aériennes.

J'appelle le radio :

- Passe vite sur le canal 16 et cale en vitesse !
- Prêt !
- Passe-moi le combiné maintenant, vite !
- Voilà !

Il me passe le combiné et je contacte le « Piper » :

- Azur... Azur... de Lampant Rose... Autorité... Azur de Lampant Rose... Autorité... Répondez !
- Lampant Rose de Azur, j'écoute... À vous !
- Azur de Lampant Rose, nous sommes au village abandonné à sept heures pour vous. Sur la crête, à midi pour vous, un troupeau de moutons... Des hommes sont sous les bêtes. Avez-vous bien reçu ? Parlez !
- Bien reçu Lampant Rose, mais je ne vois que des bêtes... À vous !

- Azur de Lampant Rose, faites un passage en rase-mottes si vous osez et vous verrez que toutes les bêtes vont courir, sauf celles qui seront retenues de force. Bien compris ? À vous !
- Lampant Rose de Azur... Bien compris... J'y vais ! Terminé !

Et le zinc plonge vers la crête. À la jumelle, je le vois raser les premières bêtes puis il disparaît de mon champ de vision, pour réapparaître enfin, beaucoup plus loin.

À l'écouteur du SCR 300, une voix m'appelle :

- Lampant Rose de Azur... Répondez !
- Azur de Lampant Rose... J'écoute... À vous !
- Lampant Rose de Azur... Merci pour le renseignement. Les paras se chargent de vos gardiens de moutons. Merci... Terminé !

Pendant ce temps-là, ne regardant plus ce qui se passait autour de moi, je n'avais donc rien vu. Je me retourne pour voir Mohou Ali, Bouboule, Areski et quelques autres « s'occuper » des prisonniers. En braillant, je leur ordonne de cesser ce jeu. Personne ne m'entend ou ne veut m'entendre. Alors, gentiment, en la faisant claquer, j'arme ma MAT et la pointe sur eux :

- Mais chef, on veut les faire...
- Merde... Vos gueules ! Dégagez et vite, et lâchez ces gus ou gare à la casse !
- Vous... Vous tireriez ?
- Essayez de continuer pour voir ! Vous m'en direz des nouvelles si vous le pouvez encore !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Sans excessive bonne volonté, ils lâchent les deux civils qui s'écroulent, sanguinolents.

- Allez... rassemblement ! Ramassez-moi ces deux affreux et direction Tikobain, vite !... Allez, en route !

Au camp, l'énorme capitaine est écoeuré. Tout ça, en moins de vingt-quatre heures, le décourage, d'autant qu'il est déjà au courant au sujet des moutons.

- Au revoir, mon capitaine !

### XIV LA FIN D'UNE GUERRE.

Nous arrivons à la cité. Le Corse est rentré, mais en convalescence ; il nous attend, l'air préoccupé.

- Salut Grand ! Le colon veut vous voir dans une heure au bordj !

- Ah ? Salut Jean-Paul ! Ça va ?

- Ça va, oui, merci, mais... qu'est-ce que je m'emmerde, et je t'envie !

- Que veux-tu ? La tranquillité... tu n'y entends rien et c'est le moment de le dire ou jamais ! Tu montes avec nous au bordj ?

- Bien sûr !

- Bon. Mohou Ali... Rassemblement immédiat et présentable ! OK ? Et ensuite, tout le monde aux camions. Dis donc Jean-Paul... au courant ?... Que se passe-t-il ?

- ... Le cessez-le-feu !

- Le... Hein ! Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

- Eh oui ! Cette connerie, en plus de toutes celles d'avant qui n'auront servi à rien ! J'ai entendu à la radio « qu'ils » doivent se réunir à Évian, ceux du gouvernement provisoire algérien et « nos » représentants... Tu parles !... Nos représentants !... Pas les miens en tout cas !

- Ni les miens non plus !

- Et puis... Mais tu n'en sais rien ?

- Ben non ! Vois-tu... ce n'est pas dans le djebel qu'on peut savoir quoi que ce soit d'officiel... Radio djebel est en panne. Alors quoi ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Et ben. .. À Alger, ça ne va pas : il y a de la bagarre... Les Pieds Noirs se sont groupés... L'O.A.S qu'ils appellent ça !

- Traduis ! ... Ça veut dire quoi ?

« Organisation Armée Secrète »... et crois-moi, c'est la fiesta du plastic à entendre ceux qui en parlent.

Les deux véhicules démarrent à mon commandement et traversent la ville puis gravissent la rampe qui mène au bordj ; nous y entrons, traversons les baraquements du matériel et arrivons dans la cour du 2<sup>e</sup> Bureau.

Le Corse et moi rassemblons nos Harkis sur deux rangs. Nous nous plaçons à leurs extrémités et attendons le colon. C'est d'abord le capitaine qui sort avec son bras droit d'adjutant. Puis, c'est enfin le colon qui passe la porte du bureau, l'air grave, sombre et gêné. Je ne voudrais pas être à sa place pour dire ce qu'il va nous annoncer.

Le Corse va gueuler le traditionnel « Garde à vous ! » Le colon lève la main :

- Tss- Tss ! Laissez, cela ira comme ça ! Bonjour Messieurs...

Et, par phrases hachées, cherchant ses mots, la voix étranglée, il explique ce qu'est le cessez-le-feu :

- Ce qu'on attend de nous, la Harka : l'obéissance aux, ordres et aux règles fixées... Ne pas tirer les premiers et éviter l'accrochage si nous avons à faire directement avec l'ALN, surtout, pas d'explications et ne pas quand même dramatiser :

les familles, les Harkis, ceux qui le voudront, du moins, pourront embarquer à destination de la France le moment venu.

Dans un silence religieux, les Harkis ont écouté ; maintenant, ils sont anéantis. Un seul mot murmuré à peine audible : « On nous abandonne ». Je les comprends très bien, trop bien et pour une fois, je ne voudrais pas être de cette Harka, ce dont, pourtant, j'étais si fier.

18 mars 1962... Le cessez-le-feu. Dans l'après-midi, le capitaine du 2<sup>e</sup> Bureau m'a fait appeler et m'a fixé un objectif de patrouille : Tala Alem, une heure impérative de retour, vingt-quatre heures (on joue les cendrillons... en rangs), une consigne : essayer de coincer les chefs FLN qui se seraient donné rendez-vous dans ce village, et un ordre : ne tirer qu'en cas de légitime défense. Je lui ai quand même demandé si c'était tout. Lui, très froid, me l'a confirmé.

Les Harkis sont intenable : c'est la valse des bières... Quand ce n'est pas carrément le vin de l'ordinaire. En un mot, je me demande combien j'en aurai, capables de marcher droit, ce soir. Pour arranger les choses, le Corse est en ville. Je me balade comme un lion en cage à l'intérieur des barbelés de la Harka, au milieu desquels flotte encore le drapeau bleu, blanc, rouge... Mais pour combien de temps encore ?

19 heures. C'est l'heure de partir... à pied. Les Harkis sont prêts... enfin, presque ! Moi aussi, j'enfile dans les poches de

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

ma veste camouflée deux vieux chargeurs de MAT un peu rouillés, à moitié chargés de vénérables cartouches qui, si on les percutait, feraient long feu ; le tout en récupération dans une cache, il y a quelques mois.

Nous partons, traversons la ville et attaquons la pente à la sortie d'Aïn Halouff, la ville haute de Tizi Ouzou, sorte de mini « kasbah » avec ses dédales de petites rues tortueuses, sombres et mystérieuses où les Fells nous glissaient entre les mains avec une facilité frisant l'indécence, une vraie cour des miracles, un coupe-gorge dont certains, s'ils pouvaient encore parler, ne me contrediraient pas.

Nous quittons les dernières maisons et marchons dans l'ombre lunaire des oliviers, sans excessives précautions. Tala Alem... nous y voici ; voilà la maison où le Corse avait flingué à longue distance la sentinelle, en nous arrosant copieusement de ses 9 mm. Nous passons devant les maisons et inspectons discrètement les cours désertes et écrasées sous l'ombre nocturne ; rien, désespérément rien... pas le plus petit prétexte d'ouvrir le feu.

Je fais monter les Harkis au-delà des mechtas et les dispose en embuscade, automatisme de l'habitude. Une heure d'attente et toujours rien. Il est temps de songer à faire demi-tour. Je me lève, fais signe aux gars et nous commençons à descendre en direction de la ferme Galli. Nous faisons deux cents mètres et je souris en pensant au feu d'artifice que je vais déclencher. Je vais réveiller Tizi Ouzou et ses environs. Il n'y a que Charlot que j'ai vaguement mis au courant.

En marchant, je me retourne, m'assure que personne ne surveille mes gestes et balance mes deux vieux chargeurs que je vais ainsi tirer de l'anonymat sans gloire. J'ouvre le feu droit devant moi ; je n'arrête mon tir que quand la culasse vient se bloquer en un claquement sec dans l'entrée du canon vide. Par contre, les autres, instinctivement, ont tiré et... ça tire de tous les côtés. Quinze MAT, deux Garants lance-patates et une AA 52 : ça fait du bruit, surtout que le tireur d'AA 52 a accroché quatre bandes ensemble ce qui fait deux cents cartouches à la fois, auxquelles il faut ajouter quatre fusées éclairantes et autant de grenades explosives.

Inutile ! Ce que je fais est imbécilement inutile ! Pourtant, j'en ressens une joie amère : nous avons tiré les dernières balles officielles avant le cessez-le-feu pour la région d'une guerre qui ne voulait pas dire son nom, qu'on cachait pudiquement sous l'appellation contrôlée... mais en fait d'appellation contrôlée... c'est de la piquette amère !... Et quand le vin est tiré. ... il faut le boire.

Je ne prends même pas la peine de me mettre à l'écoute radio, soit au 536, soit au 300. Nous rentrons. Tout le monde discute à voix haute. Nous passons d'abord par le bordj où le capitaine commence à râler... Moi aussi !

- Sur quoi nous avons tiré ? ... Mais sur des arbres. Voilà la preuve de leur acharnement !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Et je balance sur le bureau les deux vieux chargeurs que j'ai pris soin de récupérer. Le capitaine est ahuri et je le plante avec ses réflexions. Je suis en rogne contre moi-même et contre tout le monde.

Le meilleur... Non, le pire est qu'à partir du 19 mars, on se farcit ... de la manœuvre à pied et, avec les Harkis, croyez-moi, il faut le faire... Il faut même être obligé de le faire ! Faire marcher au pas Bellalem équivaut à essayer de manœuvrer un AM X 30 sans en connaître les commandes. J'ai tout essayé : lui attacher les jambes à un autre Harki (ce qui a fait deux chutes) ou lui botter le cul, rien à faire ! Et quand je parle de Bellalem... je pourrais bien les nommer presque tous, les uns après les autres.

Au « Présentez armes ! », j'avais au moins deux flingues qui atterrisaient violemment. C'est que nos Harkis avaient été choisis pour pister et pour combattre, mais n'étaient pas conditionnés du tout pour la parade. Seulement, voilà, maintenant, on voulait les faire passer d'active. Jusqu'à maintenant, ils n'étaient que des « journaliers » encadrés par des gradés d'active ; maintenant, on allait les intégrer à l'armée régulière. Le sergent harki Mohou Ali, Bouboule et Areski, les deux caporaux, devaient pour conserver leurs galons, passer les pelotons. D'autres, 2<sup>e</sup> classe actuellement, monteront peut-être en grade. Maintenant, on songe à normaliser alors que tout est fini.

Un beau jour, on nous amène les Harkis du 15<sup>e</sup> BCA de Tighzirt sur Mer... avec leur famille. La Cité Évolutive devient un camp de regroupement.

Me voilà devenu, par la force des choses, pratiquement secrétaire d'état civil.

Il me faut établir les dossiers de toutes les familles qui veulent partir en France, donc les familles de notre Harka et celles du 15<sup>e</sup> BCA, plus quelques autres encore qu'on nous rajoute et qui viennent d'autres régiments ou camps.

Pour notre Harka, ça va : je connais tout le monde ; je finis donc par m'en tirer relativement vite. Le plus dur à établir, ce sont les dates de naissance et les filiations ; et il me faut faire vite, car le Corse et nos Harkis partent à Alger faire du « maintien de l'ordre ». Jean-Paul est furieux et râle tant qu'il le peut :

- Non, mais... ils sont complètement dingues ! Moi... avec les Harkis... jouer aux flics et, cette fois-ci, contre des Européens ! Alors, d'un côté, on se retrouvera contre les Pieds Noirs et, si on tourne la tête, ce sera contre le FLN ! Pris entre deux feux, en somme ! Non, mais ! Ça ne va pas, non ?

Un de nos deux chauffeurs le regarde avec un grand sourire :

- Vous savez chef, vous pourrez vous mettre entre les deux parties et gueuler : OAS, OAS et FLN, FLN !

- Hein ?

- Ben oui, quoi ! OAS = on a soif et FLN = fait le nécessaire !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Et le Corse éclate de rire, d'un rire homérique qui dissipe pour quelques instants sa mauvaise humeur.

Et ils sont partis à Alger. Maintenant, je me sens isolé, presque inutile et cela me pèse : l'inaction, le fait d'évoluer au milieu de gens dont je n'ai pas l'habitude... Je réalise alors que je faisais partie d'une équipe ; oh d'accord, il y avait des frictions, des heurts même parfois, mais je me rends compte que j'aimais cette vie incertaine, dure et pleine d'actions et de dangers. Je me rends également compte que l'espèce de rivalité inconsciente qui existait entre le Corse et moi ce n'était, en fait, que de la camaraderie et, en fin de compte, je me prends à le regretter et à penser qu'il est impossible que nous ne puissions plus continuer à courir dans le djebel....

Je le revois aussi quand nous nous préparions un casse-croûte... Il me racontait sa campagne d'Indochine ou me parlait de son île en en traçant l'analogie avec les paysages d'ici : il n'y manquait ni bourricots, ni chèvres, ni oliviers et même pas les figuiers de barbarie.

Maintenant, il me faut m'occuper des autres Harkis, de leurs papiers et de leur dossier. Il y a une dizaine de familles au moins, pour lesquelles le père et la mère ne sont jamais passés devant un cadî et encore moins devant un maire pour légaliser leur union, et il fallait courir au commissariat pour obtenir une attestation validant leur union. Pour la plupart des gens, il fallait établir des cartes d'identité et, pour prouver la filiation de leurs enfants, il me fallait encore faire établir des attestations... Bref, un vrai trapèze avec des paperasses. Ces

gens-là étaient démoralisés en voyant tout ce qu'il fallait de papiers. C'est bien simple... sur une cinquantaine de dossiers que j'ai dû établir, il n'y en a que deux pour lesquels je n'ai pas eu à faire établir de papiers d'identité : deux familles qui avaient leur livret de famille délivré par des SAS, et leur carte d'identité....

Je vais à pied au bordj. Cela me fait bizarre d'y aller seul, comme ça, presque en promeneur. J'ai laissé au clou ma tenue camouflée ; je suis en tenue claire. Maintenu par ma ceinture, sous la chemise, je sens la dureté de mon Beretta 9 mm court (à tout hasard, il y a toujours une balle dans le canon). Quand on a l'horreur - non, l'honneur - de croiser quelques membres armés de l'ALN, on ne sait jamais s'il n'y aura pas quelques contestations au sujet d'une éventuelle priorité de passage, par exemple. Eux parlent et rient en marchant. Les autres gens que je croise - Européens ou Musulmans - avancent rapidement, silencieux et inquiets.

Je passe devant la CCS du 121<sup>e</sup> RI puis je traverse la route d'Azazga. Devant un restaurant musulman, sous le porche qui sert d'entrée, j'aperçois Ferri, un des deux seuls Harkis qui n'est pas allé à Alger ; c'est le plus vieux, le chibani ou amhar de la Harka, celui qui montait la garde au camp quand nous partions en opération ; maintenant aussi, il semble monter la garde, là. Il a un rapide mouvement de recul en m'apercevant, mais j'arrive sur lui :

- Alors Ferri ! Ça va ?
- Ça va chef.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Que fais-tu ici ?
- J'attends.
- Tu attends quoi au juste ?... Que ceux qui entrent là-dedans te montrent leur laissez-passer de l' ALN avec le tampon de la Wilaya III ?
- Ah Karbi, chef...
- Écrase Ferri ! Si ce n'est pas vrai, viens avec moi. On va entrer boire un coup ensemble, du chrav !
- Non, chef ! Je ne bois pas !
- Entre, je te dis ! C'est moi qui paie !
- Non, chef...
- Grouille... Avances !

Et je le pousse ; il crève de peur et il sait que je ne sors jamais sans arme et il sait aussi que ceux de l'ALN sont, eux aussi, armés.

Nous arrivons dans la salle après avoir rapidement traversé la petite cour... moi, toujours poussant Ferri. Un type qui était dans le coin de la porte, pantalon civil et veste de combat, mitraillette Skoda à la main, se pousse à notre arrivée et va se placer contre le mur du fond. Je pousse Ferri à droite contre le comptoir. Il est entre moi et la Skoda. Bouzard, le patron est vert :

- Je... Je vous sers quoi ? Messieurs.
- Oh, oh ! On est bien cérémonieux aujourd'hui... Avant, tu étais plus gai, plus affable. Sers-nous de la bière !
- Plus d'alcool ! ... Juste sodas, limonade, eau minérale.

- Tu parles d'une crémérie... Bonsoir Bouzard. Amuse-toi bien en compagnie de ces messieurs. J'espère que tu les voleras autant que tu nous as volés !

Et nous ressortons. Arrivés sur le trottoir de la route d'Azazga, j'attrape Ferri par le paletot :

- Alors, Chibani ! Que fais-tu maintenant ?... Ça ne va pas ?... OK, je comprends ! Monte au camp et tu m'y attends : on discutera !

Je plaque là Ferri complètement déboussolé et je continue, seul, en direction du bordj où j'arrive sans autre rencontre. Je passe la porte du 2<sup>e</sup> Bureau. Les quatre secrétaires - tous des appelés - frappent consciencieusement les touches de leur machine à écrire. Je réponds à leur bonjour, traverse la pièce et frappe à la porte du capitaine.

- Entrez !

Je pousse la porte, entre et salue.

- Mes respects mon capitaine !
- Tiens, vous voilà ! Il fallait justement que je vous voie ; quel bon vent ?
- Je venais vous rendre compte de la fin de l'établissement des dossiers des familles des Harkis.
- Donc, vous êtes libre maintenant... Tant mieux ! Autant que j'aie pu m'en rendre compte, vous connaissez comme votre poche les Beni Douala et les environs ?
- Oui mon capitaine.
- Alors, voilà : avec un lieutenant du 15<sup>e</sup> BCA et autant d'hommes que vous estimerez nécessaires, vous me

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

récupérerez toutes les familles possibles de Harkis que vous ne connaissez peut-être pas d'ailleurs. Alors attention, et ceci est impératif : vous ne forcez pas ces gens à vous suivre. Ils doivent venir de leur plein gré. Par contre, le cas échéant, si la femme ne veut pas venir, l'homme pourra prendre ses enfants s'il le désire. Vous éviterez tout accrochage avec les Katibas ou groupuscules de l'ALN, mais éventuellement vous ne vous laissez pas faire quand même ! Compris ?

- Oui mon capitaine.
- Combien pensez-vous emmener de véhicules ?
- Trois GMC dont au moins un blindé, le tout pour le groupe d'escorte... une section ?
- Mmm !
- Bon, si possible, deux scout-cars ou half-track et...mettons quatre véhicules pour les familles ?
- Adopté ! J'ai pris note ! Soyez prêt demain matin à six heures trente, ici. Tout sera prêt, y compris les moyens radio !
- OK, mon capitaine... et merci d'avoir pensé à moi.
- Ne me remerciez pas ! Il me fallait absolument quelqu'un qui connaisse parfaitement le coin, les villages, et même, éventuellement les mechtas. Or, vous êtes le seul, puisque le dernier ! Ah, au fait, Sâadi Saïdi, celui de vos deux Harkis qui ont demandé à rejoindre leur village... et bien, une patrouille du 15<sup>e</sup> BCA l'a retrouvé mort et... mutilé. Ça vous fout un coup ?
- Même pas mon capitaine ! C'était plus ou moins prévisible et ils étaient prévenus. Au fait, je vous rends compte que je vais balancer Ferri !

Et je lui raconte ce qui s'est passé tout à l'heure. Il me confirme d'agir comme je le pensais.

En arrivant à la Cité, j'attrape Ferri et lui dis que dès le lendemain, il pourra embarquer sa famille et aller où il voudra, mais que, surtout, je ne veux plus le revoir ici, au camp sinon il me servira de cible. Ferri n'attend pas si longtemps. Le soir même, il quitte le camp avec sa femme et ses enfants.

Sept heures. Nous quittons le bordj. Le convoi s'étire sur la route. Avec le lieutenant de chasseurs, nous avons convenu de laisser 50 mètres entre chaque véhicule. Je suis monté dans celui de tête : un GMC blindé ; derrière, c'est un half-track avec une 12,7 et une 7,62 ; après, deux GMC vides et un GMC blindé avec des hommes d'escorte, puis encore deux véhicules vides, un dernier GMC d'escorte et, en queue de convoi, un scout-car armé d'une 7,62.

Nous attaquons la rampe d'Ighil Bouzerou et nous passons au milieu de Tighzert où des habitants nous regardent passer ; tous des civils ; nous arrivons à Beni Douala. Là, premier arrêt, histoire de demander aux derniers gendarmes français, seuls occupants de l'ancien poste du 121<sup>e</sup> RI déserté par le reste de l'armée. Les gendarmes de la « blanche » sont inquiets et il y a de quoi : autour de leur petit bâtiment, passent et repassent des moudjahidines, soit isolés, soit carrément en groupes, marchant au pas, l'arme agressive... mais ils nous ignorent délibérément et j'aime mieux ça.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Les gendarmes ne nous apprennent pas grand-chose que nous ne sachions déjà : comme ils ne sortent pas et pour cause, ils ne peuvent que nous affirmer que ça remue par là, qu'il y a beaucoup de changement et de propagande. Je laisse le lieutenant discuter avec les gendarmes. Moi, j'essaie d'interpréter ce que je peux voir, de dénombrer si possible, les moudjahidines qui passent.

Au sud du village, débouche un petit groupe de cinq ou six tenues camouflées encadrant et poussant devant eux autant de civils aux jambes flageolantes, pâles, hirsutes, vêtements en loques et, au milieu d'eux, un vieux compagnon du temps où je commençais à crapahuter, du temps où j'étais un appelé : Ben Ariff. Il m'a souvent montré de petits trucs de combat ; il m'a sauvé la vie en me plaquant à terre avant qu'une grenade quadrillée n'explose juste derrière nous. Maintenant, il passe devant moi, tête basse et poignets liés. Je sais qu'il m'a vu et reconnu. Au moment où il est vraiment à ma hauteur, il redresse la tête brusquement... Ses yeux plissés et perçants m'observent et l'ombre d'un sourire tire les commissures de ses lèvres.

Instinctivement, j'ai un mouvement : j'écarte les jambes de façon à avoir de l'assise, ma MAT se lève légèrement (elle est déjà armée). Alors, d'un imperceptible (pour ses voisins) signe de tête, il me fait rester tranquille... puis, des yeux, me montre les camions, car il a compris, le vieux baroudeur, à quoi ils servaient, me faisant comprendre que j'ai une mission

à remplir. Et brièvement, il détourne la tête, l'air indifférent et usé.

Je reste là, interloqué et anéanti. Un sentiment d'impuissance m'envahit. Je me sens encore plus troublé face au déroulement des événements, à la fin brutale de cette guerre, soi-disant négociée, à cette paix où coule le sang.

Liberté retrouvée clament à tue-tête les jeunes FLN... liberté et chaînes vont souvent de pair dans des cas semblables. Cela dépend seulement de quel côté on est.

Je lève les yeux et me ressaisis :

- Mon lieutenant, il nous faut continuer. Allons-y, je vous en prie !

Il acquiesce. Nous remontons dans nos véhicules et redémarrons. Il faut dire qu'actuellement nous suivons un itinéraire qui n'est destiné qu'à donner le change. Car j'avais prévu au moins une chose : c'est que là où nous passons actuellement, on ne nous laisserait pas revenir sans heurts, avec des familles et il serait trop facile à de petites unités de l'ALN de nous empoisonner l'existence. C'est pourquoi la deuxième partie de notre périple, qui sera celle du ramassage, sera aussi celle du retour. Sur cette partie, l'implantation du FLN est plus clairsemée ; de plus, nous arrivons de suite aux endroits les plus risqués pour continuer en augmentant nos chances de tranquillité, en nous rapprochant de plus en plus de Tizi Ouzou.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Notre vitesse est relativement réduite vu les sinuosités de la piste, ce qui me permet de regarder partout et d'avoir des renseignements sur les positions ou sur l'implantation de l'ALN que nous pourrions voir ou rencontrer.

Nous passons devant Ichiardiouène ou Fella où de braves gens lèvent le poing dans notre direction. Puis, c'est Tiril ou Mezzir et ensuite, Tirilt Mahmoud.

Là, il y a un grand baraquement sur lequel flotte le drapeau vert et blanc, frappé de l'étoile et du croissant rouge. Ça, par contre, au bordj, nous l'ignorions, d'autant qu'à côté du drapeau il y a une longue antenne radio.

À la sortie du village, nous devons ralentir, car nous croisons trois sections de l'ALN en exercice de défilé. Leur chef, un lieutenant, pour autant que j'aie pu le détailler, nous salue militairement... le premier salut FLN que je vois de près et auquel, c'est un comble, je me dois de répondre... La main me démange !

En tous les cas, il y a du monde dans le coin et ce monde-là... J'aimerais mieux le savoir ailleurs, surtout aujourd'hui. C'est d'ailleurs à se demander d'où ils sortent tous ces gars en tenue camouflée... Il y a quatre mois de ça, on en trouvait difficilement quatre ou cinq au cours d'opérations patrouille, et quand on en trouvait une vingtaine au cours d'une grande opération, c'était devenu énorme. Il fallait remonter à 1958 pour trouver tant de monde à la fois. Il faut croire que des vocations s'étaient réveillées sur le tard.

Nous mettons le cap au nord, puis au bout de quelques kilomètres, nous obliquons sur l'oued Arif et remontons à Ighil el Mal, premier arrêt de ramassage. Trois fells en armes, inquiets, nous regardent débarquer des véhicules. À toute vitesse, je fais mettre un groupe en surplomb de l'oued et un deuxième, au pas de course, contourne le village. Au tireur du half-track, je fais pointer la 12,7 directement sur le village pendant que le lieutenant, à qui je demande de rester aux camions, fait face aux trois mousquetaires de l'ALN.

Nous montons ensuite, une dizaine de gars et moi, à travers les ruelles du village. Si Moh, un sergent d'une Harka du 121<sup>e</sup> RI, qui est venu avec nous, marche rapidement vers sa maison où, très vite, il retrouve femme et enfants. Tout le monde s'affaire à préparer quelques objets hâtivement rassemblés.

Seul, je marche quelques instants dans le village. Ne trouvant rien de bizarre, j'active le petit groupe, le pressant de rejoindre le convoi, car nous n'avons pas terminé notre périple.

J'ai la surprise de croiser un gars qui avait servi pendant deux mois dans notre Harka, mais que j'avais viré : en embuscade de nuit, dans ce village, ses balles m'étaient passées trop près de mes oreilles ; il avait disparu. Maintenant, il est là, en tenue camouflée et ornée d'un galon de sergent de l'ALN. Il me voit et, rapidement, fait demi-tour pour disparaître à jamais de ma vue.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous arrivons aux camions. Le lieutenant, en nous voyant arriver, leur fait faire demi-tour. Un des appelés du groupe, qui a contourné le village, arrive en courant vers nous et s'adresse, essoufflé, à mon compagnon :

- Mon lieutenant, il y a des types armés dans le fond de l'oued. Il semblerait qu'ils soient partis d'ici et traversent en direction du village qui est sur l'autre crête. Ils courent !

Avec le jeune lieutenant, nous nous regardons :

- Dites donc, mon lieutenant, je ne pense quand même pas que nous leur ayons foutu la trouille !

- Non, je ne le pense pas non plus.

- Alors que nous réservent-ils ? Ont-ils deviné ce que nous voulons faire ? Où nous allons après ? Dans ce cas, nous allons avoir des surprises !

- J'en ai l'impression. Nous verrons bien !

Nous regroupons tout notre monde, embarquons et démarrons sans plus attendre.

Pour rejoindre Agouni Bou Fahl, le ramassage suivant, situé sur l'autre crête et distant, à vol d'oiseau, d'un kilomètre environ d'où nous nous trouvons, il va nous falloir nous payer un sacré détour, car la piste sinueuse suivant les crêtes n'emprunte pas la ligne droite du chemin le plus court. Il nous faudrait des hélicoptères !

Nous arrivons à Agoumi Bou Fahl. La piste est en cul-de-sac. Nous arrêtons le convoi à environ cinq cents mètres du village et faisons approcher le scout-car et le faisons stopper devant

une mechta sur le seuil de laquelle se tient, bras croisés, un officier de l'ALN. Il nous surveille, immobile. Derrière lui, dans la pénombre de la salle, on devine d'autres hommes. Personne ne parle.

Nous laissons un quart de nos effectifs à la garde du convoi. Un autre quart prend, sur notre ordre, position face au P.C. ennemi, sous la protection du scout-car. Le lieutenant et moi, avec la deuxième moitié de notre petite troupe, plus Si Salem, un gars d'active, celui-là, que je connaissais assez peu ; nous amorçons la descente qui doit nous mener à la petite ferme de ce dernier.

Nous atteignons assez rapidement notre but. Le grand portail qui donne sur la cour est fermé. Je grimpe le long du mur et m'y installe à califourchon. Personne ! Je fais signe à Si Salem et à un appelé de monter ; ils me rejoignent puis sautent dans la cour pendant que je les couvre. L'appelé va ouvrir le portail pendant que Si Salem se rue sur la porte de la maison : fermée ! Il prend son élan et, d'un coup d'épaule, il l'enfonce. Personne ! Alors, en courant, il ouvre tour à tour la porte d'une écurie, puis d'une grange. Il appelle : personne ne répond. Il s'élance dehors, sur la piste, s'arrête, regarde et sonde l'ombre des arbres ainsi que les cailloux de l'oued en contrebas ; personne encore ! Alors, il appelle... il appelle sa femme et ses enfants ; il hurle leur nom. L'écho de ses appels résonne sans réponse sur les pentes de l'oued et les rochers hostiles. Alors, écroulé sous le poids du chagrin et de la

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

colère, vidé, cet homme qui doit pourtant être un dur, s'immobilise, les bras ballants, et les yeux fixes et embués.

Moi, en inspectant la mechta, j'ai le temps de vérifier que, dans le canoun, de petites flammes dansent encore sur des braises... Il n'y a donc pas longtemps, une demi-heure ou une heure au maximum, que les occupants ont quitté précipitamment les lieux ; précipitamment, car la pâte toute prête attend d'être posée dans une poêle à frire où l'huile est encore chaude.

Je rejoins Si Salem, lui pose la main sur l'épaule et lui fais part de mes découvertes :

- Écoutes Si Salem... ta femme et tes gosses ont dû être embarqués de force par le FLN, du moins, c'est ainsi que je vois les choses... Alors, je te promets que je ferai l'impossible s'il le faut pour revenir, mais pas, comme aujourd'hui, nous sommes trop visibles et trop lents ; nous avons peut-être une chance de trouver ta femme et tes enfants sur place.

- Les salauds ! Ils me le paieront, et tout de suite !

- Tss, tss ! Reste calme ! Ne fais pas de conneries, ce serait irréparable et tu as encore l'espoir de revenir, alors, tiens-toi peinard ! D'ailleurs, nous allons interroger le vieux qui nous zieute, là-bas, devant la baraque ! Eh, amhrar, aya !

Le vieux arrive. Je le questionne. Non, il n'a rien vu, il vient juste d'arriver. Je l'attrape par le col et le bouscule un peu. Ah karbi, il n'a rien vu. Enfin, le vieux admet qu'il a vu arriver des

lascars (nous) en armes... Il n'en a pas demandé davantage et est entré chez lui. Il n'en est ressorti que lorsqu'il a entendu Si Salem appeler. C'est tout, ah karbi ! Ça, par contre, c'est vrai !

Nous remontons vers le convoi. En arrivant en vue de notre scout-car, nous pouvons voir qu'il est encadré et encerclé ainsi que les hommes d'escorte par l'effectif d'une bonne katiba de l'ALN. Comme comité d'accueil, c'est réussi !

Nous continuons en bon ordre notre progression. Étant en tête, le lieutenant au milieu du dernier groupe, j'arrive face au premier djounoud. Il ne bouge pas d'un poil.

Semblant l'ignorer, mais en le surveillant et en surveillant d'ailleurs toute la scène, je le frôle, le dépasse, atteins le scout-car et donne l'ordre à notre colonne de stopper sur place. Un lourd silence s'établit. J'ai l'impression que si un seul homme éternue, ça va péter de tous les côtés.

Alors, je donne l'ordre au chauffeur de faire faire demi-tour à son véhicule. Le bruit du démarreur, puis du moteur, rompt le silence. Dans un mouchoir de poche, car pas un de ces messieurs ne veut bouger, le véhicule manœuvre et, finalement, est prêt à partir. Alors, je m'approche de l'officier FLN :

- Je crois qu'il va falloir donner l'ordre à vos hommes de dégager la route. Nous repartons et, vous le voyez, nous n'avons rien cassé ici !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Vous ne passerez pas !

- Oh que si, mon vieux !... D'ailleurs, vous avez dû les voir, nous avons des hommes à 500 mètres d'ici, avec un half-track. Je suis certain que vous n'avez pas pu les encercler à l'endroit où ils sont et surtout comme ils sont placés. Alors, si vous ne voulez pas assister à un massacre que votre entêtement aura déclenché, et vous aurez à rendre compte à votre colonel Si Mohand ou el Hadj des dégâts, il voudrait donc mieux pour vous, nous laisser passer !

L'homme réfléchit. Ça doit se bousculer dans sa tête. Enfin, il donne l'ordre à ses hommes de dégager le passage. Ouf !... Nous avons eu chaud, car nous étions vraiment mal placés !

Nous rejoignons le convoi, embarquons et repartons. Nous roulons quelques minutes et arrêtons le convoi à un croisement de pistes. Ici, nous sommes sur une crête. À notre gauche, un petit village que nous dominons, établi à flanc de pente : Si Ali Moussa. Nous y avons plus d'une fois accroché durement des éléments rebelles, il y a peu de temps, mais maintenant, le village a l'air calme, baigné de soleil et à peine ombragé de-ci de-là par de grands oliviers. Il y a très peu d'animation dans les ruelles.

Nous étant assurés qu'il n'y avait a priori rien de suspect, nous descendons avec Babou, dont la femme et les enfants devraient nous attendre. Babou est arrivé au bordj il y a huit jours environ, en se traînant. Il geignait et demandait, en haletant, à boire. Quand, à l'infirmierie où nous l'avions amené

de toute urgence, nous lui avons déshabillé le torse pour le soigner, nous avons eu un mouvement de recul : le torse et le dos étaient tailladés ; des traînées de sang coagulé se mêlaient à une crasse infecte dont on voyait qu'elle avait été appliquée exprès, sur les entailles. On remarquait nettement des brûlures de cigarettes probablement, ou encore de petits tisons.

Quand il a été en état de parler intelligiblement, quelques heures plus tard, il a pu nous expliquer que tous ces souvenirs lui avaient été faits par des civils de son village, sous l'œil goguenard et protecteur de djounoud locaux. Pas d'exactions nous avait-on dit ?...

Et la réciproque ?... Oh bienfait, les décisions prises entre gens qui ne savent rien et ne voulaient rien savoir des « petits détails » ! Car à Évian, on ne s'embarrasse pas de petits détails et encore moins d'essayer de les prévoir. Que sont quelques vies humaines ? Qu'est-ce que la dignité de quelques personnes qui avaient eu foi en la parole et en la force de notre armée ?... Face à la liberté de tout un peuple qui commence à s'enchaîner lui-même !

J'en suis là de mes sombres pensées quand nous arrivons devant la maison de Babou. Elle est vide. Seuls, une chèvre et ses petits errent dans la cour. Un civil narquois passe devant la porte ; je le hèle et lui demande s'il sait où se trouve la famille de Babou. L'homme a un ricanement et, du doigt, me montre les bêtes :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- La voilà la femme de Babou et voilà ses enfants ! Et de s'esclaffer.

La rage me prend. Je saute devant le gars et lui enfonce durement le canon de ma MAT dans son ventre.

- Assez ! me crie le lieutenant.

Je me reprends rapidement, ma mâchoire me fait mal. L'homme transpire abondamment. Je lui envoie deux coups de revers de main sur sa face puis l'expédie, d'un coup de pied bien ajusté, aux pieds de la chèvre, sa figure dans la merde.

- La voilà la seule famille que vous pouvez rendre à quelqu'un ? Vous semez la merde, et bien, bouffe-la maintenant !

Nous continuons notre tournée. Nous arrivons à Aït Zaïm. Nous nous arrêtons à l'entrée du village. À notre gauche, quelques maisons basses et légèrement en contrebas, le gros du village est devant nous. Toujours à notre gauche, entre les maisons et nous, quelques dalles plates : le cimetière ombragé de quelques petits oliviers ; au début du cimetière, un bois d'oliviers qui monte jusqu'à un piton, sous le tir éventuel du half-track ; à l'autre extrémité, un croisement de pistes.

À notre droite, sur deux cents mètres environ, un précipice au fond duquel serpente l'oued. La maison qui nous intéresse est juste à côté de nous. Si Moh, sergent Harki d'une autre Harka du 121<sup>e</sup> RI, entre, rassemble sa famille et prépare ses affaires.

Le lieutenant et moi, nous sommes sur la piste à deviser tranquillement. Un martèlement de pas derrière le croisement des pistes nous fait nous retourner. Avant de voir quoi que ce soit, nous donnons l'ordre au mitrailleur du scout-car de se mettre en batterie face au croisement et d'attendre.

Il est à peine prêt qu'apparaît une katiba FLN, en ordre, marchant au pas... accéléré. Un ordre bref, un claquement de pieds ; les hommes s'arrêtent dans un ensemble impeccable. On tient, j'en ai l'impression, à nous démontrer qu'ils sont disciplinés... les moudjahidines. L'aspirant qui les commande va se placer devant eux et lance un ordre bref ; tout ce monde se met au repos, en silence, sans mouvement belliqueux.

Cette proximité, pourtant apparemment passive, me chiffonne et me laisse perplexe. Je regarde le lieutenant... un peu jeune dans le métier, me semble-t-il... Et puis, je le connais si peu... Oh, et puis merde !

- Mon lieutenant, cette immobilité de nos voisins, cela ne vous semble-t-il pas bizarre ?

- Si, mais je ne vois pas en quoi !

Je me retourne et regarde le piton couvert d'oliviers ainsi que la piste par laquelle nous sommes arrivés... mais au fait... par là... bien sûr, en coupant à travers l'oued, ceux d'Agoumi Bou Fahl peuvent arriver très vite jusqu'au piton même... pendant que nous sommes à nous demander ce que foutent les autres, là, l'arme au pied... Ils ne sont là que pour nous amuser... et après, on sera pris entre deux feux !!

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Je cours, passant devant le lieutenant sidéré et fonce sur le GMC où il y a un groupe de combat complet, pièce et voltige :

- Vite, vous autres, à terre !... La pièce, ici, au-dessus de la piste... en rasant, vous pourrez la balayer, même après le virage. Planquez-vous, je ne veux pas qu'on vous aperçoive, et ne tirez que sur ordre, vu ?

- Vu !

- La voltige, crapahutez dare-dare jusqu'en haut du piton, de façon à surveiller le sud et à en être masqués... Pareil, ouverture du feu sur ordre seulement, et ne bougez pas !

- D'accord, chef !

Tout le monde s'élance sur les positions désignées.

Fiévreusement, je me retourne vers le half-track :

- Vite, moteur en marche !... Ça y est ? OK, sur moi, doucement, suivez mes gestes ! Je dirige et place le blindé sur la petite bute en pente où il y a des tombes et désigne au mitrailleur de la 12,7 la piste, la lui fixant comme objectif et à celui de la 7,62, l'oued.

Dix minutes plus tard, si Moh et sa famille embarquent dans un GMC vide. Nous pourrions partir, mais à ce moment-là, un des hommes de la pièce nous prévient que beaucoup de visiteurs nous arrivent par la piste de Soukh el Khemis.

J'avais eu raison, mais n'en éprouvais aucune fierté. J'aurais préféré, de beaucoup, m'être trompé. Mais la réalité est là,

arrivant au galop avec une âme tirant tant de Zorro que d'un bulldozer. Monsieur l'officier FLN qui n'a pas digéré tout à l'heure veut se faire justice !

Je lance un ordre au mitrailleur du half-track :

- Armez la 12,7 ! Le claquement métallique stoppe l'ardeur des moudjahidines. L'officier de l'ALN veut faire déborder ses hommes vers le piton. Je crie :

- La voltige, armez !

Une série de bruits de culasse se répercute sous les oliviers. Devançant le chef FLN, je hurle :

- Chef de pièce, prêt ?

Sur sa réponse affirmative, je me retourne vers le lieutenant :

- Mon lieutenant, à vous l'honneur !

Il s'avance vers le half-track et demande que les deux officiers de l'ALN l'y rejoignent. Je reste à deux pas derrière lui. Les deux hommes approchent. Le lieutenant attaque :

- Messieurs, je vous demande pour la seconde fois aujourd'hui de nous laisser vaquer à nos occupations. Je vous ferai toutefois remarquer qu'elles s'inscrivent dans le cadre des accords d'Évian, et que nous n'avons rien tenté pour vous nuire et vous ne pouvez pas m'en dire autant. D'autre part, vous pouvez le constater, nous sommes prêts à toute éventualité. Je pense que vous ne chercherez donc pas à vous opposer à ce que nous continuions ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Les deux officiers ennemis se concertent rapidement puis, le plus âgé, celui d'Agoumi Bou Fahl, trouve le biais :

- Nous venions juste pour constater que vous agissez bien dans le cadre des accords d'Évian. Il n'est pas question que l'on vous gêne, Messieurs !

Tu parles ! Il a de l'aplomb, le gars ; après nous avoir flanqué des bâtons dans les roues, tout à l'heure. Il a dans un candide sourire, le toupet d'affirmer qu'il ne cherche pas à nous nuire... c'est de bonne guerre, quoi ! Et dire qu'on ne peut même pas lui signifier ce que nous pouvons en penser.

Nous regroupons nos effectifs, tout en restant sur le qui-vive et embarquons à nouveau, non sans avoir, au préalable rendu compte par radio au bordj de la situation et de la réponse du chef FLN, des fois qu'il change d'avis, l'animal.

Nous commençons à descendre vers la route de Tleta. Il ne nous reste plus qu'une famille à ramasser à Tizi Tzougart. Nous y arrivons ; une fois de plus, nous stoppons. Les hommes sautent des véhicules et prennent position immédiatement... ils commencent à croire que beaucoup trop de choses peuvent arriver, ils se méfient de cette « guerre finie ». Et cette fois, nous attendons depuis la route, car les gens doivent venir vers nous, s'ils le peuvent, le village étant tenu par une unité de l'ALN. ... Celle-là, au moins, nous savions qu'elle y est.

La piste sur laquelle nous sommes ne passe pas dans le village. Les minutes passent... Rien ! À la jumelle, je surveille

l'animation des ruelles du village : rien d'anormal ! Je promène un peu l'objectif sur le paysage et l'arrête sur une vieille mosquée désaffectée ; j'aperçois une sentinelle devant, en arme, mais il a l'air désœuvré. Je continue à inspecter les alentours : rien non plus !

Tout d'un coup, ça bouge : des cris lointains et des coups de feu espacés ; ça y est, c'est vers la vieille mosquée et c'est la sentinelle qui tire. C'est lui qui crie en brandissant son arme après deux hommes qui courent très vite, quoique dans une position bizarre : leurs bras ne rythment pas leur course, ils sont joints par-devant eux. À la jumelle, je m'aperçois qu'ils sont attachés. Les deux hommes courent vers nous.

Ils arrivent essoufflés. Leurs poursuivants, qui sont maintenant trois, s'arrêtent loin de nous et nous observent. Les deux hommes sont là, deux anciens de la Harka de Menassera. Tous deux, en entendant discuter leurs gardiens, avaient compris qu'un convoi de l'armée française arrivait. Après bien des ennuis, ils avaient donc décidé de nous rejoindre coûte que coûte et par tous les moyens possibles. Ils sont là ; leurs poignets portent la marque profonde de leurs liens trop serrés ; très vite, ils se dégourdissent les mains.

Le lieutenant et moi sommes d'accord : il n'est pas besoin d'attendre plus longtemps. Nous repartons. Cette fois, nous quittons les pistes pour rouler sur la route en direction de Tizi Ouzou.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Ouf, quelle journée... et dire qu'il me faut encore en faire le rapport au 2<sup>e</sup> Bureau : eh bien, ils en auront pour leurs ronds, ces messieurs... compte rendu de mission et en prime, tout ce que j'ai vu et deviné.

Je suis content : j'ai enfin eu du mouvement ; de plus, je sais qu'il y a encore à faire. Mais cette fois, nous aurons des hélicoptères.

Quant au jeune lieutenant, j'ai pu l'apprécier : il est à la hauteur, et ses gars, tous des appelés, sont parfaitement disciplinés et groupés en une entente impeccable.

Quatre jours ont passé. D'Alger, on m'a envoyé Djabeur, un de nos Harkis. Le fils de Khaldi est encore dans le djebel chez ses grands-parents, sur les pentes du Djurdjura, au-dessus de Boghni. Khaldi, autre Harki, est ici, lui aussi, mais reste auprès de sa femme qui doit accoucher ; c'est donc Djabeur que j'emmènerai pour récupérer l'enfant.

Pour mettre le maximum de chances de réussite de notre côté, il nous faut attendre un jour où il n'y aura pratiquement pas de vent, car près des parois rocheuses du Djurdjura, où est située la ferme de Khaldi, cela deviendrait dangereux pour les hélicos....

Ma femme qui ne comprend rien à tout ça (il ne faut pas trop lui en demander) me dit que je suis dégueulasse de courir encore le djebel pour y semer la perturbation. Décidément stoïque, je ne réplique même pas, d'autant plus qu'elle a récemment accouché d'un petit Jean-Pierre et, qu'essayer de

la raisonner relève de toute façon de l'impossible ; la preuve, elle continue à jouer la grande dame, au camp, devant les femmes de Harkis, soit imperturbables, soit ironiques.

Et puis, il y a une histoire dont le fond touffu cache peut-être de sombres desseins : l'adjudant du 2<sup>e</sup> Bureau du secteur et celui du 2<sup>e</sup> Bureau du 93<sup>e</sup> RAM voudraient faire partir en France Yamina et son fils, mais selon un plan assez biscornu ; Yamina se ferait passer pour la sœur de Mohou Ali et l'enfant, pour le fils de Areski... une vraie salade, d'autant que la jeune femme et son fils ont leur dossier de rapatriement prêt et peuvent donc, soit partir individuellement, soit embarquer avec les Harkis. J'en fais la remarque aux deux juteux qui se perdent en explications boiteuses, mais se cramponnent à leur idée farfelue et voudraient me faire croire que je ferais mieux de m'occuper d'autre chose. De toute façon, ce problème n'est pas encore urgent, mais je ne les perdrai pas de vue et ferai ce qu'il faut pour les empêcher de tenter quoique ce soit.

Les Harkis reviennent d'Alger. Leur départ en métropole est proche. Leurs familles - cousins, frères, beaux-frères, etc... essaient de les dissuader de partir :

- Restez... on passe l'éponge, on a besoin de vous. On vous jure que tout ira bien. C'est le leitmotiv.

Ainsi, Mohou Ali éjecte proprement son cousin sous la menace d'un lüger ; Charlot envoie promener son propre frère ; Hacène, le frère de Yamina vient la chercher et je lui

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

interdis l'accès du camp ; d'ailleurs, elle le renvoie fermement se faire voir ailleurs ; quant à Igoulmimen, un gars d'active qu'on nous a adjoint récemment, son beau-frère qui vient chercher sa sœur pas d'accord du tout pour le suivre, il lui prend son bébé des bras et tente de s'enfuir avec, en enjambant les barbelés.

Prévenu de ce qui se passe par Charlot, j'arrive avec le Beretta au poing et donne l'ordre au gars de stopper ; il a un ricanement déplaisant :

- Attention au bébé ! crie-t-il.

Je lui réitère l'ordre et lui, sûr que je ne bougerai pas, continue d'avancer lentement ; je tire une seule balle qui le touche à la jambe ; il a un cri de douleur.

Je récupère d'abord l'enfant que je rends à sa mère en larmes ; l'homme étant toujours dans les barbelés qu'il n'arrive plus à enjamber, je vais vers lui, le fouille, lui sors son portefeuille dont je prélève sa carte d'identité et son laissez-passer du FLN, déchire ces deux documents, réintègre le portefeuille dans sa poche et le tire sans ménagement des barbelés puis l'expédie hors du camp. Il hurle :

- Mes papiers... Je vais me faire arrêter !

- Je l'ai fait exprès. Tu expliqueras à l'ALN pourquoi tu te balades sans papiers en règle. Je ne crois pas qu'ils te croiront, même si tu leur dis toute la vérité !

- Vous...

- Ta gueule ! Ça suffit comme ça ! Il ne fallait pas faire ce que tu as fait ! Fous le camp ! Vite !

Et il part en boitant.

Quatorze heures. Tizi-Orly ! Le vent s'est atténué. Le ciel est clair, à peine quelques nuages qui s'étirent paresseusement, coiffant, au sud, les crêtes du Djurdjura.

J'ai retrouvé le lieutenant du 15<sup>e</sup> BCA et sa section. Si Salem est là, ainsi que Djabeur. Pour Si Salem, on va essayer à nouveau de récupérer sa femme et ses enfants. Djabeur, lui, connaissant le père de Khaldi, nous aidera à récupérer l'enfant de celui-ci ; avec nous, deux gendarmes de la « blanche ».

En face de nous, du parking, devant les hangars, il y a quatre Sikorsky, dont un armé d'un canon de 20 mm à tir rapide et une Alouette. C'est un capitaine de l'Armée de l'Air, pilote de l'Alouette qui dirigera la partie vol de l'opération. Le lieutenant du 15<sup>e</sup> BCA dirigera la section au sol et moi, je coordonnerai les deux, indiquant au lieutenant la marche à suivre. Les pilotes montent à bord ; la section embarque dans les trois Sikos non armés, et moi, je monte dans l'alouette.

Un sifflement qui se prolonge et des vibrations : les pales du rotor commencent à brasser l'air. Le sifflement augmente et le sol semble s'éloigner du plexiglas de la cabine. Nous sautons par-dessus les eucalyptus de la route d'Azazga, traversons la route de Fort National, survolons l'oued Aïssi puis Tamarought, Tighzert, sautons l'oued Fali et arrivons à

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

l'aplomb d'Agoumi Bou Fahl. Par radio, j'appelle le Siko armé du canon :

- Pirate de Alouette... Pirate de Alouette, me recevez-vous ? Parlez !

- Alouette de Pirate, je vous reçois... À vous !

- Pirate de Alouette, essayez de vous maintenir à l'aplomb de l'entrée sud du village que vous aurez ainsi au complet dans votre axe de tir. Autant que possible, essayez de surveiller la deuxième maison à gauche de la piste... C'est un repaire ALN !

- Ici Pirate... Vu, Alouette et bien compris... Terminé !

Et maintenant, à la section :

- Ventilateur 1 d'Alouette... À vous... Parlez !

- Alouette de Ventilateur 1, j'écoute !

- Vous pouvez larguer la moitié de la section au-dessus de la baraque que vous connaissez, mais faites vite ! De toute façon, nous vous couvrons.

- Reçu Alouette... Nous y allons !

Le premier des Sikorsky descend lentement et se stabilise à trois mètres environ du sol. Le souffle de son rotor éparpille la poussière de la piste et propulse les brindilles. Les dix hommes, le lieutenant, Si Salem et les gendarmes sautent à terre et commencent à courir sur la piste qui mène à la ferme.

L'hélico remonte et dégage le coin, nous laissant l'espace au « Pirate » et à nous. Nous nous mettons à la verticale de la ferme et tournons lentement autour en cercles courts.

Cette fois, la femme et les enfants de Si Salem sont là. Les moudjahidines et autres djounoud n'ont pas eu le temps de les emmener plus loin. Je vois Si Salem gesticuler devant sa femme qui tient, derrière elle, les enfants, puis il se tourne vers les gendarmes ; ceux-ci approchent. Devant eux, il déchire un carré vert que je devine être le livret de famille ; donc, il « casse » le mariage ; il a l'air furieux, fait demi-tour et sort sur la piste, passe devant le P.C. de l'ALN d'où une tenue camouflée les regarde, mais très passivement, en jetant, semble-t-il, de temps à autre, un regard inquiet vers le « Pirate ».

Ventilo 1 se pose et la petite troupe y embarque. Les quatre Sikorsky reprennent leur formation derrière nous et nous piquons droit sur le Djurdjura.

Nous survolons Tirilt Mahmoud où il y a toujours autant de FLN, traversons la plaine des Ouhadias et arrivons à Tirilt Taourirt. L'ancienne DZ est là, devant nous, celle qui servait pour l'ex SAS dont le bâtiment proche arbore maintenant le pavillon du FLN. Plusieurs hommes en sortent, armés, et nous observent.

Ventilo 1 descend, se pose et largue la petite troupe, puis redécollé. À son tour, Ventilo 2 se pose, lâche le deuxième groupe et nous rejoint dans les airs.

En colonne, la section emprunte la piste qui s'élève en serpentant à travers les rochers. Les hommes ont environ deux kilomètres à se farcir pour atteindre leur but. De

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

l'alouette, nous suivons leur lente progression, les devançant de temps à autre pour voir si personne ne risque de leur tendre une embuscade. Ils atteignent une sorte de plateforme où, en bordure de quelques champs aux dimensions restreintes, il y a une ferme, celle de la famille de Khaldi ; ils entrent ; le lieutenant appelle :

- Alouette de section, je vous préviens que je garde le contact radio permanent. Vous pourrez ainsi suivre l'évolution et, éventuellement, intervenir.

Le palabre avec les parents de Khaldi s'engage et, autant que je puisse en juger, ils ne sont pas d'accord. Mais alors là, pas du tout. Le gosse essaie de filer vers Djabeur qu'il connaît très bien. Le capitaine pilote me rappelle subitement à notre mission de surveillance :

- À midi, un piton ; derrière lui, je crois bien qu'il y a une troupe de bonshommes qui approchent en courant. Nous y faisons un tour pour voir ?

- Bien sûr, mon capitaine.

- Tenez, là derrière... et ils se rapprochent drôlement !

- Oui, je les vois ; ils sont encore à presque deux kilomètres des nôtres. À la vitesse où ils vont, ils en ont pour douze à quinze minutes... Pirate de Alouette... Pirate de Alouette....

Répondez !

- Pirate écoute.

- Pirate de Alouette, postez-vous en vitesse à sept heures pour vous, à l'aplomb d'un piton rocheux derrière lequel arrivent des indésirables !

- Bien compris Alouette... On y va ! Terminé !

Le lieutenant, au sol, qui a entendu la conversation sur son poste, comprend très vite la situation :

- Intercepté votre conversation radio, Alouette. Que faisons-nous ?

- Ici Alouette, il n'y a plus à discuter... embarquez le gosse, de force s'il le faut !

- OK Alouette ! Terminé !

Et en effet, cela va vite : il empoigne l'enfant pendant que Djabeur, avec des gestes véhéments, fait comprendre au grand-père qu'il lui faut rentrer chez lui, et vite. La section se reforme sur la piste et la descend au pas accéléré. Djabeur a pris l'enfant sur ses épaules.

La katiba FLN a atteint la ferme et stoppe là sa progression, surveillée par le Pirate.

Notre section est arrivée à la DZ au moment où Ventilo 1 se pose ; sans attendre, ses occupants embarquent ; l'hélico remonte ; le deuxième Siko atterrit à son tour ; le reste de la section s'y engouffre ; il s'élève à son tour.

Notre petite escadrille se reforme et nous piquons vers le Nord : Tizi Ouzou. Nous nous posons et, à ce moment précis, le capitaine éclate de rire et me tape dans le dos :

- Vous voyez ce voyant rouge allumé ?

- Oui mon capitaine.

- Savez-vous ce qu'il veut dire ?

- Non.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Et bien il signifie que nous arrivions à être à court de jus et, si vous avez bien vu, il y a déjà une bonne minute qu'il était allumé !

- Ouf !

Je crois bien que, maintenant, c'est cuit pour essayer de récupérer des familles dans le djebel. D'ailleurs, pendant que nous opérons au sud de Tizi Ouzou, une autre section, avec sensiblement les mêmes moyens, ratissait le nord. Ceux qui voudront partir en France, maintenant, devront très certainement le faire sur la pointe des pieds. Encore de nouveaux drames en perspectives !

Ferri, l'ancien Harki que j'ai viré parce qu'il fricotait avec les fells, et bien... on l'a retrouvé... mutilé sur les rails vers Bou Halfa, à quelques kilomètres de Tizi Ouzou. Par un informateur, j'ai appris que sa femme et ses enfants étaient sains et saufs, dans leur village, à Hendoussa....

Quant à Yamina et son fils, j'ai décidé de mettre un terme à la connerie des deux juteux. Je me suis d'abord enquis de l'accord de ma femme, puis de la bénédiction du capitaine du 2<sup>e</sup> Bureau qui fait a priori une drôle de tête, mais qui finit par me donner son accord et, éventuellement, son appui.

Sitôt dit, sitôt fait : la jeune veuve et son fils viennent habiter chez moi. Une question de réglée ! Et... ma femme a l'air d'être parfaitement contente ; je la soupçonne même de se dire : « Chouette, il y a quelqu'un pour m'aider. »

Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on vienne me dire que je fais une connerie en prenant Yamina en charge. Pour les uns, je vais m'attirer des ennuis... Lesquels, grand Dieu ?... Pour les autres, c'est : « Elle n'a pas d'argent, cela va être une lourde charge »... Tiens, au fait, comment se fait-il qu'elle ne touche pas de pension de veuve de guerre ? L'adjudant du 2<sup>e</sup> Bureau à qui, du coup, je pose cette question, me répond :

- Mais si, elle va toucher. J'ai fait le nécessaire, seulement c'est long... Histoire de paperasses !

Et il me refille un tas de papiers. Seulement voilà, moi, la question de pension, je n'y connais rien, ce qui fait que je ne lui pose pas toutes les questions qu'il faudrait, et ce n'est pas Yamina qui puisse me répondre.

Quant à « Mimi », l'adjudant de la PM de Tizi Ouzou, il me confirme que j'ai bien fait, mais me met en garde contre les dangers que nous risquons. Mimi, de son vrai nom Hachette, est une figure, une célébrité à Tizi Ouzou ; tout le monde le connaît, tant civils que militaires, et tout le monde l'apprécie ! Pour moi, d'ailleurs, il s'agit d'un ami ; combien de fois a-t-il viré les Harkis du bordel ou d'un café où ils semaient la perturbation ; avec lui, il n'y avait jamais de casse : une main de fer dans un gant de velours.

Au mois de juin, les Harkis sont tous regroupés ; c'est un immense convoi qui se forme sur la route à la sortie de Tizi Ouzou. Le drame du départ est en train de se jouer.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Ces gens quittent leur terre, leur famille et leurs habitudes. Ils quittent ce que cent cinquante ans de présence française leur avaient laissé en partage, ce qu'ils avaient cultivé et arrangé à leur gré. Ils quittent leur terre ...

Pourquoi ? parce qu'ils ont cru que leur devoir était là, avec la France, et on leur a tellement prouvé et démontré qu'ils avaient eu, eux seuls, raison... que maintenant, la raison même de leur fidélité leur échappe et il y a de quoi ! À quoi bon essayer encore de les raisonner, maintenant, de leur prouver l'inutilité de leurs larmes ou de leur donner confiance en l'avenir en France...

Moi, en tous les cas, je n'en ai ni la force persuasive ni le courage. Je vais d'un camion à l'autre, la gorge serrée. Je ne peux même pas trouver un banal mot d'adieu ou un souhait de bonne chance. Mon pistolet brûle ma hanche malgré son étui... J'ai des envies de meurtre...

Mes yeux me brûlent, eux aussi ! Et oui, c'est tout ce que je peux trouver : un au revoir muet, mais combien sincère !

Le convoi démarre lentement comme douloureusement ; il s'étire comme s'il voulait s'agripper aux virages de la route et aux eucalyptus familiers ; il semble hésiter à quitter le paysage ancestral. Chaque véhicule qui passe devant moi, émet un concert de lamentations, de pleurs, de cris ; il émane de cette poussière soulevée en volutes gigantesques, de ce grondement mécanique puissant un poignant désespoir enveloppant et étouffant.

Je ne reconnais à personne le droit d'être à la place que j'occupe en ce moment, mais pourtant, je voudrais être ailleurs... dans un combat, dans une embuscade dont l'animation arrêterait cette vision désespérée de fuite organisée et chasserait cet inexplicable et soudain cauchemar.

Adieu compagnons des coups durs ; adieu gamins confiants, rieurs et bagarreurs ; adieu femmes effacées et discrètes ; adieu rêve d'homogénéité politique ; adieu rêve insensé de ce qui était pourtant la réalité : l'Algérie Française !

Le convoi a disparu derrière les dernières buttes de Bou Ralfa et je demeure là, sur le côté de la route, anéanti et étouffé par une émotion inconnue. Les appels d'un sous-lieutenant du 15<sup>e</sup> BCA me tirent de cette semi-torpeur, de ce désespoir. Nous remontons au bordj.

Tout va très vite ensuite. Les derniers jours de juin s'étirent sous la chaleur caniculaire. Il faut se hâter maintenant. L'aile de l'indépendance se profile à l'horizon. Il est temps pour moi de songer à faire partir maintenant toute ma petite famille et Yamina avec son fils.

Là, cette fois-ci, il s'agit d'être discret le plus possible. Je suis en civil ; seule précaution de prudence, je suis armé de mon Beretta, de trois chargeurs et d'une boîte de cartouches.

Je fais monter dans le train d'Alger les deux femmes et leurs enfants. Je regarde attentivement autour de moi, fouillant du regard les voyageurs. Rien ne vient entraver ce départ. Le

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

train quitte la gare, lentement. Je sais que nous en avons pour un très long moment à subir les lenteurs chaotiques de ce voyage ferroviaire : la loco poussive, les risques de sabotage... autant de raisons de rouler doucement, très doucement.

Le voyage, par lui-même, ne m'apprend rien que je ne sache déjà. À partir de Ménerville, on voit seulement un peu plus de moudjahidines de l'ALN qui errent, désœuvrés, mais attentifs, sur les quais de la gare.

Enfin... Alger. C'est ranimation colorée et habituelle, mais cependant plus rapide de démarche ; on ne s'attarde pas ; on a planté là la tchatche au clou : ce n'est pas le moment de traîner et de discourir ; les explosions de plastic et les rafales sont les moyens d'expression pour des explications qui, si elles sont communicatives, n'incitent pas à la détente (sauf celle d'un flingue) et au farniente.

Nous suivons le courant de ces gens pressés qui sortent de la gare. Un petit claquement sec des doigts : j'appelle un porteur. Les femmes sont occupées avec les enfants et il y a quand même quatre grandes valises plus les petits bagages. Le gars veut appeler un taxi...

- Tss, tss ! Pas la peine, nous n'allons qu'à l'hôtel du Commerce, là en dessus !

Au moins là, nous ne serons pas trop à portée des explications orageuses ou explosives, plus centrées vers Bab el Oued, la rue Michelet ou le Champ de Manœuvres.

Les bagages disposés dans les chambres, nous nous payons quand même le luxe d'aller nous balader : eh oui, il faut bien casser la croûte... ce que nous faisons avec des sandwiches, car les restaurants... il n'y en a pratiquement plus d'ouverts.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous nous mettons en quête de Jean-Paul que nous finissons par trouver... aux arrêts de rigueur. Je vais trouver son capitaine du 121<sup>e</sup> RI qui nous connaît donc très bien et qui veut bien, pour une demi-journée, lever les arrêts. Nous partons tous manger au mess du DIM.

Puis je m'enquiers de billets de transport, bateau ou avion, je m'en fous : il faut que mon petit monde parte. Finalement, ce sont des billets d'Air France pour le lendemain 27 juin 1962 à dix heures vingt.

Maison Blanche. C'est le va-et-vient des grands départs ; c'est d'ailleurs le grand départ, échelonné quotidiennement de tout le monde, de tout un monde bâti patiemment, qui s'écroule brusquement ; les voitures civiles ou militaires arrivent pleines et repartent vides, ou même, parfois, restent sur place.

Pour les avions, c'est contraire : ils arrivent vides les uns après les autres, se présentent sur le tarmac ; leurs passagers montent ; on referme les portes, enlève les échelles d'accès pendant que les pleins sont refaits et l'avion part se présenter au bout de la piste pour le décollage. On est pressé, quoi ! Oh Dieu, pourquoi en arriver là ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous suivons le mouvement... le flot. Je place les bagages devant les douaniers qui dédaignent y jeter un œil ; il faut dire qu'ils sont nettement débordés. Je rejoins les deux jeunes femmes et leurs enfants. Ma femme va repartir...

Nous nous quittons. Pour combien de temps, cette fois-ci ? Je crois que ce sont les seuls mois à peu près potables que nous avons passés là... à condition que je ferme les yeux, ou surtout les oreilles, sur ce que faisait ou disait ma femme... six mois et demi, et après ? Cela va-t-il recommencer comme avant à nous engueuler pour la moindre bricole ? D'accord, maintenant, il y a deux gosses. Comment cela va-t-il se passer ? Oh et puis zut ! Ce n'est pas le moment de jouer les devins.

Quant à Yamina, elle m'étonne ; elle, qui sort tout droit du djebel, quand même via le bordj, se trouve confrontée à un tas de nouveautés : la foule, la circulation incessante des voitures, cet enchevêtrement de bâtiments et, maintenant, l'aéroport et les avions...

À sa place, j'avalerais une boîte d'aspirine par jour ; elle, non ! Elle subit tout ça comme elle a toujours tout subi : combats, morts... stoïquement ! Et les enfants, Mohamed, le fils de Yamina et Odile, ma fille, eux au moins, ne ressentent rien des inquiétudes, des larmes et donc, des changements. Moi, si ! Tout d'un coup, je me sens las, désœuvré et vide. D'un revers machinal de la main sur le front, j'essaie de chasser toutes les pensées qui pourraient détourner mon attention. Je ne serai tranquille que lorsque l'avion décollera.

Des haut-parleurs, tombe une voix féminine impersonnelle et monocorde, comme ennuyée, annonçant le départ des passagers du vol à destination de Lyon Bron. Ça y est ! J'ai quand même une espèce de petit pincement au cœur, vite réprimé. C'est la scène habituelle des adieux avec, pourtant, une pointe de doute : celui d'être sûr de nous retrouver entiers et... rapidement ! Et c'est la séparation !

Le groupe de passagers, emmené par une hôtesse, avance rapidement vers un DC 4 pour lequel ce doit être un de ses derniers voyages. À côté de moi, deux types en tenue bleu marine et galonnés devisent en passant : « Ben dit donc, je me demande comment les zincs arrivent à tenir le coup : on arrive et on repart... Juste le temps de faire les pleins... M'étonne qu'il n'y ait pas plus d'incidents, voir même, d'accidents ! »

Rassurant le gars, n'est-ce pas ?... Je suis des yeux l'avion qui déjà, portes fermées et moteurs tournants, commence à avancer, gros oiseau se dandinant lourdement ; il suit la piste de dégagement et arrive au bout de la principale ; il semble hésiter ; le rugissement de ses moteurs qui emplissent l'air à crescendo me parvient ; il me semble voir l'herbe qui l'entoure se coucher sous la turbulence d'air produit par les quatre hélices ; et puis, tout d'un coup, l'appareil s'élance sur la piste ; ses roues quittent le sol et se replient lentement ; il grimpe doucement et amorce un virage au-dessus de nos têtes, et là... il se passe quelque chose : un de ses moteurs a des ratés et une longue flamme sort de l'échappement ;

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

l'hélice semble hésiter à brasser l'air puis repart dans sa ronde, remplissant son office et... plus de flamme.

Ouf !... Aux renseignements, on me précise qu'il ne s'agit que d'un incident n'influant en rien le voyage... incident simplement dû au trop grand échauffement continu de l'appareil qui assure deux rotations quotidiennes. Les deux gars de tout à l'heure n'avaient donc pas tort.

Je hèle un taxi, y monte et me fais véhiculer jusqu'à la gare de l'Arba où je prends le train de Tizi Ouzou... pas de temps à perdre à Alger. D'ailleurs, je n'en ai pas du tout envie.

J'arrive au bordj. Le lieutenant Bouan, du 2<sup>e</sup> Bureau du 15<sup>e</sup> BCA, qui remplace dorénavant l'organisation précédente, m'aperçoit et vient vers moi :

- Dites donc, maintenant, vous prendrez vos frusques et votre barda. Je vous ai fait préparer une chambre dans notre quatre étoiles du City bordj ; chambre à deux : vous et votre copain Maréchal !

- Mais mon lieutenant...

- Ah non, foutez-moi la paix ! Je sais, vous avez votre appartement en ville ! Et alors ?... Il n'y a plus personne dedans, maintenant ! Par contre, vous auriez peut-être du monde pour vous y attendre le soir, et ce monde... je ne pense pas que vous l'apprécieriez à sa juste valeur ! Je n'invente rien : un de nos informateurs m'a averti qu'entre autres, vous êtes couché sur la liste noire du FLN local, avant que celui-ci

ne vous couche ailleurs ! Ça y est, oui ? Vous allez chercher vos affaires ou je vous y emmène de force ?

- Bon, ça va, mon lieutenant ! Vos arguments percutants m'ont mis KO... J'y vais !

- D'accord, mais pas tout seul ! Prenez le chauffeur armé et la jeep, et ajoutez-y un de vos copains, au choix ! Ah euh... équipez-vous sommairement vous aussi !

- Oui mon lieutenant !

Le bâtiment HLM où j'occupe un logement F3 est au nord-est de Tizi Ouzou, c'est-à-dire à l'opposé même du bordj ; le bâtiment a trois étages ; les couloirs extérieurs sur toute la longueur de l'immeuble permettent d'accéder aux appartements. Il y a deux escaliers : l'un à une extrémité des couloirs et l'autre, au centre.

Je fais arrêter la jeep face au dernier et, avec Jean-Louis Maréchal, un des copains auquel a fait allusion le lieutenant, nous gagnons donc l'escalier central ; j'habite au deuxième étage. Au rez-de-chaussée, un coup d'œil à gauche, un autre à droite : rien ! Au premier étage, mêmes précautions : rien ! Avant d'arriver au deuxième, je fais signe à Jean-Louis de rester dans l'escalier. Ainsi, il contrôle la montée et, éventuellement, je l'ai donc à portée de voix. Je lui souffle :

- Ne bouge pas, attends-moi là, le temps que j'entre chez moi faire une petite inspection et je t'appelle ! OK ?

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Longeant le mur, j'inspecte à gauche : rien ; à droite... tiens ! Quelqu'un, un type en veste de combat et pantalon clair, ceinturon de cuir et étui avec pistolet, le gars est nonchalamment appuyé contre le mur rambarde, juste en face de chez moi. Je m'approche :

- Pardon monsieur... Vous attendez quelqu'un ?
- Mais oui... (Il me détaille des pieds à la tête.) Le lieutenant Harki qui habite ici !
- Ah.... Vous le connaissez ?
- Non !
- Je vois... le lieutenant n'est pas lieutenant, je vous le dis pour que vous ne vous trompiez pas. Ah, au fait, pour ne pas le manquer... C'est moi qui habite ici !

L'homme, jeune, a les sourcils qui montent subitement en accent circonflexe. Son cerveau fonctionne à tout va, cela se voit à son front plissé. Sa main descend rapidement vers la ceinture ; ma gauche part en manchette et le cueille sous la carotide ; ma droite attrape la boucle de la ceinture, monte le tout sur le garde-fou et... c'est parti ! Tout le monde descend !

Jusque-là, j'avais le sourire, mais il se fige ; je regarde partout : personne, apparemment, ne m'a vu. Je retourne chercher Jean-Louis.

- Tu n'as rien vu ?
- Non ! Et toi ?

- Oh moi, je commence à en avoir ras le bol !... Tiens, penche-toi par là-dessus. Que vois-tu ?

- Ben, merde alors ! Là, un gus écroulé, en bas ; tu... tu l'as vu ?

- Un peu, oui ! Il était là, à la place que tu occupes.

- Hein ? Et tu l'as... ? Qu'est-ce qu'il foutait là ?

- Il m'attendait !

- Quoi ??

- Il m'attendait. Seulement, coup de pot : on lui avait dit d'attendre le lieutenant Harki qui habite là ! J'aurais été un « une ou deux barrettes » je n'aurais probablement pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Et puis, je ne sais pas... le réflexe et... hop !

- Non, mais ça ne va pas, non ? Tu ne vas quand même pas t'excuser en plus ? Remarques... si tu veux, tu peux toujours lui payer une couronne. Et il éclate de rire.

Pendant ce temps, nous sommes entrés. Je prépare mon paquetage, récupère mon transistor et quelques objets personnels et... du vent ! Ce n'est pas le moment de traîner par ici.

Nous repartons ; un coup d'œil en bas... plus rien ! Pas de corps ! De deux choses l'une, ou quelqu'un l'a récupéré ou... le gars, pas encore mort et pas assez cassé, s'est... cassé de lui-même. Pourquoi pas ? Et personne ne semble s'être

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

aperçu de quoi que ce soit ; il faut dire qu'en ces temps troubles... les gens évitent de voir ce qui se passe !

Nous rentrons au bordj. Un compte rendu au lieutenant Bouan qui, en fait de chambre, nous a refile, à Jean-Louis et moi, un bâtiment : l'ancienne infirmerie des prisonniers, hors des murs du bordj, mais évidemment à l'intérieur des barbelés.

La nuit kabyle se développe, nous enveloppe ; assis au coin de la porte, Jean-Louis et moi nous taisons ; devant nous scintillent les néons et les lumières de Tizi Ouzou d'où nous parviennent le bruissement et le ronronnement de cette nuit d'été. Une cigale attardée émet quelques crissements ; au loin, le chant des grenouilles et des crapauds. Au ciel, des étoiles ; dans ma tête, des souvenirs et des images qui défilent, se bousculent et se superposent : tous les départs de ces jours derniers... tout ce remue-ménage, toutes ces histoires qui nous arrivent d'Alger où les explosions de plastic succèdent aux rafales, les rafales aux invectives qui succèdent elles-mêmes à quelques cris de petits rassemblements... bref, ou un petit rien sert d'allumette à un embrasement.

Alger où OAS et FLN s'affrontent, où l'armée et la police, dépassées, cognent tantôt à gauche, tantôt à droite, à tâtons, pratiquement. Alger où les sigles et inscriptions fleurissent. Alger où des scènes aberrantes se passent : on voit une voiture arriver au port, chargée de colis, valises et autres bagages ; une famille en descend, les empoigne fébrilement ; on se rassemble, on cherche des yeux quelque chose ou

quelqu'un, un signe quoi... et on voit arriver quelqu'un qui, pour quelques milliers de francs de ce moment-là, embarque la voiture pour laquelle on a consenti d'énormes sacrifices et dont, maintenant, on se débarrasse, car on ne peut l'emmener ; d'ailleurs, où l'emmènerait-on ? Où va-t-on arriver dans cette métropole si lointaine ?

Tiens au fait, où sont maintenant ma femme, Yamina, les enfants ? Que font-ils ? Comment cela se passe-t-il pour eux ? Autant de questions sans réponses.

Et une scène me revient à l'esprit : oui, c'était avant que ma femme et mes enfants ne partent ; un soir aussi, comme maintenant ; j'étais sur la petite loggia de notre appartement, assis, me balançant sur une chaise en fumant une cigarette ; brusquement, je l'ai éteinte, intéressé par le manège d'un homme... un Musulman, probablement, habillé... mais oui, c'est ça : une tenue camouflée ; il frappe à une porte ; elle s'ouvre ; une silhouette dans l'entrebâillement ; le musulman tend la main et la silhouette y met quelque chose, mais qu'est-ce que cela peut être ?... À cette distance, de nuit, bien que le couloir soit éclairé, je bondis dans la salle à manger, y ramasse à la volée mes jumelles et reviens à la loggia. Le type continue dans la pénombre...là, ça y est, je le distingue enfin ; il arrive devant une autre porte où l'opération se renouvelle, et deux autres fois encore.

Sidéré, je m'aperçois que chaque fois qu'il tend la main, il la retire avec un billet de banque... tu parles ! Et ceux qui lui refilent ça... il y a même des troufions gradés, dedans... Ce

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

n'est pas beau, ça ? Et comment se fait-il que le FLN n'ose pas venir quêter dans mon bâtiment où nous sommes deux soldats à y loger : un gendarme du 2<sup>e</sup> Bureau et moi.

J'ai fait mon rapport à la Sécurité Militaire (SM) où on m'a répondu qu'on était au courant de ces pratiques, et même, de trafic d'effets militaires, quand ce n'était pas carrément des munitions !

Si on ajoute à cela les Forces locales (unités dépendant de l'armée française et du FLN) qui, prises de frénésie, rejoignaient l'ALN avec armes et matériels... français, bien sûr ! Mais crénom, de qui se fout-on ? « De nous, mon vieux... Tu rêves ou tu cauchemardes tout éveillé ? Allons réagis ! »

C'est la voix de Jean-Louis qui me tire de mes pensées et je comprends que j'ai même parlé tout haut.

### XV LE DÉPART

Cela fait déjà quelques jours que je suis au bordj, et je m'y emmerde ferme. Je ne peux guère faire autrement.

La journée, je tiens le poste de secrétaire au 1<sup>er</sup> Bureau ; je tape des notes de service et des propositions de citations... vous me direz que c'est toujours taper sur quelque chose, mais moi, cela ne me suffit pas ; l'esprit n'y est pas ; il est là, par-delà les murailles du bordj, par-delà les barbelés qui ceignent la ville, il erre dans le djebel, à la poursuite des opérations, des patrouilles, des dangers de la vie et de la mort.

Parfois, du 2<sup>e</sup> Bureau, on vient me demander si je connais Si Machin de tel village ; parfois, on vient me demander si, d'après ce que j'ai vu ou d'après ce que je sais, tel fait peut cadrer avec des renseignements actuels, compte tenu de l'évolution du temps et des événements. Le restant du temps, j'ai envie d'être ailleurs.

Après le dîner, au mess, ce soir, j'ai décidé d'aller faire un tour chez moi, voir comment les choses s'y passent, sans prévenir qui que ce soit. Me voilà parti, accompagné de mon Beretta ainsi que de mon écoëurement et de mon désœuvrement ; je ne suis donc pas tout seul ! Je marche rapidement, à grandes enjambées, l'œil en éveil, surveillant tout, suspectant a priori tout ; je marche à ras des arbres qui bordent la route ; à côté du camp de la CCS du 121<sup>e</sup> RI, se trouve, oh ironie... le P.C

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

du colonel Si Mohand Ou el Hadj, commandant la Wilaya III ; j'ai donc l'honneur de rendre leur salut à deux sentinelles à la fois : l'une française, l'autre FLN... et le P.C. de Si Mohand Ou el Hadj, oh, autre ironie, l'ex récent centre de la Croix Rouge où demeuraient l'adjudant Lavergne du 2<sup>e</sup> Bureau et son infirmière de femme... comme quoi Mohand Ou el Hadj se soigne !

Un peu plus sur le qui-vive encore, je continue mon chemin, arrive à la cité et gravis les escaliers qui accèdent à mon appartement ; j'entre et vérifie d'un coup d'œil que tout est en place ; je ressors et referme la porte à clé ; puis semblant admirer le panorama en face de moi, je m'accoude sur la murette par-dessus laquelle j'ai viré le djounoud l'autre jour et passe lentement ma main sous une moulure du béton, et finalement y trouve l'aspérité que j'espérais y trouver ; je détache délicatement le sparadrap et le bout de papier qu'il maintenait. D'un geste brusque, je place les deux objets dans ma poche et repars.

Je repasse, par obligation, par la même route que celle par laquelle je suis venu, et cela, normalement ne se fait pas... seulement voilà, je suis pris par le temps, d'une part, et par le manque de choix d'itinéraires, d'autre part ; aussi, je n'éprouve aucune surprise en arrivant à la hauteur du P.C de Si Mohand Ou el Hadj, lorsque j'aperçois deux zigues pleins de suffisance par le fait de porter une tenue camouflée et une mitraillette Skoda flambant neuve.

En marchant, j'observe qu'apparemment, ils ne s'en prennent à personne ; ils sont là, un point, c'est tout. Je ralentis quand même mon allure en allumant une cigarette pour me donner une contenance, une excuse à ce ralentissement et pour me permettre de les surveiller en manœuvrant de façon à passer à côté du gars de droite qui se trouve entre son compagnon et moi... Ça y est : je suis à côté de lui ; il me toise, semble me jauger et me juger ; je m'arrête et me baisse pour... relacer ma chaussure sans cesser de surveiller les deux lascars.

Rien ne se passe... pourtant, le gars qui est à côté de moi doit avoir des démangeaisons à sa main droite, crispée sur la crosse et la détente de son arme ; moi, je cramponne la crosse de mon Beretta, toujours prêt. À ce moment, je vois une jeep sortir de la CCS du 121<sup>e</sup> ; elle passe ; j'appelle ; le chauffeur me reconnaît et stoppe puis parle à son chef de bord ; j'en profite pour m'approcher d'eux en surveillant les deux djounoud ; ils ne bougent pas ; je saute dans la jeep qui démarre. Je remercie chaleureusement les deux appelés qui ne comprennent pas du tout l'insistance de mes « mercis ».

Je me fais déposer au Bureau de la place et termine mon trajet à pieds, et... je me fais engueuler par le lieutenant Bouan ; je laisse passer l'orage et le calme.

Ayant terminé de défroisser le papier collé dans le sparadrap, je l'étale et le regarde, de façon que mon compagnon puisse lire, lui aussi. C'est un papier à en-tête du FLN Wilaya III bourré de fautes d'orthographe, telles que « tribunal » avec un e et « condanés... à mort », bien sûr, suit la liste... Nous

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

nous regardons tous les deux : il y a là, nos noms, mais aussi cinq autres dont le gendarme Dussot, Jean-Paul et Mimi ; ce que c'est quand même que la célébrité ! Enfin, cela ajoute à notre valeur... Heu, bien sûr, puisque nous sommes avertis !

- Vous croyez qu'il va falloir s'éterniser encore longtemps ?
- Je ne pense pas, lieutenant ! D'ailleurs, il n'y a plus rien à foutre par ici !
- Ouais !... Enfin, nous verrons ! Mais... faites gaffe encore davantage, mon vieux, et pas d'écarts !

Deux jours ont passé. Aujourd'hui, je sors : j'escorte notre colonel, le colonel Bordereau avec qui j'ai eu souvent affaire et Mimi Hachette, l'adjudant de la PM. Encore un départ ! Cela ne finira-t-il donc jamais ? J'en ai marre... sentir cette émotion dont je ne veux pas... Je voudrais être de roc : ne rien ressentir ! Donc, direction Alger, une fois de plus. Le colon et Mimi, dans une 403 et moi, je suis avec un chauffeur en jeep.

Voyage sans incident, sauf un abruti de sergent de l'ALN qui voulait la carte grise de notre jeep pour laquelle nous n'avons qu'une carte mécanographique ; mais l'affreux ne veut rien savoir, il trépigne et ne se calme que lorsque nous lui proposons notre ordre de mission, à l'envers, mais lui, ne voit que le cachet militaire ; il opine du chef et nous fait un salut à l'ALN bien sûr, et nous repartons.

Nous traversons Alger. Au square Bresson, nous rejoignons la 403 du colonel ; celui-ci veut voir une dernière fois Notre-Dame d'Afrique... eh bien, allons-y !

De là-haut, à côté de la basilique, s'étend à nos pieds un panorama inoubliable et magnifique : la baie d'Alger... d'abord le port, puis à droite, s'estompant dans la brume mais nettement visible, le cap Matifou. À droite, presque à côté de nous, la Kasbah. C'est beau tout ça : de la couleur, de l'animation. Il se dégage de tout ça quelque chose d'indéfinissable qui me fait un nœud à l'estomac. Je regarde le colonel : il a les yeux fixes, l'air songeur et grave. Mimi essaie de plaisanter, mais ça sonne faux. Nous redescendons au port et passons la barrière puis la douane. Je monte aussi sur le bateau ; je veux rester jusqu'au dernier moment pour tenir compagnie à deux amis, deux hommes que je respecte et que j'ai même admirés en certaines circonstances.

L'heure du départ ; nous nous regardons une dernière fois ; je serre vigoureusement, trop peut-être, la main du colonel ; je le regarde, il a les yeux humides et sa voix réduite à un murmure, me dit :

- Bonne chance ! Et faites attention à vous !

Je ne peux même pas répondre, il y a comme un nœud dans ma gorge. Je me retourne vers Mimi : lui pleure sans honte... Nous nous étreignons et il arrive à me dire :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Grand, toi et Belaïd... vous êtes les deux héros de Harka... Je ne t'oublierai pas ! Je reste un instant interdit et lui répons :

- Non, Belaïd est mort. Lui, était un héros, moi... bof ! Moi non plus je ne vous oublierai jamais tous les deux !

Je franchis rapidement la passerelle au bas de laquelle je reste sur le quai, les pouces dans le ceinturon. Les amarres sont larguées, une à une ; l'énorme masse du navire bouge, vibre et avance lentement, comme à regret ; à l'arrière, un bouillonnement et à gauche, un remorqueur ; le deuxième doit être devant. Sur les ponts du navire, la foule des passagers est massée, silencieuse comme recueillie. Il y a quelques mois, des tas de mains s'agitaient dans des gestes d'au revoir, en direction du quai.

Mais aujourd'hui, à qui dire au revoir ?... Aux amis ?... Si peu restent encore qu'ils ne sont pas sur le quai. À quoi dire au revoir ?... À la terre ?... Reverront-ils un jour ceux qui partent ainsi, fuyant les illusions, la foi aux paroles données... fuyant tout, quoi !

Un peu plus écoeuré si possible, je fais lentement demi-tour et regagne la jeep. La 403 est déjà partie vers une autre mission. Je dis au chauffeur de prendre la route de Maison Blanche : nous devons y réceptionner deux sous-offs que je dois ramener à Tizi Ouzou... la relève, ou du moins, l'avant-garde de la relève, celle qui va clore définitivement notre présence.

Maison Blanche : les deux mousquetaires nous attendent sans impatience devant des bières bien fraîches. Aussi, je ne m'excuse de notre retard que pour la forme. Les deux sous-offs se casent à l'arrière de la jeep, mais, seulement voilà, le plus âgé des deux, un sergent-chef, me demande :

- Je vous en prie, vous n'avez pas de galons, mais vous semblez être gradé et, de toute façon, vous êtes chef de bord, alors... pouvez-vous nous amener boire une bière dans Alger que nous ne connaissons pas encore... oui, pour aller dans le sud, nous passions par Oran.

- Vous savez chef, il n'y a pas grand-chose à voir maintenant, d'une part, et d'autre part, le tourisme y est mort comme beaucoup de choses ici ! De plus, le fait de laisser une jeep juste avec son chauffeur c'est risquer de se la faire chouraver par l'ALN... Il y a eu déjà plusieurs cas ! Si je rajoute qu'il faut que nous soyons le plus vite possible à Tizi Ouzou... vous comprenez que je me trouve au regret de ne pouvoir accéder à votre désir, pourtant légitime. Mais voilà...

Nous prenons la route et, le reste du trajet, je reste muet. Je repense au colonel et à Mimi. Je revois le colonel, il n'y a pas longtemps, le jour de l'indépendance ; il arpente le chemin de ronde du vieux bordj. Nous étions plusieurs, massés autour de l'épaisse muraille, jumelles rivées aux yeux, regardant la foule dense sur la place de la mairie. Tout d'un coup, le colonel avait cessé d'arpenter les vieilles dalles et, s'adressant à nous tous, ses collaborateurs :

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

- Messieurs... j'ai une invitation signée Si Mohand Ou el Hadj, pour cette « fête ». Personnellement, je n'ai aucune envie d'y aller, mais... j'y suis obligé politiquement ; je ne puis m'y soustraire !

Presque unanimement, nous avons essayé de l'en dissuader ; rien à faire. Plusieurs se proposent de l'escorter, dont moi : non ! Rien à faire non plus : seul, le lieutenant Bouan l'accompagnera ainsi que le chauffeur, Hartman. Le colon se retourne vers nous autres :

- Comprenez-moi, Messieurs, je ne veux pas emmener avec moi une escorte en armes : premièrement, cela pourrait laisser à penser que nous avons peur qu'il puisse se passer quelque chose alors que cela ne fait que m'ennuyer profondément et, deuxièmement, cela évitera d'avoir à rendre des honneurs militaires à nos adversaires et puis.... c'est une fête !

Et il était parti, flanqué du lieutenant. Nous avons pu les apercevoir, toujours à la jumelle, aux côtés de Si Mohand ou el Hadj, pendant le discours de celui-ci. Puis, ils étaient revenus au bordj, mornes et silencieux... et nous n'avions pas, alors, osé leur demander quoi que ce soit.

Écartant d'un revers de la main sur le front ces souvenirs si proches et pourtant, déjà, du passé, nous arrivons à Tizi Ouzou. Au bordj, j'amène mes deux compagnons chez le major et les y laisse. Je vais au « bercail » et y retrouve Jean-Louis à qui je détaille ma journée.

Les journées passent, monotones, entre ces vieux murs. Tous les mercredis, le SCA (Service Cinématographique des Armées) nous passe un film. Le reste du temps libre nous le passons au mess où l'on boit sec... façon de parler.

Je viens de recevoir une lettre de France : ma femme, Yamina et les enfants, après avoir atterri à Lyon Bron, ont d'abord été dirigés sur un camp de rapatriés à Mably dans la Loire, et sont maintenant dans le Beaujolais, chez mes parents. J'ai obtenu, ce jour, l'autorisation de descendre à la zone pour emmener des dossiers au bureau du général Simon. Descendre en 2 CV camionnette, comme chef de bord...enfin !... si c'est le seul moyen officiel d'aller faire un tour et voir de près la ville et ce qui s'y passe...

La 2 CV quitte le vieux bordj et passe la barrière du poste de garde... nous sommes dehors ! Nous passons le premier baraquement et allons entamer le second. Devant nous, à notre droite, des baraquements qui, il y a peu de temps, appartenaient à l'intendance, et à gauche, une pente herbeuse et quelques rares oliviers.

Des baraquements de droite sort brusquement une 404 qui vient se mettre en travers de la route au moment où nous arrivons ; nous la heurtons de plein fouet. Sous le choc, la portière gauche est arrachée, le chauffeur est éjecté et roule dans l'herbe de la pente ; quant à moi, je passe complètement à travers le pare-brise, glisse sur le capot et rejoins, en une culbute, le chauffeur.

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

À demi inconscient, je vois, auréolés d'une brume irréelle, devant la 404, quatre djounoud armés de Skodas qu'ils braquent sur nous... Je tire péniblement mon Beretta de ma ceinture... mais c'est tout ; je ne peux plus bouger... non, je n'y arrive pas ! Ils sont toujours là, démesurés, en dessous de nous... un bourdonnement m'emplit les oreilles... c'est tout !

Quelques instants plus tard, on me remue et on me parle de très près... on me bouscule, même ; je le sens confusément. J'ouvre, avec peine, les yeux et aperçois, autour de moi, un tas de jeunes du 15<sup>e</sup> BCA, en tenue claire de sortie, sans arme.

Ils m'expliquent qu'ils étaient dans trois camions qui sortaient du bordj, qu'ils sont libérables et donc qu'ils allaient prendre le train. Quand ils ont vu ce qui se passait, ils ont arrêté les camions et ont couru vers nous. Ainsi, le bourdonnement que j'entendais, en perdant connaissance, c'était celui produit par les camions... À quoi tient la vie, parfois ?

Une ambulance Dodge arrive du bordj. Les libérables grimpent dans leurs camions et nous chantent « Ce n'est qu'un au revoir ! » et crient : « La quille ! ». Et ils disparaissent. J'arrive péniblement à me relever ; le chauffeur, plus difficilement : il doit avoir l'épaule démise en dehors de chocs plus bénins ; moi, j'ai du sang partout.

Nous arrivons à l'ambulance ; tiens, au fait... disparue, la 404... et les fells aussi ; oui, bien sûr... je réalise qu'ils n'y étaient plus quand je suis sorti de mon étourdissement, mais

je réalise qu'un des fells était Hacène, le frère de Yamina. Alors, cette embuscade... coïncidence ou... Et si c'était le cas, comment Hacène aurait-il pu savoir que je serais dans cette 2 CV ?

On nous emmène à l'infirmierie. Et là, pour ma part, j'ai droit à me faire coudre les deux arcades sourcilières et le nez en une seule couture et, en prime, le cuir chevelu sur dix centimètres ; j'ai une épaule en compote, je tire la patte... bref... je suis presque présentable, mais au moins, je peux sortir en claudiquant soit, mais je suis hors de l'infirmierie une heure après y être entré.

Le chauffeur, lui, par contre, y reste le temps qu'on lui plâtre l'épaule. Tout compte fait, nous ne nous en tirons pas trop mal.

Ce que je ne comprends pas du tout, c'est que le capitaine Mollat du Jourdain du 15<sup>e</sup> BCA nous fait coller quinze jours de salle de Po pour le chauffeur et d'arrêt simple pour moi. Motif : « Faute de conduite et non maîtrise de son véhicule ! » Le sombre crétin ! Il faut dire que, depuis que nous avons eu affaire l'un à l'autre, nous n'avons jamais pu nous sentir ; lui, n'aimait pas du tout mes manières directes et parfois expéditives, et moi, je lui reprochais son snobisme : il était noble et y tenait... C'était un militaire de salon... J'étais un soldat de combat ! Et surtout, il n'avait pas digéré « l'affaire Zourrak » !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Zourrak, l'homme qui était dans l'ambulance qui avait emmené Belaid à l'hôpital ; Zourrak, à qui Belaid avait livré ses dernières paroles et ses dernières pensées ; Zourrak, qui n'avait rien dit de tout ça à qui que ce soit en revenant et qui avait quitté la Harka à la mort de son ami.

Quelques jours auparavant, j'étais de permanence et mon tour se terminait vers deux heures du matin. Il faisait déjà nuit et j'étais assis sur mon fauteuil, les deux pieds croisés sur le bureau et mon éternelle cigarette aux lèvres, mais celle-là, je la savourais. Une bouteille de bière bien fraîche à portée de la main, je bouquinais pour tuer le temps. Il était un peu plus de vingt-trois heures et il faisait très chaud en ce milieu d'août.

Le téléphone avait sonné. Alors ennuyé, j'avais décroché... c'était le poste de police, à l'entrée du bordj, qui me rendait compte qu'il y avait un bruit de course sous les murs... plusieurs personnes et des appels au secours et le chef de poste n'avait pas l'air de savoir quoi faire. Je lui avais répondu de ne pas bouger quoiqu'il arrive et que je venais tout de suite. Au pas de course, je l'avais rapidement rejoint. J'avais pu voir sur place que le sergent n'avait pas exagéré et il m'indiqua que cela se rapprochait.

Le portail ouvert, je jetai un coup d'œil autour de moi en fouillant l'obscurité ; tout était normal. La sentinelle, adossée au mur centre le portillon, tenait sa MAT en position de tir. Je me suis retourné vers le sergent :

- Toi, tu sortiras avec moi ! Nous nous arrêterons dans l'ombre, à côté du portail, mais tu resteras derrière moi. Abrite-toi derrière une des bornes si cela tourne au vinaigre ! De plus, la sentinelle qui restera à l'intérieur nous couvrira au besoin. Ouverture du feu, le cas échéant... à mon ordre. Ah, euh... réveilles quand même les autres !

Ces préparatifs terminés, nous étions sortis.

Oh... nous n'avons pas eu longtemps à attendre : cinq minutes, au plus. Le bruit de course s'était précisé : une silhouette, courant en zigzagant comme un homme ivre, mais pressé, haletait et essayait de crier : « Les fells... les fells... là, derrière moi ! » et il était passé derrière moi ; je l'avais laissé passer car j'avais pu voir que, du moins en apparence, il n'était pas armé et... il m'avait semblé le reconnaître et, ses poursuivants étaient arrivés, eux aussi ; ils s'arrêtèrent en nous voyant. Je leur avais demandé :

- Vous cherchez quelque chose ?

- Quelqu'un, peut-être ?

- Bon, Messieurs... puisque vous ne voulez pas me répondre, je vous rappellerai que vous êtes presque chez nous en ce moment et que vous devez rester tranquilles !

- Ah, vous ne comprenez toujours pas alors... Roh, roh atmaniss!... Riouen! (Allez, allez chez vos frères !... vite !)

Et ils étaient partis en maugréant. Puis, Zourrak, c'était bien lui, me raconta le pourquoi et le comment de son histoire. Je

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

l'avais amené jusqu'au bureau de permanence où nous étions tombés sur ce fameux capitaine qui était, lui aussi, de permanence. Il m'avait laissé lui rendre compte des faits précédents puis, il devint orageux : il ne voulait pas de Zourrak qui avait quitté la Harka à la mort de Belaïd et avait trainé, tantôt dans des SAS, tantôt dans d'autres Harkas, tantôt dans le civil. Il l'avait traité de traître, d'ivrogne (ça, par contre...) et de beaucoup d'autres gentilleses. J'avais, en haussant le ton, réussi à parler à mon tour :

- Mon capitaine, ce gars-là a fait ce qu'il a pu et ce n'est pas moi qui l'accuserai de quoi que ce soit ! Les courts laps de temps où il a été civil, il nous donnait des renseignements ; peut-être a-t-il pu passer aux autres des renseignements qui ne pouvaient, d'ailleurs, même pas prêter à conséquences, mais il faut aussi penser que, chez lui, il devait recevoir des visites et que ses visiteurs devaient discuter avec la MAT ou la Skoda à la main... Qu'eussiez-vous fait à sa place ?

Ce court plaidoyer n'avait pas eu l'heur de plaire à l'officier qui en voulait vraiment à Zourrak. J'envoyai promener le capitaine et emmenai l'ex Harki... dans une cellule où je l'enfermai à clef, fourrant celle-ci dans ma poche pour être sûr que personne ne viendrait troubler le repos du réfugié, et allai me coucher.

Le lendemain, je tirais Zourrak de sa cellule, lui établissais son dossier de rapatriement et faisais récupérer sa femme et ses enfants, pas sans mal, parce qu'au nez et à la barbe des

moudjahidines. Je crois bien que le capitaine n'a jamais digéré cette histoire.

Ça, c'était, il y a une semaine. Maintenant, me traînant en boitant de l'infirmerie pour rejoindre le vieux bordj, je croise le lieutenant Bouan. Il m'arrête, l'air grave et indécis à la fois :

- Grand ! (tiens, il prend l'habitude des copains) Il va vous falloir faire vos valises. Vous le voyez, l'ALN ne vous fera pas de cadeaux ! Quant à nos gens qui nous entourent et qui n'ont pas connu les courses à travers le djebel, je crois bien que nous leur faisons peur. Moi, ça va ! Ils prennent l'habitude de me voir, mais vous. D'autant que tous vos copains ou amis qui étaient, soit du 93<sup>e</sup> RAM, soit du 121<sup>e</sup> RI, sont partis maintenant. Non, voyez-vous, je n'aimerais pas avoir à vous dire ça : vous savez qu'autant que je comptais sur vous et que je n'ai jamais eu à le regretter ! Vous pouvez compter sur moi... mais je ne suis que lieutenant, même si je me retrouve par la force des choses officier du renseignement du secteur, et comme nous ne sommes plus en guerre... mon avis en la matière ne pèse pas lourd. Je vais m'occuper de votre départ.

3 septembre 1962. On vient de m'enlever mes points de suture dus à l'accident de l'autre jour, mais quatre jours trop tôt ; seulement voilà, je dois voyager. On m'a gratifié d'un titre de permission d'un mois à destination du Beaujolais. La permission porte la mention : « en attente d'affectation » ? Et oui ! Je pars, moi aussi !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

J'ai balancé mon paquetage dans une jeep qui doit me descendre à la gare ; j'ai serré les mains de tous ceux que j'ai rencontrés au bordj, me demandant si je ne devrais pas cogner sur quelqu'un, au hasard, histoire de me faire boucler pour rester plus longtemps, ou encore, ramasser mon attirail habituel et prendre le djebel pour un baroud d'honneur... mais d'abord, je boite et j'ai une épaule douloureuse au point de ne pouvoir bouger le bras et, de plus, je suis écoeuré et découragé... mais à un point...

Maintenant, je descends à pied, suivant la route sinueuse, soutenu par Jean-Louis. Je dévore le paysage, désirant, d'un seul coup, m'en imprégner pour le garder en totalité et éternellement avec moi. Adieu le bordj .... sa piste.... Adieu la route de Mechstrass menant à Taoudoft et où, à quelques centaines de mètres, il y a le cimetière où, parmi tant d'autres, gît Belaïd devant la tombe duquel je suis allé me recueillir il y a quelques jours... Adieu la mairie... la place... le restaurant Koller... Adieu la ville entourée de collines couvertes d'oliviers.

Nous arrivons devant le train. Il y a beaucoup de libérables avec lesquels, probablement, je vais faire tout le voyage. Longuement, je regarde Jean-Louis, cherchant ses yeux qui se dérobent :

- Allons vieux ! Je préfère grimper maintenant dans cette caisse à savon plutôt que de rester sur le quai. Que puis-je te dire sinon... bonne chance ! Non, écoute ! je ne veux pas m'éterniser dans des adieux, vois-tu ! Je préfère te voir repartir, je suivrai ta jeep du regard et la situerai par la pensée

lorsque je l'aurai perdue de vue. Vas... ami ! Pense à répondre aux lettres que je t'enverrai. Alors... au revoir ?

Au revoir ! Quel dommage que nous ne partions pas ensemble ou que nous ne restions pas ensemble ! Bon voyage ! Remets-toi vite de tes blessures et de tes coutures et... pour se revoir. Inch' Allah !

Inch' Allah, ami et... prends garde à toi !

Nous nous serrons longuement la main et, sans un mot, Jean-Louis se hâte vers la jeep. Je monte dans le wagon et vais m'installer sur le côté droit, dans le sens de la marche. Un coup d'œil à la vitre et je vois la jeep qui quitte le parking poussiéreux de la gare et disparaît. Je fume cigarette sur cigarette.

Un quart d'heure plus tard, le train s'ébranle. Je contemple le paysage coloré, changeant et connu qui défile devant la vitre. Avidement, je suis le contour des crêtes, détaille les fermes et les villages, les oueds, les vallons et les gares aux noms familiers qui chantent. Un instant, j'ai une idée farfelue... je me demande quel effet cela ferait si, dans les gares, à l'aide d'amplificateurs, on faisait passer un disque des « Africains »....

À la place de ça, quelques-uns de mes jeunes compagnons crient par la fenêtre : « La quille ! » Bah, tant qu'à faire, c'est quand même l'armée et, c'est français !

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

Nous arrivons à Alger. Nous descendons du train et nous nous mettons en colonne par quatre, le paquetage sur l'épaule et la valise à la main ; nous partons à pied au port tout proche où nous rejoignons d'autres troufions en instance de départ. Nous nous retrouvons à peu près huit cents ainsi prêts à embarquer sur le « Charles Plumier », un bananier. .. Enfin, du moment où il se tient sur l'eau sans peau de banane...

Nous embarquons. Le temps de déposer mes bagages sur ma couchette et, aux vibrations, je sens que le navire quitte le quai et manœuvre. Quand j'arrive sur le pont (il faut dire que je boite toujours et que, par ce fait, je perds du temps) nous doublons le phare à la sortie du port. Je suis debout à l'arrière, appuyé à la rambarde et je regarde.

Je détaille une dernière fois ce magnifique panorama : Alger la Blanche... la terre qui l'entoure... cette terre d'Algérie que je croyais tant rester en département français comme avant... terre d'Algérie bruyante, colorée, odorante et attachante... Algérie du calme et des combats, des Musulmans et des Pieds Noirs... Terre des passions et de l'aventure, adieu !

Adieu compagnons morts reposants, peut-être, en paix ! Adieu partisans muets qui n'avez pas osé vous prononcer et vivant maintenant dans l'incertitude ! Adieu les ennemis dont je respectais ceux pour qui leur combat était un idéal... Maintenant, vous comprenez que le sang que vous avez versé, l'a été pour d'autres car vous les combattants, vous

retournez, pour la plupart, dans l'anonymat, alors que les jeunes loups avides, maintenant que le danger est passé, vont se tailler la meilleure part, les honneurs et la puissance...

Adieu, terre lointaine dont les Métropolitains n'ont jamais rien voulu comprendre !

Je n'arrive pas à m'arracher à ce spectacle, à ce déchirement pour moi. La gorge nouée, je vois s'estomper les côtes dans le lointain. Puisque je ne peux pas être joyeux pendant ce voyage, je ne peux que constater qu'il se passe bien.

Nous arrivons enfin à Marseille. J'ai hâte que ce périple se termine, d'abord parce que je ne suis pas en forme et que mon corps est encore douloureux, et ensuite, parce que j'en ai marre !

Nous débarquons. Ce sont les formalités administratives puis la douane à laquelle j'arrive à soustraire la vue de mon Beretta et souris amèrement : combien y a-t-il eu de gens qui ont passé un arsenal autrement plus impressionnant que le mien ?

Ignorant mes compagnons de voyage, je sors du port, hèle un taxi et me fais conduire à la gare St Charles.

Et maintenant, la métropole... la France ! Direction : Lyon Perrache !

Je ne peux pas terminer sans, quand même, préciser que Jean-Paul Muglioni a été fait chevalier de la Légion d'Honneur et élevé au grade d'adjudant (il aura donc eu tous ses grades

## Le chemin des souvenirs par Pierre Antoine THENON

et décorations « au feu ») et se retrouvera gardien de chalet pour le compte du 159e RIA dans les environs de Briançon.

Quant à Jean-Louis Chevalier, sergent appelé, il ne pourra rejoindre son domicile qu'après avoir effectué six mois dans les geôles de l'ALN dont il a été sorti par la Croix Rouge. Il avait été arrêté à Maison Blanche à sa libération. Il ne rejoindra le Maroc qu'après cet intermède.

### Table des matières

Préface.....	2
I APPELÉ !.....	4
II EN ALGÉRIE .....	9
III LES OPÉRATIONS .....	15
IV SURPRISES .....	22
V LA CITATION .....	34
VI ET... LA QUILLE ! .....	46
VII PAUMÉ !!!.....	55
VIII REMPILE .....	57
IX ALGÉRIE : LE RETOUR .....	64
X DU MOUVEMENT .....	76
XI DÉCISION .....	84
XII LA HARKA.....	93
XIII CHEF DE LA HARKA.....	99
XIV LA FIN D'UNE GUERRE.....	112
XV LE DÉPART .....	138